



RED PAINT LIBRARY:



Le Temple ---  
"

19/11/68.

ACC. NO.:

ADDED COPY:

REPLACEMENT:

CLASS MK.:

NEW EDITION:

DATE: 16/7/68

VOL.: 2 of 3

CONTINUATION:

DATE REC'D.: 23/9/68

CATALOGUE:

BIND:

AGENT: Jean Viardot

STAR:

PAM. COVER:

ORDER NO.: 105318

RESERVE:

BOX:

COST: F. 380

STACK:

USE THIS WAY:

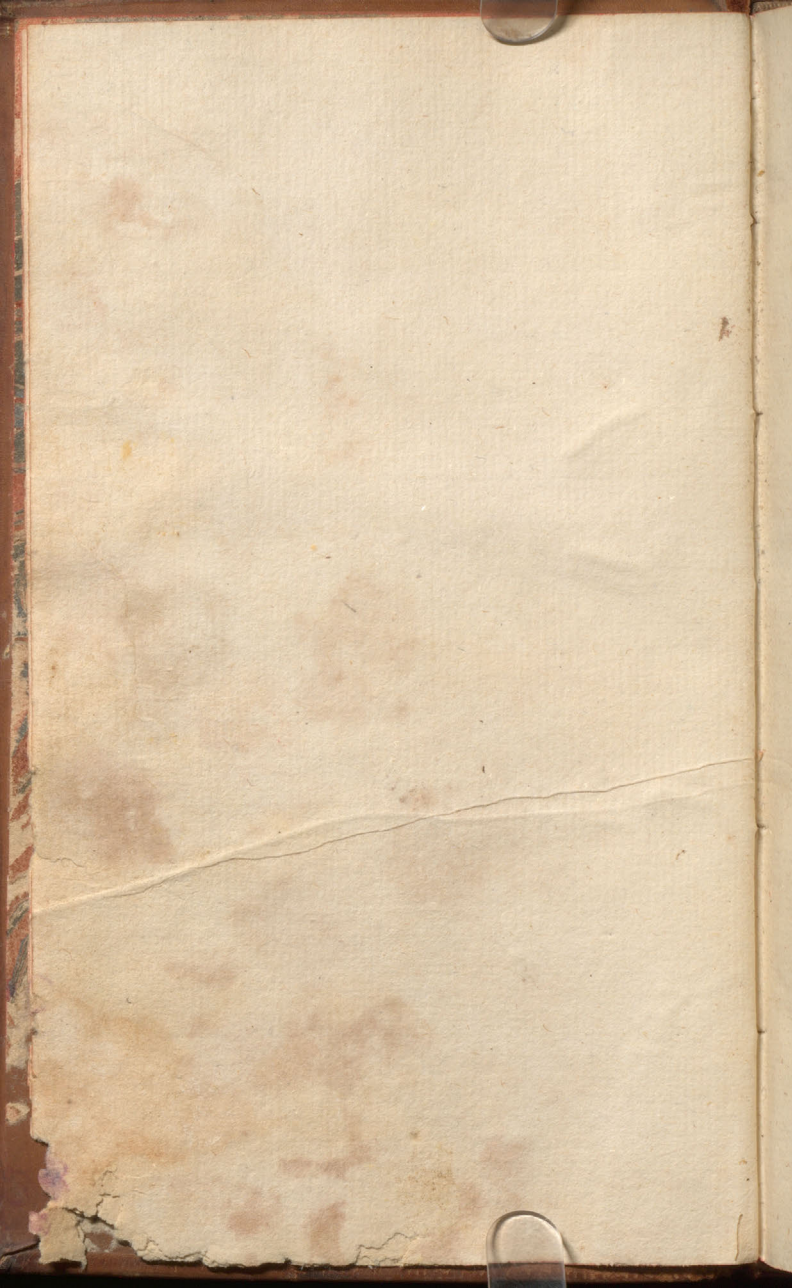
FUND: French

NOTIFY:

PRESENTED:

SEND TO: RBD \*

REDPATH LIBRARY:





LE TEMPLE  
DU  
BONHEUR.

TOME SECONDE.

LE TEMPLE

DE

BONHEUR.

TOME SECOND



# LE TEMPLE

D U

BONHEUR,

O U

RECUEIL

DES PLUS EXCELLENS TRAITÉS

SUR LE BONHEUR,

EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS

ANCIENS ET MODERNES.

TOME SECOND.

A BOUILLON,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXIX.

LE TEMPLE

DE

BONHEUR

OU

RECUEIL

DES PLUS EXCELLENS TRAITES

SUR LE BONHEUR

ENTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS

ANCIENS ET MODERNES

TOME SECOND

A ROUEN

chez le Citoyen TROUPEL

M D C C L X X



# LE TEMPLE

DU

## BONHEUR.

---

LE BONHEUR,

OU

NOUVEAU SYSTÈME

DE JURISPRUDENCE

NATURELLE.

---

### CHAPITRE I.

*Des États, de la Vie, & des Êtres  
heureux & malheureux.*

§ 1.

L'HOMME existe : il en est convaincu par sentiment. Il sent qu'il est, & ne peut définir ce qu'est ce sentiment, ni ce qu'est l'existence.

2. Cette perception, par laquelle on se convainc que l'on est, est immédiatement suivie de l'idée de l'existence, idée qu'on ne peut définir parce qu'elle est simple.

3. Outre la faculté par laquelle l'homme

me s'apperçoit qu'il est, il a celle de s'appercevoir qu'il y a d'autres choses qui sont; & l'idée d'être le convainc qu'il y a des choses possibles.

4. Parmi les choses qui sont & qu'on nomme *Etres*, il en trouve qui lui indiquent qu'ils existent avec le sentiment de leur existence; & d'autres qui ne donnent aucun indice de cet attribut. Par cette raison il nomme les premiers des *Etres intelligens*, & les autres des *Etres non-intelligens*.

5. Outre que l'homme sent & apperçoit qu'il est, & qu'il apperçoit qu'il y a d'autres êtres, il s'apperçoit encore que lui-même & & que tous les autres êtres existent dans un certain état. On entend ici par le mot *état* la maniere, la façon dont un être existe.

6. L'homme apperçoit que son état & celui des autres êtres n'est pas un moment le même; qu'ils existent en passant continuellement d'une façon d'exister à une autre: par-là l'existence de l'homme & celle de ces autres êtres, est dite une *existence successive*.

7. Tout être qui sent son existence, sent par-là-même qu'il existe d'une certaine maniere: & comme il ne peut se sentir être en général de telle ou de telle maniere, il se sent dans un certain état déterminé.

8. De-là il est manifeste que tout être intelligent ne sent que son état présent; puisqu'il n'est pas dans un état passé qu'il se sent être lequel n'est plus, ni dans un état futur lequel n'a pas lieu encore.

9. Tout sentiment que l'on a de son état est juste, parce que le sentiment ne se rappor-



te à aucun objet ; mais l'idée qu'on a de l'état dans lequel on se trouve peut représenter cet état au juste, le représenter en partie, ou n'y être point du tout conforme. Je veux prendre mon canif & je prends une clé ; je monte dans ma chambre croyant avoir mon canif, & je me trouve la clé. Un homme à qui l'on a emporté le bras, sent du mal à ce bras : son sentiment exprime un homme à qui l'on a emporté un bras & qui y a de la douleur, & ce sentiment est juste, mais l'idée de l'état qui rapporte la douleur au bras est fausse. Je nomme donc *juste* toute idée d'un état qui répond à cet état, & *fausse* toute idée qui n'y répond pas.

10. Le sentiment de l'existence est tel que l'être qui sent, aime mieux éprouver ce sentiment que de ne pas l'éprouver, ou mieux ne pas l'éprouver que de l'éprouver. Dans le premier cas il préfère son être au néant ; dans le second le néant à l'être : on ne peut pas aimer mieux éprouver un sentiment que de ne le pas éprouver, sans en même temps aimer mieux être que de ne pas être : & dès qu'on aime mieux ne pas éprouver un sentiment que de l'éprouver, on aime mieux exister sans sentiment que d'en avoir ; ce qui pour l'être intelligent revient à être réduit au néant (†).

(†) Je considère ici l'effet d'un seul sentiment. Quand on croit que l'homme en a plusieurs, leur combinaison produit le même effet que produit un seul sentiment. J'ai mal aux dents : je préfère pourtant mon existence au néant, parce qu'elle est accompagnée d'autres sensations, & d'idées qui opérant sur mon entendement me font préférer l'être au néant.

11. Quand le sentiment est tel qu'on aime mieux l'éprouver que de ne pas l'éprouver, je le nomme *agréable*; & je le nomme *desagréable* dans le sens contraire. On désigne en général les sentimens agréables par le mot *plaisirs*, & les desagréables par celui de *peines*, ainsi que l'a fait Mr. de Maupertuis.

12. L'état accompagné d'un sentiment agréable est dit *heureux*, *malheureux* celui qu'accompagne un sentiment desagréable. Tous les sentimens sont donc agréables ou desagréables, & tous les états de l'être intelligent heureux, ou malheureux. Relativement à l'état heureux on nomme *heureux* l'être qui jouit de cet état, & dans le même sens, *malheureux* celui qui se trouve dans un état contraire.

13. D'où il paroît (10-12) qu'un être est heureux dès qu'il préfère son existence au néant; & qu'un être est malheureux dès qu'il préfère le néant à son existence.

14. par conséquent un être immuable, un être qui n'existe pas par successions d'états, qui existe toujours de la même maniere, sera constamment heureux, si le sentiment de son état est agréable; & constamment malheureux dans un cas contraire: il en est de-même pour l'être dont l'existence successive le fera passer constamment par des états ou heureux ou malheureux; mais l'état dont l'existence successive le fera passer alternativement par des états heureux & malheureux, sera aussi alternativement heureux & malheureux (10-14).

15. Un être qui ne sent pas son existence, ne jouit d'aucun sentiment. Il n'est ni heureux



ni malheureux ; & les êtres intelligens réduits à ne rien sentir sont dans le même cas.

16. L'idée de l'existence successive nous donne celle de la durée. La durée est une existence continuée ou la continuation de l'existence. A s'est trouvé à N pendant que j'étois à T. A s'est trouvé à N pendant que j'étois à U. Donc, soit qu'A ait changé ou non, A a existé pendant que j'ai changé d'états : donc A a duré.

17. L'existence successive est propre à tous les êtres intelligens que nous connoissons par les sens ; c'est par elle qu'un être peut se trouver dans des états différens, & alternativement dans des états heureux & malheureux (6. 14.).

18. Chaque état d'un tel être forme une partie de toute la suite des états qui composent son existence entière ; sa durée répond à cette suite ; & chaque état à chaque partie de la durée. Les parties de la durée se nomment *momens* : nous nommons *états momentanés* ceux qui y répondent.

19. Communément le vulgaire envisage comme un seul état une certaine suite d'états, dans lesquels il ne trouve aucune différence notable : il désigne aussi souvent les états momentanés par le mot *momens*. Les momens heureux reviennent à ce que nous appelons états heureux &c. Nous indiquons ces petites différences pour prévenir toute confusion. Les mots sont arbitraires, mais lorsqu'il s'agit de traiter une matière démonstrativement, on ne peut apporter trop de soins pour en fixer le sens.

20. La somme totale, toute la suite des états par lesquels un être continue son existence, est ce que l'on nomme la *Vie* d'un être.

21. Ainsi la vie d'un être dont l'existence immuable est accompagnée d'un sentiment agréable, & celle d'un être qui par succession passera par une suite d'états heureux, sera heureuse : & là où le contraire aura lieu, la vie sera malheureuse (14.).

22. De la même manière & par la même raison qu'un être préfère son existence au néant, où le néant à son existence, il préféreroit sa vie au néant, ou le néant à sa vie, s'il en pouvoit appercevoir toute la combinaison. Par conséquent, si la vie est un composé d'états heureux & malheureux, elle sera heureuse ou malheureuse à mesure que les uns l'emporteront sur les autres.

23. Ainsi, quoique relativement à quelque état particulier, ou à quelque suite d'états heureux, un être dont l'existence est successive soit heureux (14.), il ne le sera pourtant relativement à sa vie qu'autant que les états heureux l'emporteront sur les malheureux (21. 22.); & de-même il sera malheureux à proportion que ses états malheureux l'emporteront sur les heureux. Je nomme donc *véritablement heureux* l'être dont la vie est heureuse; *véritablement malheureux* celui dont la vie est malheureuse.

24. Dès qu'on dit un être dont l'existence est successive, on parle d'un être qui passe continuellement d'un état à l'autre : ces états doivent être différens : s'ils ne l'étoient pas, l'être ne passeroit pas d'un état à l'autre,



il continueroit d'exister dans le même état ; & par conséquent son existence ne seroit plus successive. Il est donc nécessaire que deux états dans lesquels un être passe successivement, soient différens.

25. Tous les états d'un être doivent être différens ; de manière qu'il est impossible qu'un être se trouve deux fois dans le même état. En voici la démonstration. L'état dans lequel un être s'est trouvé, étant passé, la cause, quelle qu'elle soit, qui avoit produit cet état, n'existe plus, puisque toute cause cesse d'être dès qu'elle a produit son effet : elle ne peut donc le produire une seconde fois qu'en existant elle-même une seconde fois : mais cela est impossible : car cette cause existeroit alors comme effet d'une cause antérieure, & celle-ci devroit encore exister comme effet d'une cause antérieure, & ainsi de suite ; de sorte qu'étant obligé de remonter de cause en cause, il vaudroit autant dire que deux univers peuvent exister deux fois, qu'une chose peut exister à la fois & ne pas exister, que d'affirmer qu'un être, dont l'existence est successive, peut se trouver dans deux états parfaitement semblables.

26. Les états étant différens, il faut que les sentimens qui les accompagnent le soient aussi, puisqu'il est contradictoire que le même rapport qui subsiste entre deux choses, puisse subsister entre l'une de ces choses & une troisième. Entre A & B il y a le rapport C. D est différent de B, donc le rapport C ne peut avoir lieu entre A & D.

27. Les sentimens étant agréables ou désagréables, & différens les uns des autres, ils ne peuvent différer que par le plus ou le moins. L'effet des sentimens est qu'ils nous font préférer ou l'être au néant, ou le néant à l'être. Or, puisqu'ils sont différens & qu'ils ne peuvent différer que par le plus & le moins, il faut qu'ils diffèrent en ce qu'ils font préférer plus ou moins l'être au néant, ou le néant à l'être. A mesure que le sentiment sera tel, il sera plus ou moins agréable; & l'état qu'il accompagnera plus ou moins heureux, &c.

28. On peut nommer intensité cet attribut du sentiment, qui fait préférer un état plus ou moins au néant: ce terme, emprunté de la physique, exprime l'idée de cet attribut. Mr. de Maupertuis s'en est servi dans son *Essai de Philosophie morale*.

29. L'intensité du sentiment faisant préférer un état au néant, ou le néant à cet état, à mesure qu'il est plus ou moins agréable, elle fait par cela même préférer tel état à tel autre. On nomme cet acte de l'entendement, par lequel on préfère un état à l'autre, la *volonté*.

30. Puisque l'agrément du sentiment fait qu'on préfère l'existence au néant (10. 11.) & que l'agrément peut être plus ou moins grand (27.); plus un être le concevra tel, plus il préférera son existence au néant ou le néant à son être, tel état à tel autre: c'est-à-dire sa volonté se portera & sera déterminée vers l'un ou l'autre côté, selon le degré d'agrément ou de désagrément qu'il con-



devra devoir accompagner son état.

31. Les états sont plus ou moins heureux (27.). La vie le fera dans la même proportion (20-22.), ainsi que les êtres (23).

## CHAPITRE II.

*Des différentes especes d'États, de Vies & d'Êtres heureux & malheureux.*

### § 32.

**L**ES états heureux & malheureux sont tels par deux différentes causes. Il y en a qui le sont par leur essence, d'autres par la constitution de l'être qui s'y trouve. Il est essentiel à tel état d'être accompagné d'un sentiment agréable ou désagréable; & il est de la constitution de tel être de jouir dans tel état d'un sentiment agréable ou désagréable.

L'expérience le prouve. Voyez Clarisse. Elle est estimée : abstraction faite d'autres circonstances il est essentiel à l'état de Clarisse d'être heureux, puisque le sentiment d'être estimé ne peut qu'être agréable. Le contraire a lieu par rapport au mépris.

*L'estime est l'aveu d'un être intelligent, par lequel il reconnoît dans un autre être intelligent une disposition à faire plaisir aux autres. C'est l'idée qu'un soldat brave se conduira bien dans une action, qu'un marchand fournira le moyen de subsister à plusieurs familles, qu'un homme de lettres nous apprendra des vérités salutaires, qu'un ministre d'état dirigera ses soins au bien public; c'est cette idée qui nous*

porte à l'estime, à l'aveu qu'ils sont en état & disposition de contribuer aux agrémens de la vie. Or cet aveu emporte à la fois celui qu'il y a des êtres auxquels un tel être peut faire plaisir, & dès qu'on le marque on témoigne en même temps qu'il y a des êtres dont l'intérêt est de chercher à y participer : or ces êtres ne peuvent chercher à y participer qu'en montrant à la personne estimée une disposition convenable pour la porter à s'intéresser pour eux ; & ils ne peuvent montrer cette disposition sans se montrer à la fois disposés à augmenter les plaisirs de la personne estimée : ainsi dès qu'une personne se voit estimée, elle doit nécessairement en conclure qu'il y a des êtres, disposés à augmenter ses plaisirs : or, comme elle desire nécessairement les plaisirs (10. 11.), il est évident qu'elle ne peut qu'être agréablement affectée de la persuasion que des êtres sont disposés à les lui augmenter : donc la persuasion qu'on est estimé est un sentiment nécessairement agréable. Il en est de-même du sentiment d'être aimé, recherché, &c.

33. L'estime est fondée sur les qualités qu'on reconnoît dans un être intelligent (32.) elle sera donc proportionnelle à ces qualités, elle sera forte à mesure qu'on concevra l'être dans la disposition d'augmenter les plaisirs de tel ou tel nombre d'êtres, le nombre des plaisirs, leur intensité. Ainsi le sentiment d'être estimé sera un plaisir plus ou moins grand dans le rapport de ces trois raisons combinées. Il en est de-même de l'amour, du respect, &c.



34. Comme il y a des états qui sont heureux ou malheureux par leur essence, il y en a d'autres qui le sont par la constitution de l'être qui s'y trouve. *Thémonte* se plaît au billard, & *Alcibe* aux échecs. *Thémonte* s'ennuie aux échecs, & *Alcibe* au billard. La cause de l'agrément ne se trouve pas dans ces deux jeux différens; il la faut uniquement chercher dans la constitution particulière de ces deux personnes. Il n'est pas de l'essence de ces deux jeux de donner du plaisir, mais il est de la constitution de *Thémonte* de se plaire à celui qui ennuit *Alcibe*, & de la constitution d'*Alcibe* de se plaire à celui auquel *Thémonte* s'ennuit.

35. Il y a donc dans les états heureux & malheureux, quant à leur cause, une différence notable. On peut nommer *état heureux absolu* celui qui par son essence est accompagné d'un sentiment agréable, *état malheureux absolu* celui qui par son essence est accompagné d'un sentiment contraire; *heureux relatif* ou *relativement heureux* celui qui l'est parce qu'il est de la constitution de l'être qui s'y trouve de jouir alors d'un sentiment agréable; enfin *état malheureux relatif* ou *relativement malheureux* celui qu'accompagne un sentiment désagréable parce qu'il est de la constitution de l'être qui s'y trouve d'avoir dans cet état un sentiment désagréable. De la même manière les êtres sont *relativement* ou *absolument* heureux ou malheureux.

36. Comme il est de l'essence de l'état absolument heureux d'être accompagné d'un sentiment agréable (32.), il est évident qu'il le

fera toujours, & pour tous les êtres intelligens ; que le relatif ne peut l'être toujours pour les êtres dont l'existence est successive, ni pour tous les êtres. Il en est de-même des états malheureux.

37. Le sentiment de son état est ce qui fait préférer l'existence au néant, ou le néant à l'être (10.) ; & l'idée que tel état fera plus ou moins heureux est ce qui détermine la volonté à se porter vers tel ou tel état (29). Ce n'est donc pas l'état, mais le sentiment qui accompagne un état qui rend un être heureux ou malheureux : car, dans quelque état qu'un être se trouve ou puisse se trouver, dès que le sentiment qu'il a de son état est agréable, son état est heureux, & il est malheureux dès que ce sentiment est désagréable (12.).

38. L'idée qu'on a de son état est juste ou fausse (9.). Quand cette idée est juste & qu'elle exprime un état heureux, je nomme cet état *réellement heureux* ; je nomme de-même *réellement malheureux* celui qui est exprimé par une idée juste. Quand l'idée est fausse & qu'elle exprime un état heureux, je nomme cet état un *état heureux trompeur*. Je caractérise de-même un *état malheureux trompeur*. Je nomme sur le même fondement *réellement heureux* ou *malheureux* l'être qui a une idée juste de son état ; & *chimériquement heureux* ou *malheureux* celui qui a une fausse idée de son état. C'est là le fondement de la distinction entre le *bonum verum* & *bonum imaginarium*, comme on le verra par la suite.

39. De ce que nous avons dit, il suit que la vie d'un être intelligent, dont l'existence



est successive, peut être composée d'états non-seulement plus ou moins heureux & plus ou moins malheureux en général, mais de toutes ces différentes especes d'états indiqués ci-dessus ; que tout le composé, que toute la suite d'états successifs que nous nommons la vie de l'être (20.) qui les parcourt, sera heureuse ou malheureuse selon la regle établie ci-dessus ; & par conséquent, qu'un être quoique heureux pour un moment ne sera pourtant un être véritablement heureux, que lorsque, tout calcul fait, ses sentimens agréables l'emporteront dans tout le cours de sa vie sur les desagréables & *vicissim* (selon le § 23.) ; & qu'un état ne peut être véritablement heureux, quelque heureux qu'on puisse le supposer, s'il doit être suivi d'états malheureux qui le surpassent.

40. C'est l'intensité des perceptions, ou bien l'idée que nous avons de cette intensité qui nous fait préférer tel état heureux à tel autre état heureux, & tel état malheureux à tel autre état malheureux ; de maniere que l'état A étant préféré au néant d'un degré, & l'intensité dont nous venons de parler rendant l'état B préférable d'un degré à celui de A, rend cet état B préférable au néant de deux degrés. De-là il paroît qu'en poursuivant cet ordre, ou un ordre semblable d'états heureux, on aura une suite d'états heureux qui iront tous en croissant : que l'état A soit préférable à celui de B d'un demi-dégré & d'un degré au néant, celui de B sera préférable au néant d'un demi-dégré, & poursuivant cet ordre vous acquerrez une suite décroissante d'états heureux, supposant le premier terme

A. C'est à ce rapport d'un état à l'autre que nous devons les expressions de *plus* ou *moins heureux*, *plus* ou *moins malheureux*, un *plaisir plus* ou *moins grand*.

41. Souvent dans le discours journalier on ne caractérise pas tant les êtres heureux ou malheureux selon l'état dans lequel ils se trouvent, qu'on le fait selon la transition d'un état à l'autre. *Leucippe* commence un négoce, ce négoce réussit, il ne souffre aucune banqueroute, ses progrès lui donnent le moyen de faire de grandes entreprises; elles réussissent à son gré: il a amassé des trésors & il passe le reste de ses jours en tranquillité & dans les douceurs qu'une aimable famille peut lui faire goûter. Voilà un homme heureux & tout le monde s'empresse à vous le faire connoître comme tel. Mais qu'on se représente ce même *Leucippe*, dès l'âge de raison, maître des trésors qu'on lui supposoit acquis, jouissant de la tranquillité & des douceurs d'une vie délicieuse, sans commerce & sans le succès de ses entreprises, personne ou du moins fort peu de gens jetteront les yeux sur lui, & si on l'appelle heureux, on mettra son état bien au-dessous de l'autre. C'est dans le même sens qu'on nomme souvent heureux un criminel auquel on inflige un moindre châtement que celui qu'il avoit mérité, parce que l'on croit voir dans son état passé un état futur plus malheureux que celui auquel il a passé. Il en est de-même quand on parle des personnes malheureuses; la plupart du temps on ne considère pas tant les états que la transition aux états. C'est pour cette raison



qu'on trouve tant de malheureux dans le monde ; & qu'on n'en trouveroit peut-être aucun, si l'on y faisoit quelque attention.

### CHAPITRE III.

*De l'Influence du Souvenir & de la Prévoyance sur les États de l'Être intelligent.*

#### § 42.

QUAND faisant attention à nous-mêmes nous sentons non-seulement que nous sommes, mais que nous nous convainquons, nous appercevons, nous sentons en quelque manière, que nous avons été & que notre état présent n'est que l'antécédent d'un état postérieur ou futur ; nous appercevons que l'état dans lequel nous avons été, & dans lequel nous sommes, a été précédé d'un état antérieur, celui-ci d'un autre, & ainsi de suite : de-même nous nous convainquons que l'état dans lequel nous sommes sera suivi d'un autre, celui-ci d'un autre, & ainsi de suite. Nous allons considérer l'influence de cette faculté de l'être intelligent sur ses états.

43. Un être capable de souvenir & de prévoyance peut exister 1) avec l'idée simple qu'il a existé ; 2) avec l'idée simple qu'il sera ; 3) avec l'idée qu'il a été & qu'il sera ; 4) avec l'idée qu'il a été & celle de l'état dans lequel il a été ; 5) avec l'idée qu'il sera & celle de l'état dans lequel il sera ; 6) avec les idées qu'il a été, qu'il sera &

celle de l'état dans lequel il sera ; 7) enfin avec l'idée de plusieurs états antérieurs & postérieurs. Toutes ces idées peuvent être plus ou moins justes ou fausses.

44. L'idée que nous nous formons de nos états passés se nomme *souvenir*. On nomme *prévoyance* la faculté de se retracer les états futurs. Quand nous nous ressouvenons d'un état, nous nous ressouvenons en même temps s'il a été agréable ou non : de-même en nous retraçant un état futur nous nous le retraçons comme devant être agréable ou désagréable.

45. Le premier effet du souvenir est que celui qui a à la fois une idée de son état actuel & de celui ou de ceux dans lesquels il s'est trouvé, préfère non-seulement son état au néant, ou le néant à l'état dans lequel il se trouve, mais comparant son état actuel aux passés, cette comparaison augmente ou diminue l'intensité de l'agrément ou du désagrément de son état actuel.

Un homme revenu d'un voyage qui l'a exposé à mille dangers, se réjouit non-seulement de se voir dans l'état de tranquillité qu'il goûte ; mais se rappelant les périls auxquels il a échappé, son état lui devient plus précieux, & l'agrément en est plus fort. *Chaulieu* se rappelant les plaisirs de sa jeunesse s'en réjouissoit.

46. La prévoyance nous représente certains états comme pouvant ou devant résulter de notre état présent : ainsi l'agrément ou le désagrément de notre état présent augmente à mesure que nous le supposons heureux ou malheureux.



47. Comme les idées qui représentent nos états peuvent être ou justes ou fausses, ainsi le souvenir & la prévoyance peuvent être justes ou faux.

48. L'entendement ne se borne pas à cela : pour peu qu'un être ait du souvenir & de la prévoyance, il compare non-seulement les états par lesquels il a passé avec ceux auxquels il croit pouvoir parvenir ; mais par une comparaison compliquée & une combinaison formée des états dont il a l'idée, il s'en représente plusieurs, dont il préfère celui qu'il croit devoir le plus contribuer à augmenter ses plaisirs.

49. L'être intelligent fera content de son état, de sa vie, dès qu'il passera constamment à des états qu'il préfère à tous ceux dont il a l'idée : car le contentement n'est que l'acquiescement à l'état dans lequel on est.

50. Il arrive de là qu'on sera d'autant plus facile à se contenter, qu'on aura moins d'idées d'états plus heureux, c'est-à-dire à mesure que l'intelligence sera bornée ; & qu'on sera d'un autre côté d'autant plus difficile, qu'on connoîtra des états plus heureux que ceux auxquels on peut parvenir.

51. Comme le contentement est un acquiescement à l'état dont on jouit, il en résulte que le plus grand degré de félicité pour chaque individu est celui du contentement.

52. Cette conséquence paroîtra paradoxique, puisqu'elle insinue une égalité entre les états qui contentent, tandis qu'il est prouvé ci-dessus qu'il y a de la différence & même des différences essentielles entre les états. Pour

lever cette contradiction apparente, il n'y a qu'à faire attention aux différens effets qu'un même état & que différens états peuvent produire sur un être & sur différens êtres. Ce n'est que relativement aux êtres qui se contentent de leur état, qu'il est le plus heureux pour eux ; mais considéré en lui-même, il ne l'est pas. L'état le plus heureux seroit celui qui contenteroit tout être intelligent qui s'y trouveroit. C'est celui de l'Être suprême.

53. Cela nous fait voir que tous les êtres, quoique différens à tous égards, peuvent tous jouir d'un état qui soit le plus heureux pour eux. Ainsi, si nous prenons la peine de considérer tous les objets qui nous environnent, les êtres intelligens qui s'y présentent, nous verrons qu'il y a toujours un rapport entre le degré d'intelligence & le degré d'agrément ou de defagrément dont les états sont accompagnés ; que les intelligences susceptibles de perceptions plus fortes, susceptibles d'états plus heureux, le sont aussi par là d'états plus malheureux ; & que le desir de parvenir à un meilleur état s'accroit en raison de la facilité qu'on a à connoître les états à mesure qu'on sent les défauts de son état, à mesure qu'on en est mécontent.

T  
à o  
les sen  
à-dire  
à l'au  
loriqu  
tran  
55.  
paller  
heure  
davan  
trans  
comm  
femer  
elles  
les ét  
56  
que  
quan  
est  
cela  
heur  
que  
à d  
les  
à ce  
il y  
heu  
reux  
5



## CHAPITRE IV.

*Du Bonheur.*

## § 54.

Tous les êtres que nous connoissons par les sens, existent par successions d'états ; c'est-à-dire qu'ils passent continuellement d'un état à l'autre : ce changement qui arrive à l'être lorsqu'il passe d'un état à l'autre, s'appelle *transition*.

55. Je la nomme *heureuse* quand elle fait passer l'être d'un état malheureux à un état heureux, d'un état heureux à un autre qui l'est davantage &c. & je nomme *malheureuse* toute transition contraire. Ainsi, les transitions auront comme les états leur accroissement & décroissement, elles seront plus ou moins heureuses ; elles le seront absolument, relativement, selon les états auxquels elles feront passer l'être.

56. Qu'on y fasse attention, & l'on trouvera que c'est cette transition qu'on nomme *bonheur* quand elle est heureuse, & *malheur* quand elle est malheureuse. Jouir d'un bonheur constant, cela veut dire passer continuellement d'un état heureux à un autre qui l'est davantage : n'avoir que du malheur, c'est passer d'états malheureux à d'autres qui le sont davantage &c. Puisque les mots de bonheur & de malheur répondent à ceux de transition heureuse & malheureuse, il y aura autant de différens bonheurs & malheurs, qu'il y a de différentes sortes d'états heureux & malheureux.

57. Ainsi, un être dont la vie sera un com-

posé de momens heureux & malheureux, aura du bonheur & du malheur alternativement : son bonheur sera en raison du nombre des états heureux par lesquels il aura passé, & le malheur en raison des états opposés.

58. Comme la transition peut être plus ou moins heureuse (55), le bonheur croîtra ou décroîtra à proportion. *Phylidas* a fait hier au soir une partie de quadrille. J'ai eu du bonheur, m'a-t-il dit en soupirant; j'ai gagné cent louis. La transition de son état avant le jeu à celui après le jeu, a été heureuse; elle l'auroit été davantage, si au lieu de cent louis il en eût gagné deux cens, & son bonheur auroit été plus grand : car on désigne par les mots *grand* & *petit* ces différens accroissemens, de-même que lorsqu'on dit, il a eu *beaucoup* ou *peu* de bonheur.

Le bonheur total d'un être est donc en raison du nombre des états heureux par lesquels il aura passé, & du plus ou moins que ces états heureux auront été heureux. Il en est ainsi du malheur.

59. Un état n'est pas heureux s'il doit être suivi d'un état malheureux, dont le sentiment l'emporte sur celui du premier [39]; de-là & de ce que nous avons dit plus haut [23] il est évident que la transition n'est pas heureuse & que ce n'est pas un bonheur, quand on passe à un état qui étant heureux en faisant abstraction de l'état auquel il mène, doit être suivi d'un état malheureux dont le désagrément surpassera l'agrément de l'autre état. Ce n'est pas un bonheur pour *Decius* d'avoir hérité cent mille livres : il va les dépenser, & la misère



qui en fera la fuite lui fera plus fâcheufe qu'auparavant.

On nomme à caufe de cela *vrai bonheur* la tranfition véritablement heureufe, celle qui donne des états véritablement heureux; & de la même manière *vrai malheur* toute tranfition qui mène à des états véritablement malheureux. Sur le même fondement on nomme *faux bonheur* & *faux malheur* celles qui menent à des états chimériquement heureux ou malheureux.

60. Ainfi, tout être qui jouira d'une tranfition par des états heureux qui surpasseront les malheureux, goûtera un vrai bonheur & *viciffim*. Ce ne fera pas un bonheur pour l'être de passer à un état heureux ou à plusieurs états heureux dont des états malheureux plus forts feront la fuite; ce ne fera pas en revanche un malheur de passer à des momens malheureux, qui devront être fuivis de momens heureux qui surpasseront les premiers en intensité: enfin, pour m'exprimer en deux mots, il n'y a qu'un bonheur, c'est celui qui rend la vie d'un être heureufe; il n'y a qu'un malheur, c'est celui qui rend la vie malheureufe. Ce bonheur & ce malheur feront plus ou moins grands à proportion que cette vie fera plus ou moins heureufe, fuivant les déterminations données ci-deffus.

61. Le bonheur confifte dans la tranfition aux états heureux. La félicité dans la jouiffance des états que le bonheur nous procure.

## CHAPITRE V.

*Du Bien & du Mal.*

## § 62.

**D'**ABORD que nous concevons qu'il vaut mieux qu'une chose soit que si elle n'étoit pas, nous disons que c'est un *bien*; & nous l'appellons *mal* dès que nous jugeons qu'il vaut mieux qu'elle ne soit pas que d'être.

L'existence du soleil, des fruits de la terre, de notre faculté intellectuelle, est un bien, & nous lui donnons ce nom, parce que nous croyons qu'il vaut mieux que le soleil & les fruits de la terre existent que s'ils n'existoient pas: & parce que nous nous imaginons qu'il vaudroit mieux que des maladies contagieuses, que des inondations, que les rigueurs des saisons n'eussent point lieu, nous les nommons maux, quoiqu'elles démentent peut-être ce jugement de notre part. Ainsi, le mot *bien* dans un sens général signifie *toute existence préférable au néant*; & *mal*, *toute existence à laquelle le néant est préférable*.

63. Il résulte de cette définition,

1) Que les idées de bien & de mal sont des idées relatives, qui supposent un être qui préfère.

2) Que ces mêmes idées sont fondées sur une raison qui rend l'existence d'une chose préférable à sa non-existence; & au contraire.

Puisque ces idées sont fondées sur une raison de préférence, elles ne peuvent pas être relatives à des êtres inanimés. Ce n'est donc que relativement aux êtres intelligens qu'il y a du *bien* & du *mal*.



64. Les êtres intelligens préfèrent leur existence au néant, à proportion que leurs états sont heureux, ils préfèrent par conséquent l'existence des causes propres à les rendre heureux, à la non-existence de ces causes. Relativement donc à ces êtres toute chose qui contribue à leur bonheur, est un *bien*; & tout ce qui tend à le diminuer, est un *mal*.

65. Une chose peut non-seulement contribuer, mais contribue en effet à augmenter le bonheur ou le malheur de plusieurs êtres à la fois; ainsi, relativement à un être qui préfère le bonheur de plusieurs êtres à celui d'un seul, l'existence d'une telle chose sera non-seulement préférable à sa non-existence, mais cette existence sera encore préférable à celle de ces choses qui ne contribuent qu'au bonheur d'un seul être, ou d'un moindre nombre d'êtres. Voilà une raison pourquoi les *biens* & les *maux* sont *plus grands*, *plus petits* &c.

66. Tout ce qui contribue au bonheur d'un être, est un *bien*: tout ce qui tend à le diminuer, un *mal* [64]. Proportionnellement donc au degré de félicité qu'une chose conciliera à l'état d'un être, cette chose sera pour lui plus ou moins préférable. Il en est de-même du mal. Autre raison, pourquoi les biens & les maux sont plus grands & plus petits.

67. Combinant les deux paragraphes [65 & 66.] l'on trouve que le bien est en raison du produit de la somme des états heureux, de leur intensité, & du nombre des êtres auxquels il s'étend. Il en est de-même du mal dans un sens contraire.

68. Si de deux êtres il se trouve dans l'un

une raison de préférer l'existence d'une chose à sa non-existence, & dans l'autre une raison contraire, cette même chose sera un bien pour l'un, & un mal pour l'autre [62. 64].

69. Cette chose sera un bien si selon l'évaluation donnée [au §67.] l'excès est pour le bien, parce que la raison combinée, pourquoi il vaut mieux que cette chose soit que non, est plus forte que la raison contraire : puisqu'un être qui combineroit tout, trouveroit que l'existence d'une telle chose est préférable à sa non-existence, & cela proportionnellement à l'excès du bonheur qu'elle procureroit aux êtres, sur les malheurs qu'elle leur causeroit.

70. Puisque le bien est tout ce qui contribue au bonheur des êtres, & le mal ce qui produit un effet contraire, il y aura autant de différentes sortes de biens & de maux, qu'il y a de différentes sortes d'états heureux, malheureux &c. Il y a des biens absolus, relatifs, chimeriques &c.

71. Le bien & le mal dépendent de l'effet que produit l'existence d'une chose sur le bonheur de la totalité des êtres sur lesquels cette existence influe. Ainsi pour pouvoir exactement déterminer si une chose est un bien ou un mal, il faudroit pouvoir évaluer cet effet dans tous ses rapports. Il faudroit pour cela une connoissance parfaite des différentes positions dans lesquelles ces êtres se trouvent, de leurs relations &c. Cela n'est donné qu'à l'intelligence parfaite. Celles qui ne le sont pas décideront juste à mesure qu'elles approcheront de cette perfection.

Ceux qui s'émancipent à déclamer contre



le mal physique & le mal moral, se supposent donc plus instruits qu'ils ne le sont & ne peuvent l'être?

72. Le bien suprême est l'existence qui s'étend au bonheur de tous les êtres, & lui donne le plus grand accroissement possible. C'est celle de la Divinité.

## CHAPITRE VI.

*Des États heureux & malheureux, & du bonheur & du malheur de l'Homme.*

### § 73.

L'HOMME est un être intelligent & corporel : sa nature est d'exister par une suite successive d'états. C'est entant qu'être intelligent qu'il est susceptible de bonheur & de malheur [10. 54-56.]; & c'est entant qu'être dont l'existence est successive, que tout ce que nous avons déduit de la nature de ces êtres lui est applicable.

74. Nous passons continuellement d'un état à un autre; tous nos états sont différens, toutes nos perceptions le sont. La preuve s'en trouve [aux §6. 24-26]. L'expérience nous en convainc. Tels sentimens, telles perceptions sont plus agréables que les autres. *Artémise* chante bien, mais je lui préfère *Sophonisbe*. Si vous voulez voir des différences parlantes de ce que Mr. de Maupertuis nomme l'intensité des perceptions, suivez *Cléon* au repas, au bal, à l'opéra.

75. La vie de l'homme est composée d'une suite d'états différens : ces états ou ces différentes situations forment un tissu d'états diffé-

rens selon la combinaison donnée [aux § 22. 23]. Notre vie est telle que les momens qui en remplissent l'espace, sont tour-à-tour heureux ou malheureux selon cette combinaison.

76. Outre qu'il nous est commun avec tous les êtres qui existent avec un sentiment de leur état, de sentir que nous sommes, & d'avoir une idée de notre état; nous avons encore la faculté de nous ressouvenir plus ou moins de nos états passés & de prévoir plus ou moins nos états futurs, ceux qui pourront résulter d'un état présent : ainsi à cet égard, tout ce que nous avons dit de ces deux propriétés [aux § 43-53.] nous est applicable.

77. De plus, notre nature n'est pas bornée aux idées que nous nous formons sur les états par lesquels nous avons passé; ces idées s'étendent encore sur les états des êtres qui existent avec nous. Nous les voyons : nous les apercevons : ils se présentent à notre entendement sous un certain aspect, comme des êtres qui ont une existence déterminée, qui existent d'une façon qui leur est propre. De-là nous nous formons une idée de l'état de ces êtres, & nous les nommons intelligens, & plus ou moins intelligens à proportion des signes par lesquels nous croyons remarquer qu'ils ont le sentiment de leur existence, & qu'ils pensent. Nous les nommons heureux, & nous appelons leur état heureux, quand l'idée de leur état nous le représente accompagné d'une perception agréable; & nous le nommons malheureux, quand nous croyons remarquer le contraire.

78. Le jugement que nous formons de cette manière ne sera pourtant vrai, que lorsque



notre idée répondra parfaitement à l'état qu'elle suppose : à moins que cela ne soit, l'état que nous nommons heureux ou malheureux pourra être le contraire de ce que nous le jugeons. De-là nous voyons que le jugement de certains êtres sur l'état de certains autres êtres, celui des hommes sur l'état d'autres hommes, ne pourra caractériser l'état de ceux-ci ; que ces états seront, indépendamment du jugement des autres hommes, heureux ou malheureux, à mesure que l'agrément l'emportera dans les perceptions, selon les règles données [39]. Ainsi, il nous est facile de voir que tous les êtres pourroient jouir d'un état heureux ou d'une vie heureuse, quoiqu'ils se jugeassent mutuellement les uns les autres dans des états malheureux & vicissim. *Pylades*, par exemple, est pauvre, mais il méprise les richesses. Une perception agréable accompagne son état, parce qu'il n'est pas tourmenté du soin d'acquérir des trésors. *Pylades* est dans un état heureux.

79. C'est ainsi qu'en nous faisant une idée de l'état dans lequel se trouvent certains êtres, de ceux dans lesquels nous nous sommes trouvés, & dans lesquels nous pourrions nous trouver, notre intelligence est portée à les comparer, & à préférer celui que nous croyons devoir le plus contribuer à notre bonheur [30]. La volonté, cet acte de notre entendement, qui fait préférer tel état à tel autre, cette faculté de l'intelligence par laquelle elle est entraînée vers ce qui lui paroît le meilleur, nous fait passer à l'état que nous supposons tel, s'il n'y a point d'obstacle [29.] ; & alors on dit que nous agissons librement ; la *liberté* étant la

*faculté de faire ce qui plait*, c'est-à-dire, de passer à l'état qu'on préfère. Ainsi, *agir* n'est autre chose que *changer* d'état en conséquence d'une détermination de la volonté ; & par la raison contraire, *pâtir* fera changer d'état en conséquence de la volonté d'un autre : & nous agirons ou pâtirons plus ou moins, selon les principes qui nous feront changer d'état, selon que notre liberté sera entière ou restreinte.

80. Le sentiment de notre état est d'ailleurs lié avec les idées que nous avons des autres états possibles. De-là il arrive que quoique nous préférions notre existence au néant, nous ne sommes pourtant guere contents de notre état. Pour que nous le fussions, il faudroit que nous le préférassions à tous ceux dont nous avons idée, & par-là que nous n'en connussions point de meilleur : il faudroit que nous ne nous en pussions pas représenter de meilleur. Le défaut d'intelligence à cet égard, fait qu'il est plus ordinaire qu'un génie au-dessous du médiocre se contente de ce qu'il est, qu'un génie supérieur. Quoi qu'il en soit, puisque dans l'état de contentement, la perception agréable qui porte au contentement, n'est point troublée par une perception contraire, il en résulte que le plus grand degré de félicité pour l'homme, comme pour tout être intelligent, est celui du contentement.

81. Puisque la volonté de l'homme l'entraîne vers le meilleur, il est manifeste encore que, si une fois il se trouvoit dans un état de contentement, il tâcheroit d'y demeurer, & qu'il est impossible qu'il y parvienne, parce que son existence est successive.



82. L'homme approchera du contentement, à mesure qu'il approchera de l'état qu'il regardera comme devant le plus contribuer à sa félicité. Possesseur d'un état qui en est près, il fera tout ce qu'il pourra pour que la succession ne l'en écarte que le moins possible, tandis que d'un autre côté il travaillera à parvenir de plus près à celui qu'il desire.

83. Étant entraînés à ce qui nous paroît le meilleur, il n'est pas possible non plus que nous nous représentions quelque état meilleur que celui dont nous jouissons sans nous y porter, dès que nous croyons pouvoir l'atteindre. C'est par-là que nous sommes mis en mouvement. C'est là le ressort qui fait agir l'homme ; le scélérat aussi bien que l'homme de probité. Tous tendent au meilleur, relativement à l'idée qu'ils s'en forment. Pour tendre au plus heureux absolu, il faudroit le connoître : la connoissance entraîneroit la volonté. Si le scélérat fait consister son bonheur dans le brigandage, c'est un défaut de jugement qui l'y porte.

84. La vie de l'homme est composée d'une succession suivie d'états ou de situations qui lui sont propres [ 20 ] ; c'est à rendre ces situations heureuses ; c'est à les rendre aussi heureuses qu'il est possible, que l'homme aspire. Si sa vie est un tissu de momens dont les heureux l'emportent sur les malheureux, sa vie est heureuse, & elle le sera plus ou moins à raison de l'excès des uns sur les autres ; mais s'ils se compensent mutuellement, le néant vaudra son être. C'est donc à multiplier les situations heureuses, à en augmenter l'intensité, à diminuer les malheureuses, à en amortir l'intensité,

que se portera l'étude de l'homme qui voudra jouir du bonheur. Les philosophes qui nous ont enseigné à augmenter la volupté sans amortir les peines, & ceux qui ont enseigné à amortir les sens, pour ne pas être susceptibles des dernières, se sont également trompés.

85. On augmente ses situations heureuses en multipliant celles qui sont accompagnées de sentimens agréables, en faisant choix des plus forts : on diminue ses situations malheureuses en évitant celles que le désagrément accompagne, & cela à raison de leur intensité. On ne peut augmenter les unes ni diminuer les autres sans que la volonté n'y soit entraînée, & la volonté n'y peut être entraînée sans que la connoissance ne précède. Pour vivre heureux, pour jouir d'une vie heureuse, il faut donc connoître quels sont les états heureux, & quels sont les états malheureux. Nous sommes nécessairement déterminés vers notre bonheur : cette connoissance nous y portera donc nécessairement. Il n'y a donc qu'à connoître le bonheur pour en jouir. C'est dans cette connoissance que consiste la *Jurisprudence naturelle*.

## CHAPITRE VII.

### *Du Bien & du Mal relatifs à l'Homme.*

#### § 86.

TOUT ce dont l'existence vaut mieux que la non-existence, est bien [62]. Le mal est tout ce dont la non-existence est préférable à l'existence. Quand l'homme préfère son existence à



la non-existence, son existence forme un bien pour lui; & c'est un mal pour lui, s'il est dans un cas opposé. De-même, si les autres hommes préfèrent son existence à sa non-existence, il sera un bien pour eux, & *vice versa*. D'où il résulte qu'un homme formera un bien pour le genre-humain à proportion du nombre des hommes qui préféreront son existence à sa non-existence, & de l'intensité de cette préférence [67].

87. Cette préférence est l'effet du bonheur qu'on conçoit devoir résulter & nous venir de l'existence d'un homme; nous préférons son existence à son non-être à proportion que nous le croyons disposé & capable d'augmenter notre bonheur. Le bonheur total du genre-humain est l'excès de celui de tous les hommes en particulier sur le malheur de tous les hommes en particulier. Tout homme sera donc un bien proportionnellement à ce qu'il contribuera à augmenter le bonheur total. Je nomme cet homme un *homme de bien*.

88. On ne peut préférer l'existence d'un être intelligent sans tendre à augmenter son bonheur. Ainsi, les hommes rendront heureux l'homme de bien, à proportion qu'il sera un bien pour l'univers: d'où il résulte que l'homme sera heureux à proportion qu'il sera un bien.

89. Dans le même sens qu'un homme est un bien, ses actions forment des biens & des maux. Elles forment des biens & on les nomme *bonnes*, quand elles tendent à l'accroissement du bonheur total. Quand elles tendent au contraire, elles forment des maux, & on les nomme *mauvaises*. L'homme sera donc un

homme de bien, & fera heureux à mesure qu'il fera de bonnes actions & *vicissim*.

90. Comme le bonheur est de différens degrés [36] & de différens caractères [36. 59.] les actions seront bonnes & mauvaises de la même manière : il y aura des actions relativement bonnes ou mauvaises &c. ; & l'homme sera aussi, suivant ces distinctions, heureux & un homme de bien relatif, &c.

91. Ceux qui dépeignent l'Être suprême comme un être qui pourroit diminuer le bonheur de ses créatures en général & celui des hommes en particulier, en font un mal ; & ceux qui le représentent d'un sens contraire, un bien. Les derniers portent l'homme au meilleur des cultes divins, & les premiers au plus mauvais.

## CHAPITRE VIII.

*Des différens caractères des Actions de l'Homme, de leur imputation ; ce que c'est que Loi, Obligation, Devoir, Droit &c.*

### § 92.

L'HOMME est déterminé par l'agrément ou le desagrément, dont il croit que tel ou tel état est accompagné (29. 30.) c'est-à-dire, la représentation du bien ou du mal qu'il conçoit devoir résulter d'une action ou d'une omission, est le motif qui le fait agir. L'entendement nous fait juger lequel de certains états sera le plus heureux pour nous. Le jugement



gement nous fait préférer. L'acte de préférer se nomme *volonté*.

Cet acte nous rend des êtres agissans. *Agir* désigne simplement changer un état, passer d'un état à un autre, causer un changement : agir & faire une chose expriment la même idée. Souvent on emploie le premier mot pour désigner l'état d'un être qui emploie ses forces afin de parvenir à un certain état ; mais alors on ne réfléchit pas que la moindre tendance, le moindre *nifus*, le moindre *conamen* est une action.

93. Quand on veut, c'est-à-dire, quand on préfère un état à plusieurs, on le fait en choisissant entre deux ou plusieurs. Or, en choisissant on se suppose le pouvoir physique de passer à celui des états qu'on choisira. Cependant il est non-seulement possible, mais il est assez fréquent qu'on se trompe à cet égard. Souvent on choisit entre des états parmi lesquels il y en a auxquels on se seroit trouvé ne pas avoir le pouvoir physique de passer si on les avoit choisis. Ainsi on peut distinguer ces états, en nommant *éligibles* ceux auxquels on a le pouvoir physique de passer ; & *non-éligibles* ceux pour lesquels ce pouvoir manque.

94. On nomme *liberté* la faculté d'exécuter sa *volonté*, quelle qu'en eût pu être la *détermination* (\*). On voit par là qu'on ne jouit d'une pleine liberté, que lorsqu'on choisit entre des états tous éligibles ; & que la li-

(\*) Cette définition n'est pas différente de celle qu'on a lue ci-dessus, §. 79.

berté sera limitée à mesure qu'il y aura des états non-éligibles parmi ceux entre lesquels on choisit.

95. La *spontanéité* est la *simple faculté d'exécuter sa volonté*.

96. Agir librement sera donc passer à un état que l'on aura choisi entre des états éligibles ; & l'on agira plus ou moins librement à mesure que le choix aura eu pour objets des états éligibles & non-éligibles. Une action sera donc libre dès qu'elle sera l'effet d'une pleine liberté ; & elle le sera plus ou moins à proportion que la liberté aura été limitée.

97. Il paroît donc (94-96.) que la liberté ne peut avoir lieu sans la *spontanéité* ; & que la *spontanéité* peut fort bien subsister sans liberté.

98. Quand une action est libre, on nomme celui qui l'a faite *cause libre* de son action : le regarder comme *cause libre* de son action, c'est lui *imputer* l'action : elle lui sera imputée à mesure qu'il aura été libre.

De-là les différens degrés d'imputation, les hommes plus ou moins coupables, les fautes, les dols &c.

99. Quand la raison pourquoi l'on a fait une action, se trouve uniquement dans une cause externe qui nous l'a fait faire, cette action se nomme *forcée*. On la nomme *contrainte* lorsque cette raison se trouve partie dans notre volonté, partie dans une cause externe. On la nomme *volontaire*, quand la volonté de celui qui l'a faite en contient seule la raison ; & on la nomme *involontaire*,



quand cette raison se trouve dans des circonstances sur lesquelles la volonté n'a pas été portée.

Voici des exemples de ces différentes actions. On me pousse, je donne contre un enfant qui tombant se démet le bras : je fais une *action forcée*. Un voleur m'attaque, il me demande la bourse avec menace de me tuer en cas de refus ; je la lui donne & fais une *action contrainte*. Je délibère si je veux sortir ou rester chez moi ; je me détermine à rester : voilà une *action volontaire*. Je tire sur un lièvre & blesse un ami que je n'avois pas aperçu : voilà une *action involontaire*.

C'est ainsi qu'on distingue les actions de l'homme relativement aux motifs ou aux causes qui le font agir. Relativement à leurs effets on les nomme *bonnes* ou *mauvaises* (90).

100. Elles sont encore *indifférentes* ou *non-indifférentes*. Les *indifférentes* sont celles pour lesquelles il n'y a pas plus de raison de les faire que de les omettre : les *non-indifférentes* sont celles qu'il convient de faire ou de ne pas faire.

Il n'est pas question de rechercher s'il y a véritablement, ou s'il peut y avoir des actions indifférentes. Il suffit d'avoir indiqué ce qu'il faut entendre par actions indifférentes & non-indifférentes.

101. Dans toute la jurisprudence naturelle, il n'y a peut-être point de mot dont le sens soit si ambigu que celui d'*obligation*. On le confond souvent avec celui de *devoir*. On dit également c'est une *obligation*, c'est un *devoir*, quand on parle d'une action qu'on est

*obligé de faire. Être obligé de faire & devoir faire* sont aussi des expressions synonymes. Cependant on ne dit pas *se trouver dans un devoir*, comme on dit *se trouver dans une obligation*; & on ne dit pas *c'est une obligation qui m'oblige*, comme on dit *ce devoir m'oblige*; ni *je suis obligé à cette obligation*, comme on dit *je suis obligé à ce devoir*; marque certaine que le sens de ces deux mots n'a pas été bien déterminé. Il est néanmoins si important de le fixer au juste, que sans cela il n'y a pas moyen de traiter la jurisprudence naturelle avec évidence. Déterminons donc la signification de ces mots.

102. Quand on dit qu'un homme est obligé de faire telle ou telle action, cela signifie en général *qu'il lui convient de la faire*; & quand on dit qu'un homme est obligé d'omettre une action, cela désigne en général qu'il ne lui convient pas de la faire; de sorte qu'*obligation* signifie *la convenance ou disconvenance de l'état d'un être intelligent avec une certaine action*, & *être obligé* signifie *se trouver dans un état, dans lequel il convient de la faire*. Le mot *obliger* signifie donc *contenir la raison de cette convenance*: ce qui contient la raison de cette convenance, contient la raison pourquoi l'être est obligé: & ce qui contient cette raison se nomme *loi*. La loi naturelle nous oblige à la charité. Cela veut dire que la loi naturelle contient la raison de la convenance d'un état que nous nommons charitable avec l'acte que nous nommons charité; une raison pourquoi il convient d'être charitable.

Quand la raison de cette convenance ré-



sulte de la volonté d'un autre, on nomme l'obligation *externe*; & on la nomme *interne*, quand elle naît de la bonté ou pravité d'une action. Comme une action bonne est celle qui contribue au bonheur du genre-humain, & celle qui produit un effet contraire, mauvaise (89.), l'on entend par *bonté* d'une action son influence sur ce bonheur, & par *pravité* son influence sur le malheur.

103. On a distingué encore les *obligations* en *parfaites* & *imparfaites*. Voici quel est le fondement de cette distinction. Toute obligation est la convenance ou disconvenance de l'état d'un être intelligent avec une certaine action, (102). Or, cette convenance & disconvenance peuvent être telles que celui à l'état duquel elles se rapportent est seul à même de les appercevoir; & alors on la nomme *obligation imparfaite*. Par exemple, un indigent se présente à la porte d'un homme réputé riche: en général il y a une convenance entre l'état d'un riche & un acte de charité; mais c'est cet homme seul qui, dans le cas déterminé, a la faculté de juger s'il est riche, & si l'acte de charité en est un qu'il lui convient de faire envers cet indigent. Mais les obligations peuvent être aussi telles que non-seulement celui à l'état de qui la convenance ou disconvenance se rapportent peut en juger, mais que d'autres peuvent les y appercevoir aussi; & alors on nomme ces obligations *parfaites*. De sorte que la démonstration qu'un autre peut donner de cette convenance ou disconvenance change une obligation imparfaite en parfaite; mais comme cette démon-

tration ne les rend ni plus ni moins fortes. il paroît que les imparfaites doivent déterminer les hommes tout comme les parfaites.

104. Quand il y a une raison pour laquelle il convient à l'homme de faire une certaine action, cette action devient alors un *devoir*. Il paroît par là qu'il n'y a point de devoir sans obligation ni sans loi : & il paroît par là encore que comme il y a des obligations parfaites &c. il y a aussi des *devoirs parfaits*.

On a nommé *devoir moral* l'action dont la raison pourquoy il convenoit à l'homme de la faire, se trouvoit ou dans la volonté divine, ou dans le consentement des nations policées, ou dans la sociabilité, ou dans l'ordre &c. selon les différens principes dont les savans se sont servis pour prouver quelles actions il convient à l'homme de faire. Nous avons vu que naturellement l'homme ne peut être déterminé à agir par lui-même, que dans la vue d'augmenter son bonheur ou de diminuer son malheur ; & il est assez évident que tout ce qu'il convient à l'homme de faire, c'est d'augmenter son bonheur, de préférer les états qui doivent le lui procurer ; & par conséquent de faire les actions qui menent à ces états. Ainsi les *devoirs moraux* sont toutes les actions qu'il convient à l'homme de faire par la seule raison que son bonheur y est intéressé. Nous nommons *devoirs civils*, ceux qu'il convient de faire parce que le souverain l'ordonne. L'on sent assez à-présent ce qu'il faut entendre par *devoirs paternels, matrimoniaux* &c.

105. Tout ce qui oblige se nomme *loi*, & tout ce qui oblige un être intelligent en



tant qu'être intelligent se nomme *loi morale*. Ainsi, relativement à l'homme on nomme *loi morale* ou *loi naturelle* celle qui l'oblige en tant qu'être intelligent. On dit que l'homme est moralement obligé de faire telle ou telle action, quand c'est une loi morale qui l'y oblige. Or, comme ce sont les rapports que nos actions ont avec notre bonheur, qui contiennent la raison pourquoi il nous convient de faire telles ou telles actions, il est évident que ces rapports forment ce qu'on appelle *loix naturelles, loix morales &c.*

On nomme dans un sens général *loi naturelle, droit naturel*, tous ces rapports pris ensemble, toutes les *loix naturelles*. On les nomme aussi *droit de la nature, morale &c.* & suivant que l'on a considéré ces rapports avec plus ou moins d'étendue on les a divisés en *morale, théologie naturelle, droit de la nature & des gens &c.*

Prenons un exemple pour faire sentir l'évidence des définitions que je viens de donner. C'est un devoir moral de tenir parole. Pourquoi? Parce qu'en tenant parole on augmente son honneur. Le rapport de cette action avec le bonheur de celui qui la fait est tel qu'il contient la raison pourquoi il lui convient de tenir parole. Ce rapport oblige donc l'être intelligent qui se trouve dans le cas. Il forme donc une loi pour cet être.

106. Il est clair par ce que nous avons dit [aux § 104. 105.] que la connoissance des loix naturelles mène à celle de nos devoirs; elle nous donne celle du *droit naturel* [105]. C'est cette connoissance que l'on nomme *ju-*

*jurisprudence naturelle.* La jurisprudence naturelle est donc la science des rapports que les actions ont avec le bonheur des êtres [\*].

107. Comme l'homme ne peut être déterminé que par l'appétit au bien & par l'aversion pour le mal [92.], & que les actions non-indifférentes ont par leur nature un rapport fixe & déterminé au bonheur de l'homme [100.], il s'ensuit que nos actions ont avec notre bonheur des rapports immuables, c'est-à-dire, que telle circonstance posée, ces rapports obligent l'homme à faire ou à omettre telle ou telle action. Par conséquent les loix naturelles sont des loix immuables.

108. On appelle encore ces loix universelles, parce qu'un même motif faisant agir tous les hommes (73. 83.) il est évident que les mêmes circonstances posées, ce qui oblige l'un, oblige l'autre. Par exemple : *Sempronius* a donné parole ; son devoir est de la tenir. Posez les mêmes circonstances pour *Titius* ; le même rapport qui oblige *Sempronius*, obligera *Titius*. Les loix naturelles sont donc universelles, c'est-à-dire qu'elles s'étendent sur tous les hommes de tout pays, de tout âge, & dans tous les temps. A cause de cela on nomme aussi *jurisprudence universelle* la science de nos devoirs : & *droit universel* l'assemblée des loix naturelles.

109. Comme Dieu a tiré du néant tout ce qui existe, il peut & doit être regardé comme le législateur de ces loix. Sa sagesse a déterminé sa volonté à l'existence des créatures intelligentes, dont les actions seroient déterminées

[\*] Cette définition n'est pas différente de celle qui se trouve ci-dessus, §. 85.



par l'agrément & le désagrément qui en sont les conséquences.

110. Quand une loi nous oblige de faire une action, on la nomme *préceptive*, & *prohibitive* quand elle nous oblige d'omettre une action.

Puisqu'il est contradictoire qu'une loi oblige un être à empêcher une chose dans le temps qu'elle oblige un autre à la faire, il s'ensuit que les loix naturelles défendent de faire toutes les actions qui empêchent un autre de faire ce à quoi elles l'obligent : de sorte que toutes les actions qui empêchent un autre de remplir son devoir, sont des actions prohibées. Les actions que la loi ordonne, se nomment relativement à la loi, des *préceptes*. Ainsi, une action à laquelle la loi naturelle oblige, est relativement à l'homme qui est obligé, un *devoir*, relativement à la loi, un *précepte*.

111. Comme relativement à soi-même on est dit avoir la liberté de faire ou d'omettre une action, ainsi relativement à d'autres, cette faculté de faire & d'omettre une action, se nomme *droit* : de sorte que le droit exige qu'on ne nous empêche pas dans ce que nous voulons faire, qu'on ne nous force pas à celles que nous voulons omettre : c'est-à-dire, que posé de la part des autres, une obligation d'aquiescer dans ce que nous voulons faire ou omettre, nous sommes dits avoir le *droit*.

112. Ce droit s'appelle *imparfait* quand il est opposé à un devoir imparfait ; c'est-à-dire, quand on ne peut juger si les autres sont obligés ou à nous permettre de faire, ou à nous contraindre d'omettre telle ou telle action, alors on est dit n'avoir qu'un *droit imparfait* de faire

telle ou telle action. Mais quand on peut en juger, ce droit se nomme *parfait*.

113. On nomme *action injuste* celle qui se fait contre le droit parfait d'un autre, & *non-équitable* celle qui se fait contre le droit imparfait d'un autre. On nomme *juste* celle qui se fait conformément au droit parfait d'un autre, & *équitable* celle qu'on fait conformément au droit imparfait d'un autre. A ces définitions l'on voit ce qu'il faut entendre par *homme juste, injuste, équitable* &c. La *justice* est donc le *devoir de donner à chacun ce qui lui est dû de droit parfait*; & l'*équité* est celui de *donner à un chacun ce qui lui est dû de droit imparfait*. Or, comme un être porté à remplir ses devoirs imparfaits doit être censé vouloir davantage satisfaire à ses devoirs parfaits, il s'ensuit que l'homme équitable prévaut sur l'homme juste.

114. Comme le même effet peut être produit par une action volontaire & involontaire, on nomme relativement au motif qui a déterminé l'homme à agir, une action *vertueuse* & *vicieuse*. Quand une action est bonne & qu'elle a été faite par un bon motif, on la nomme *vertueuse*; & *vicieuse* quand elle est mauvaise & qu'elle a été faite par un mauvais motif. Ainsi, on nomme *vertueux* l'homme qui fait de bonnes actions de pleine volonté; & *vicieux* celui qui fait de mauvaises actions de pleine volonté. On nomme *vertu* cette volonté à faire du bien, & *vice* la volonté contraire. On nomme aussi l'habitude de faire du bien *vertu*, & celle de faire du mal *vice*. Les actions vertueuses & vicieuses sont encore appelées *vertus* & *vices*.



115. C'est par l'agrément dont on conçoit que tel ou tel état sera accompagné que l'homme tend à sa félicité ; mais il ne peut connoître tous les états qui y aboutissent, ni tous ceux qui y aboutissent le plus : ainsi manquant à cet égard de lumières, il manquera aussi souvent de faire de bonnes actions & d'en omettre de mauvaises. Souvent encore il se trompe, il prend pour des états heureux ou malheureux ceux qui ne les sont pas, & par là il fait souvent des actions prohibées & omet des préceptes. Dans le premier cas, c'est-à-dire, quand faisant une mauvaise action on n'a eu aucune idée de sa pravité, ou qu'omettant une bonne action on n'a eu aucune idée de sa bonté, alors on dit avoir *agi par ignorance*. Dans le second cas, c'est-à-dire, quand on a eu une fausse idée de sa bonté ou de sa pravité, on est dit *errer, agir par erreur*.

116. La volonté de l'homme est déterminée par la représentation du bien & du mal [ 92. ] : il est donc impossible qu'elle soit déterminée à faire une action qui se présente comme mauvaise, & à en omettre une qui se présente comme bonne, & par la raison du contraire, elle est nécessairement déterminée à faire ce qui s'offre comme un bien, & à omettre ce qui se présente comme un mal. On appelle *morales* cette impossibilité, cette nécessité, parce qu'elles ne dérivent point de l'essence des choses, mais de la nature de l'intelligence, & que l'on nomme *moral* tout ce qui se déduit de cette nature.

117. L'on entend donc par *impossibilité mo-*

rale tout ce qui répugne au choix d'un être raisonnable; & par *possibilité morale* tout ce qui n'y répugne pas. On appelle *nécessité morale* tout ce dont l'opposé est moralement impossible : par *raison* l'on entend ici la faculté de discerner le vrai du faux; & conséquemment par *être raisonnable* celui qui jouit de cette faculté; de sorte que l'homme sera un être raisonnable à mesure qu'il sera doué de cette faculté.

118. Autre conséquence qui résulte de ces vérités, c'est que l'homme libre n'étant déterminé à agir que par la représentation du bien ou du mal, il faut, lorsqu'il commet une mauvaise action, qu'elle se soit présentée à son entendement comme un bien; & lorsqu'il en omet une bonne, qu'elle se soit présentée comme un mal; d'où s'ensuit que ce n'est que par erreur ou par ignorance que les hommes peuvent commettre de mauvaises actions, & en omettre de bonnes.

119. Mais pour ne pas donner ici dans des travers dangereux, il faut bien faire attention que l'erreur & l'ignorance peuvent avoir lieu à deux égards, très-différens l'un de l'autre, & qu'il est important de ne pas confondre.

Les rapports des actions avec le bonheur ou le malheur du genre-humain sont immuables [107. 108.]: la moralité des actions est donc aussi immuable [117]. Elle ne dépend donc pas du jugement de celui-ci ou de celui-là : conséquemment toute action a une bonté ou pravité qui lui est essentielle.

De plus toute action produit un effet : cet effet caractérise sa moralité; car l'effet d'une



action est le changement qu'elle produit dans l'univers; & elle sera bonne, si ce changement tourne au bien de l'univers, & mauvaise dans un cas contraire [ 89 ].

Or, l'on peut se tromper ou *sur la moralité*, ou *sur l'effet d'une action*.

On se trompe sur la moralité d'une action, quand persuadé qu'elle produira l'effet qu'elle produit, on la fait, & qu'on en ignore la moralité, ou qu'on se soit formé une fausse idée de sa moralité. Voici un exemple de cette ignorance ou erreur : *Titius* vole à *Mævius* une montre. L'effet de cette action est l'enlèvement du bien d'autrui. *Titius* a voulu cet effet; mais il s'est persuadé que par ce vol il alloit augmenter son bonheur : cette action s'est offerte à son entendement comme un bien. Il s'est trompé à cet égard; il a été dans l'erreur ou dans l'ignorance sur la moralité de son action.

On se trompe sur l'effet d'une action, quand, dans la persuasion qu'elle produira un effet différent de celui qu'elle produit, on la fait avec connoissance que tel ou tel effet en fait un bien ou un mal. Voici un exemple de cette erreur ou ignorance : *Cajus* emporte une montre qu'il croit lui appartenir & qui est à *Sempronius*. *Cajus* fait qu'enlever le bien d'autrui est mal faire; il ne s'est pas trompé sur la moralité de son action : il n'a pas su qu'elle produiroit l'enlèvement du bien d'autrui. Nommons *ignorance & erreur de moralité* celles du premier cas, & celles du second *ignorance & erreur de fait*.

120. Voici ce qui résulte du paragraphe pré-

cèdent. Dans le premier cas dont on y a parlé, la volonté de l'agent est portée à l'effet & conséquemment à la moralité de l'action; ainsi la moralité doit lui en être imputée : l'ignorance ni l'erreur ne peuvent l'en dispenser. D'où l'on voit que supposé qu'un scélérat n'agisse que par erreur ou par ignorance, il n'en est pas pour cela ni moins coupable ni moins punissable; car pour qu'une intelligence se porte au bien il faut que sa volonté y soit déterminée : sa volonté ne peut y être déterminée que par la représentation du bien & du mal. Si donc une intelligence ne saisit pas la connexion qu'a l'effet de son action avec son vrai bonheur, il faut rendre cette connexion plus sensible à son entendement; c'est-à-dire, ajouter aux peines des mauvaises actions, & aux plaisirs des bonnes.

C'est là le fondement des punitions & des récompenses; & c'est là l'unique principe dont on peut les déduire. Ceux qui y attachent une idée de vengeance & d'autres semblables, n'ont guere fait de chemin dans la connoissance des êtres intelligens. C'est ce fondement qui nous autorise à punir de mort des criminels : ils ont prouvé par leurs forfaits que leur intelligence étoit trop dépravée pour en pouvoir espérer la guérison : c'est en vertu de ce fondement encore qu'on ne punit pas des enragés, des foux &c.

Il n'en est pas ainsi dans le second cas. Lorsqu'on a fait une action, & qu'on a ignoré qu'elle produiroit l'effet qu'elle produit, ou que l'on a cru qu'elle en produiroit un autre; la volonté de l'agent n'a pas été portée à sa



moralité. Conséquemment elle ne peut lui être imputée; de sorte que pour les mêmes raisons qu'il faut punir ou récompenser ceux qui sont des causes libres de la moralité de leur action, il seroit ridicule de sévir contre ceux qui ne le sont pas.

121. *L'erreur & l'ignorance de la moralité de droit* n'absolvent pas l'agent [120.]; celles de *fait* absolvent; mais non pas toujours & dans tous les cas également, comme on va le voir.

Quand on ignore ou qu'on erre, c'est par un défaut de connoissance que nous aurions pu en faisant usage de nos facultés naturelles, éviter ou ne pas éviter. Quand on l'auroit pu éviter, on le nomme *vincible*, & *invincible* quand on ne l'a pu éviter. On conçoit par là ce qu'il faut entendre par *ignorance vincible & invincible*; par *erreur vincible & invincible*.

Quand l'ignorance & l'erreur de fait sont *vincibles* [†], il paroît que, quoique nous n'ayons pas voulu la moralité de l'action, on a pourtant voulu s'y exposer, & qu'étant cause libre de l'erreur & de l'ignorance, on a bien voulu aussi être regardé comme cause libre des suites de cette erreur & de cette ignorance; c'est-à-dire, se les voir imputées. C'est là le fondement sur quoi l'on impute la pravité des actions faites par une ignorance ou une erreur *vincible*: elle l'est à mesure que l'erreur ou l'ignorance a été *vincible*.

Pour celles qui sont l'effet d'une erreur *invincible*, il est clair qu'on ne peut les imputer

[†] Tout ce que l'on va dire, doit uniquement être entendu de l'ignorance & de l'erreur de fait.

[ 89. 119. 120 ]; qu'on ne peut non plus imputer les actions forcées; & qu'on ne pourra imputer les involontaires, selon la regle donnée dans ce paragraphe-ci.

122. L'homme ne pouvant être déterminé à faire une bonne action ou à en omettre une mauvaise que par la représentation du bien & du mal, & comme relativement à la loi, on nomme *récompense* le bien qui revient à l'homme en conséquence d'une action faite ou omise, & *punition* le mal qui revient à celui qui a commis une mauvaise action, ou qui en a omis une bonne, il s'ensuit qu'il ne peut y avoir de loi qui ne présente à l'agent une récompense ou une punition; & par la raison du contraire, que tout ce qui présente une récompense ou une punition, forme une loi.

123. On voit par là combien peu juste raisonnement ceux qui prétendent que la nécessité morale détruit la moralité des actions, & rend les récompenses & les peines inutiles.

On nomme *pécher* agir contre la loi : ainsi par *péché* on entend toute action ou omission contraire à une loi.

## CHAPITRE IX.

### *Principe fondamental de la Jurisprudence naturelle.*

#### § 124.

**N**ous nommons *devoirs absolus* ceux qui mènent au bonheur absolu; & *devoirs relatifs* ceux qui mènent au bonheur relatif. Nous nommons *plaisirs*



*plaisirs permanens* ceux qui naissent des devoirs absolus, & *plaisirs passagers* ceux que les devoirs relatifs font naître. On nomme vulgairement ces derniers *les plaisirs des sens*.

125. Quant aux devoirs absolus, la raison pourquoy nous y sommes obligés, c'est qu'ils font naître dans les autres ou qu'ils augmentent en eux la disposition de contribuer à notre bonheur. L'agrément de notre état sera d'autant plus fort que cette disposition nous paroitra grande & générale, & par conséquent l'état le plus heureux, dans ce sens, est celui dans lequel nous concevons que tous les autres tendent à notre bonheur autant qu'il est en eux. Il le fera donc proportionnellement au nombre des êtres que nous concevons disposés à l'augmenter & à l'intensité de cette disposition. Ainsi le premier principe de nos devoirs absolus, c'est *d'agir constamment de maniere à augmenter la bonne disposition des autres envers nous*.

126. Quant aux devoirs relatifs, comme nous manquons notre bonheur dès que nous donnons dans des plaisirs qui ne peuvent qu'être suivis de peines plus grandes, il en résulte que le premier principe de nos devoirs relatifs c'est *de nous conserver dans cette disposition qui laisse à toutes nos parties leur pouvoir naturel d'agir*: cette disposition est la sânté. De ce principe résultent les devoirs de la tempérance, de la sobriété, de la chasteté &c. Ils auroient lieu quand même il n'y auroit sur la terre que deux personnes de sexe différent.

127. Mais comme nous n'existons pas seuls, & que notre espece est tellement constituée que nous ne pouvons goûter aucun plaisir sans

la persuasion que les autres nous en laisseront  
 jouir paisiblement & qu'ils ne sont pas por-  
 tés à troubler cette jouissance, & que d'un au-  
 tre côté, ces plaisirs peuvent être multipliés &  
 augmentés par le concours des autres hommes,  
 il paroît que les devoirs relatifs sont subordon-  
 nés aux devoirs absolus : de sorte que le princi-  
 pe d'agir constamment de maniere à augmenter  
 la bonne disposition des autres envers nous, est  
 un principe universel pour tous nos devoirs.  
 Posez ce principe comme un devoir dans tous  
 les hommes, & vous aurez l'idée de *Société  
 humaine* : puisque le mot *Société* désigne uni-  
 quement *l'état de plusieurs, dans lequel toutes  
 les forces doivent tendre au même but*. Car si l'on  
 suppose tous les hommes dans un état, dans  
 lequel ils doivent agir constamment de maniere  
 à augmenter la bonne disposition des autres en-  
 vers eux, on les suppose dans un état, dans  
 lequel ils doivent tendre au même but ; & par  
 conséquent on suppose l'état de plusieurs, dans  
 lequel toutes les forces doivent tendre au même  
 but.

128. L'homme étant déterminé à ce qui  
 doit augmenter son bonheur, [92.] par l'ap-  
 pêt au bien & par l'aversion pour le mal, com-  
 me s'exprime Mr. Wolff, il tend nécessaire-  
 ment à la ruine de ceux qui lui paroissent nuisibles,  
 & au bonheur de ceux qui lui paroissent dans  
 une position contraire ; & cela proportionelle-  
 ment à une disposition plus ou moins bonne,  
 plus ou moins mauvaise qu'il croira remarquer  
 en eux. Il suit de-là que l'homme ne peut aug-  
 menter la bonne disposition des autres envers  
 lui qu'en leur montrant une semblable dis-



position ; & que l'intensité de ces dispositions fera plus ou moins réciproque. Ainsi , le devoir qui résulte du principe que nous avons établi ci-dessus, est de *contribuer de toutes ses forces au bonheur de tous les hommes, selon l'état dans lequel on se trouve.*

129. Le bonheur général de tout le genre-humain doit donc être le but général de toutes nos actions. Elles seront bonnes ou mauvaises à mesure qu'elles tendront à l'accroissement ou au décroissement de ce bonheur général ; & de-là il s'ensuit encore que , toutes circonstances d'ailleurs égales , c'est un second devoir de l'homme de préférer les actions qui contribuent à la fois au bonheur de plusieurs , à celles qui ne contribuent qu'à celui d'un moindre nombre ; ainsi que celles qui leur procurent un degré de bonheur plus grand. Par un raisonnement à-peu-près semblable on démontre qu'il faut préférer celles qui leur donnent un bonheur absolu à celles qui font naître un bonheur relatif. Ainsi , dans le temps qu'il se présente deux bonnes actions à faire [ ce que l'on nomme *Collisio officiorum*, un conflit de devoirs ] il faut se déterminer par cette considération.

130. Le bonheur général doit être le but de nos actions [ 128 ]. Elles y doivent tendre toutes [ 84. 107 ]. Notre devoir est de les y diriger [ 104 ]. La loi naturelle le prescrit [ 105. 110. ] & c'est une loi universelle qui oblige tous les hommes [ 107 ].

131. De cette loi générale se déduisent tous les devoirs que les hommes se doivent mutuellement, dans quelque position qu'ils puissent se trouver. On en déduit l'amour du prochain, la

charité, la justice, la bienveillance, l'humanité, la candeur, la bonne-foi, la circonspection, l'affabilité, la condescendance, l'honnêteté, l'équité, la politesse, enfin tous les devoirs auxquels on est obligé par la seule relation d'homme à homme.

## CHAPITRE X.

### *Des Devoirs qui résultent de la relation paternelle.*

#### § 132.

DES différentes positions de l'homme font naître différentes relations : ces relations donnent lieu à des loix qui sont particulières à ses différens états. Il est enfant, pere, frere, souverain, sujet &c. Tout cela mene à des devoirs particuliers dont nous allons déterminer quelques-uns.

133. Nous naissons : l'état d'enfance est notre premier état ; & la relation paternelle la première des relations. Voyons les devoirs auxquels elle donne lieu.

Nous naissons imbécilles : notre existence doit faire un bien pour la société, afin que nous soyons heureux [86. 89.]. Nous ne ferons un bien pour la société, qu'autant que nous parviendrons à une disposition plus ou moins favorable au *bien public*, par lequel nous entendons le bonheur de l'espece humaine en général. C'est donc à acquérir cette disposition que consiste notre premier devoir [104.]; mais n'ayant ni connoissance ni pratique, & ne pou-



vant rien sans cette connoissance, ce devoir produit celui de la docilité, qui consiste à écouter les conseils, les avis, les instructions, & à prendre en bonne part tous les moyens dont on se sert pour nous donner la connoissance nécessaire : de plus, comme nous devons tendre au bien général autant qu'il est en nous [ 128. ] & que faute de connoissance, de pratique, & de facultés nécessaires, nous ne le pouvons de nous-mêmes, & que nous le pouvons en suivant la direction de celui qui est à même d'en juger & d'y disposer nos facultés à mesure qu'elles se développent ; ce devoir produit encore celui de l'obéissance à ceux qui peuvent diriger nos actions au plus grand avantage de la société. Tels sont les devoirs généraux des enfans.

134. Nous devons tous tendre à augmenter la bonne disposition des autres envers nous ; & toutes nos actions doivent tendre au bonheur général [ 125. 128. ] ; ainsi, nous sommes obligés de contribuer, autant qu'il est en nous, à ce que les enfans deviennent des biens pour la société. C'est un devoir général de tous les hommes envers les enfans ; & par conséquent aussi du pere & de la mere : or, comme les circonstances rendent le pere & la mere les plus propres à cela, il en résulte que le pere & la mere sont obligés, plus que tout autre, à réunir leurs soins afin que leurs enfans deviennent des biens pour la société. On nomme ce devoir l'éducation. Le pere & la mere sont donc obligés d'élever leurs enfans.

135. Nous avons vu que les enfans sont obligés de prêter obéissance à ceux qui peuvent diriger leurs actions à l'utilité publique, que l'é-

ducation en est le moyen ; & que le pere & la mere y font les plus propres, & par-là obligés à élever leurs enfans : or, comme l'obéissance est cet acte de la volonté par lequel on se soumet à la volonté d'un autre, l'obligation d'obéir comprend celle d'acquiescer à ce qu'un autre veut faire ou omettre : d'où il résulte que les enfans sont obligés d'acquiescer à tout ce que leur pere & leur mere trouvent le plus propre pour leur éducation : & par-là il est évident que les peres & les meres ont le *droit d'élever* leurs enfans [ 111 ]. Vérité si simple qu'on n'a su comment la démontrer.

136. Le droit d'élever ses enfans est un droit parfait, parce que l'obligation d'obéir est une obligation parfaite [ 103. 104 ].

137. Les mêmes raisons qui donnent au pere & à la mere, le droit d'élever leurs enfans, leur donnent celui de gouverner une famille. Gouverner signifie *diriger la volonté des autres selon la sienne*, & par famille l'on entend *cet assemblage de personnes qui, descendues d'une même tige, vivent en société*. La société est *l'état de plusieurs dans lequel toutes les forces doivent tendre au même but*. Souvent on comprend sous le mot de famille tous ceux qui se sont joints à la société, composée de pere, mere, enfans &c.

Nous avons vu qu'un pere & une mere ont le droit d'élever leurs enfans ; & à cet égard il n'est donc pas douteux qu'ils n'aient le droit de les gouverner. Reste à prouver que le pere & la mere ont le même droit sur tous les individus de leur famille, de quelque âge qu'ils puissent être : parce que l'âge de l'éducation étant passé, on pourroit s'imaginer que ce droit



a passé avec lui. Pour qu'une famille soit heureuse, il faut qu'elle fasse un bien pour la société; elle le fera d'autant plus qu'elle formera un bien plus ou moins grand [ 89 ]. Or, elle ne formera un bien pour la société, qu'autant que toutes les parties y tendront, qu'autant qu'elles se trouveront toutes dans un accord harmonique, dont le but général soit le bien public. Mais il est contradictoire que cet accord puisse avoir lieu, si toutes les parties ont la liberté de suivre uniquement les déterminations de leur propre volonté: & d'un autre côté, cet accord ne peut s'obtenir que par l'effet d'une volonté qui fasse aller les autres à l'unisson, il paroît donc qu'il faut dans une famille une volonté selon laquelle les autres soient déterminées. Or, comme le pere & la mere, étant plus au fait des inclinations, des penchans & des facultés de ceux qui composent la famille, ainsi que de ses différens besoins & relations &c. sont plus propres que les autres membres à diriger toutes les volontés à un seul but, il en résulte que le pere & la mere sont d'un côté obligés de se charger du gouvernement de leur famille; par la raison qu'ils sont obligés de tendre de toutes leurs forces au bien général, & que ce gouvernement leur en fournit le moyen le plus efficace; & que d'un autre côté, les membres sont pour la même raison obligés de s'y prêter par l'obéissance; laquelle dérivant d'une obligation parfaite, donne au pere & à la mere un droit parfait de gouverner leur famille. Cette vérité est encore si simple qu'il est étonnant qu'on l'ait mise en question.

138. Le pere & la mere sont donc obligés.

& ont le droit de gouverner leur famille. Le but de ce gouvernement est l'accord harmonique de tous les membres au bien du genre-humain. C'est donc à entretenir cet accord que doivent tendre tous les soins d'un pere & d'une mere : & toutes les actions par lesquelles ils pourront le faire naître & l'affermir, sont autant de devoirs auxquels la loi naturelle les oblige.

139. Ce droit s'étend à tous les peres, parce que la loi qui le leur donne, est universelle : [108.] & comme le but de ce droit est de rendre la famille telle qu'elle soit le plus grand bien possible pour la société humaine, il est manifeste que ce droit cesse dès qu'on perd ce but.

140. Il se trouve dans une famille trois états distinctifs : celui de gouverner, celui d'être gouverné, & celui de n'être pas gouverné & de ne gouverner pas non plus. Le premier est celui du pere & de la mere, relativement aux membres de leur famille ; le second celui des membres relativement au pere & à la mere ; & le troisieme celui des membres entre eux : comme ils doivent tous obéir au pere \*, c'est-à-dire, régler leur volonté sur la sienne, il paroît qu'à cet égard ils sont tous égaux entre eux.

141. Le pere étant obligé de gouverner, c'est-à-dire, de diriger la volonté des membres, de maniere que leurs actions concourent au bien de l'espece humaine, les premiers soins d'un pere de famille seront de faire pratiquer celles qui tendent à ce but. Le culte divin sera établi. J'entends par *culte divin ces actes extérieures par lesquels on témoigne que tout ce dont on*

\* Nous ne parlerons que du pere seul ; il sera aisé d'en déduire ce qui doit en être rapporté à la mere.



*jouit, vient d'un Être suprême, créateur de toutes choses, & qui porté par sa sagesse à leur accorder l'existence, a voulu que les hommes en jouissent de manière à contribuer mutuellement à leur bonheur commun. La justice sera administrée, l'innocence défendue, & la vertu mise à l'abri des insultes du vice, &c.*

142. Mais comme il n'est pas possible qu'un père de famille détermine toutes les actions momentanées des membres qui la composent; il faut qu'il en laisse quelques-unes à leur propre jugement; & même celles qu'il détermine, il ne le peut que par la déclaration de sa volonté. Cependant il est obligé de tenir sa famille dans la meilleure disposition possible pour le bien général; d'où il résulte qu'il est obligé de porter des loix qui déclarent sa volonté, qui apprennent aux membres de la famille ce qu'ils doivent faire en certains cas. D'un autre côté, les membres sont obligés de déterminer leurs actions selon ces loix, [ 137. ] & par rapport à celles qui n'auront point été déterminées par ces loix, de les déterminer selon les principes de morale établis ci-dessus [ 125-131. ]

143. Comme toutes ces loix doivent avoir pour but de diriger les actions des membres à une harmonie qui tende au bien général, & que cette harmonie ne peut ni naître ni subsister qu'en maintenant dans chaque partie une disposition qui y soit propre, il paroît que tout père de famille aura soin de porter des loix dans lesquelles les devoirs moraux soient prescrits & affermis; & de n'en porter aucune qui y soit contraire: à mesure qu'elles seront telles, elles découvriront la sagesse du père & feront la félicité

cité de la famille [ 137 ]. Il prêtera sur-tout une attention particulière à la justice distributive par laquelle on observe de charger proportionnellement tous les membres : sans quoi il ouvre une large porte à la jalousie qui fait naître la dissension, & qui par-là détruit les fondemens nécessaires pour cet accord harmonique, sans lequel il ne peut atteindre le grand but auquel toutes ses actions doivent être dirigées.

144. Ayant le droit de gouverner [ 138. ], de porter des loix [ 142. ], il a le droit de les rendre respectables par des peines & des récompenses [ 122. ], & conséquemment de punir un membre dont l'existence nuirait à l'harmonie de sa famille. Comme il y a des esprits qui ne saisissent pas la liaison des états véritablement heureux avec les vertus, il est nécessaire même que la crainte des peines contribue à déterminer leur volonté : ce qui est une seconde raison pour laquelle il est nécessaire à un pere de famille de porter des loix.

145. Du droit de gouverner résulte celui de se défendre contre tous ceux qui voudroient altérer l'harmonie qui regne dans la famille. Le but & la fin de cette défense sont la sûreté, c'est-à-dire le rétablissement & le maintien de cette harmonie. Ainsi la défense pourra être poussée jusqu'à faire périr les agresseurs ; mais ne pourra jamais l'être jusques à ce degré, si la sûreté & le maintien de l'accord harmonique dans la famille ne l'exigent pas.

146. Cette défense ne doit pas être poussée plus loin que ne le demande le but du gouvernement, le bien général ; mais aussi pourra-t-elle & devra-t-elle même être poussée jusques à ce



dégré, si cela se peut. De sorte que le but de sa défense comprend celui du bien général & celui de son bien particulier.

147. Comme la bonne disposition des autres envers une famille doit en faire la félicité [137.], un pere de famille doit se l'assurer par tous les moyens possibles; ce devoir nous mene aux états appellés *accessaires*, parce que ne dérivant point du cours naturel des choses, ils supposent des obligations & des droits acquis, on entend par des *obligations* & des *droits acquis* ceux que l'homme ne porte pas avec soi en naissant, mais auxquels ils donne lieu par des faits qui dépendent de sa volonté.

## CHAPITRE XI.

### *De la différence des Sociétés.*

#### § 148.

TOUTES les actions de l'homme doivent tendre au bien public [129]. Ainsi, le but général de nos actions doit être la félicité du genre-humain. Pour répondre à ce but, l'homme doit se mettre & se conserver dans la disposition la plus favorable au bien public; cette disposition sera telle à mesure que toutes ses facultés y seront déterminées, c'est-à-dire, à mesure que ses facultés se trouveront dans un accord qui y tende. Cet accord des facultés de l'homme forme sa *perfection*: la perfection de son être forme donc pour chaque homme un but particulier qui est commun à tous.

155. L'acte par lequel deux ou plusieurs personnes conviennent d'une seule & même chose se nomme *contract*; & l'on appelle *contracter* l'action mutuelle de convenir sur une seule & même chose. De-là il résulte que tout homme libre peut & doit renoncer à une pleine liberté sur tous les moyens par les *contracts*. Il est visible que toute société libre peut faire à cet égard ce que tout homme particulier libre peut faire. C'est de ces vérités que résulte la nécessité des *propriétés*.

156. Comme nos actions ne doivent jamais être contraires au bien général, il est évident que tous les *contracts* qui le sont, répugnent aux loix naturelles, & conséquemment qu'ils sont illicites. On prouve de la même manière, que tout *contract*, contraire au bien d'une société quelconque, dont on est membre, est respectivement illicite.

157. *Convenir* sur une seule & même chose, c'est se promettre mutuellement de faire ou d'omettre telle ou telle action; puisque *promettre* est l'acte par lequel on déclare vouloir faire ou omettre telle ou telle action. D'où il résulte que les devoirs qui naissent des promesses, ont lieu dans les *contracts*.

158. Quand d'un côté, on a promis, & que de l'autre on a accepté, le promettant est cause que l'acceptant range au nombre des moyens qui doivent le porter à sa perfection l'accomplissement de la promesse, & conséquemment qu'il y dirige ses actions en conformité: si après cela on se trouve trompé, on manque sa perfection à mesure de l'influence que la promesse avoit sur elle, & conséquemment



on manque de contribuer au bien général à proportion. D'où il résulte que celui qui manque d'accomplir sa promesse, nuit au bien public.

D'un autre côté, comme l'acceptant peut seul juger combien sa perfection souffre par-là, il est visible [par les §. 111. 112.] qu'il a un droit parfait d'exiger que le promettant l'en indemnise. On voit bien qu'une promesse non-acceptée ne produit aucune obligation.

159. Les contracts étant des promesses mutuelles, mutuellement acceptées, il est clair [158] que les contractants doivent remplir leurs engagements, & que celui qui demeure en défaut, peut être forcé à réparer le dommage qui en résulte, ou qui pourroit en résulter.

Cette même vérité se manifeste encore dès qu'on fait attention que celui qui manque à son engagement, ou à accomplir une promesse, indique par là-même un caractère qui ne peut que diminuer la bonne disposition des autres envers lui, tandis que celui qui le remplit, montre un caractère qui produit un effet opposé : raison pour laquelle on estime tant les hommes qui gardent la parole donnée, & qu'on méprise au suprême degré ceux qui manquent de bonne foi. Par là nous voyons aussi qu'il est ridicule de dire : *on fait un contract pour son bien particulier, donc on peut le rompre par le même motif* ; car, cela suppose que la violation d'un contract peut tendre au bonheur du perfide, & cette supposition est manifestement fausse.

160. Nous naissons dans un état de société. Le genre-humain forme une société ; ces deux états résultent de la nature des choses, de la

constitution essentielle au genre-humain. Dans l'une, le pere détermine la volonté de ceux qui composent sa famille; dans l'autre, la volonté de chaque membre est déterminée par lui-même. Dans celle-ci tous les membres sont réciproquement égaux, dans celle-là ils ne le sont pas.

161. La définition de société nous apprend qu'il peut y en avoir autant de différentes que les buts peuvent varier, & la constitution du genre-humain nous apprend que ces buts peuvent être différens & doivent l'être à mesure que les facultés varient. D'un autre côté les loix naturelles nous enseignent que les hommes doivent vivre en société [148. 150.], & que l'accord des facultés vers le bien public, ou la perfection, doit former son but. Cela n'empêche pas que dans un sens physique les hommes ne puissent former d'autres buts, & des sociétés dont les forces ne seront pas déterminées au bien général: les hommes peuvent convenir sur des choses qui tendent à la ruine du bien public; & malheureusement nous n'en voyons que trop d'exemples. Ainsi, comme dans nos actions les buts se distinguent en bons & mauvais; conséquemment les sociétés seront bonnes ou mauvaises à proportion de leur rapport au bonheur ou au malheur de l'espèce humaine.

162. La définition de société nous apprend encore que par-tout où les volontés de plusieurs sont déterminées par la volonté d'un seul, il y a une société. Car en ce cas, la volonté d'un seul fixant la volonté de tous, l'objet de sa volonté fait celui de toutes les volontés; or,  
l'unisson



Punifson des forces résultant nécessairement de l'unifson des volontés, il est clair que les forces sont déterminées vers un même but dès que les volontés y sont portées, & qu'elles le sont dès qu'elles sont déterminées par la volonté d'un seul.

163. Il n'est pas moins évident d'un autre côté, qu'il n'est pas essentiel à la société que les volontés de tous soient déterminées par celle d'un seul. Elle a lieu dès que les forces sont déterminées vers un même but; conséquemment tout ce qui produit cet effet, produit par cela même une société. Ainsi, lorsqu'un contract aura pour objet la réunion des forces, il produira une société dont les contractans seront les membres.

164. Comme l'homme est obligé de tendre par tous les moyens possibles au bien général, & que parmi ces moyens celui de s'associer à d'autres en est un très-efficace, il en résulte qu'il a le droit de le faire & qu'il y est obligé toutes les fois que ses intérêts l'exigeront.

165. La réunion des forces étant une suite nécessaire de la réunion des volontés, & cette réunion pouvant être produite par différens moyens, il s'ensuit que ceux qui se mettent en société, choisiront celui qui leur paroîtra le plus propre à l'obtenir.

166. La réunion des volontés produit la réunion des forces; mais celle-ci n'est pas toujours une conséquence de celle-là; les forces des hommes peuvent tendre à un but déterminé par des actions contraintes & forcées: ainsi, la réunion des volontés n'est pas un caractère essentiel à la société.

167. Le moyen par lequel les forces de plusieurs doivent être déterminées vers un même but, caractérise une société & détermine sa constitution. Il forme sa loi fondamentale, parce qu'il contient la raison pourquoi les volontés doivent agir de telle ou de telle manière. Ainsi, les sociétés se distinguent & par leur but & par le moyen de tendre à leur but.

168. On devrait entendre par *société civile* une société dont le but est de déterminer par elle-même ses forces, de manière à en faire le plus grand bien possible pour la société humaine : il est aisé de démontrer que c'est-là sa véritable définition. Ordinairement on entend par société civile une société dont le but est sa sûreté, ou bien tout ce qui peut tendre à son bien-être. Or, de la même manière que nous avons prouvé qu'un homme tend à son bonheur à proportion qu'il tâche de contribuer à celui des autres (88.), on peut se convaincre qu'une société augmentera son bonheur, sa sûreté, &c. à proportion qu'elle contribuera au bonheur de l'espèce humaine.

Là où il s'agit seulement de la réunion de certains talens, de certaines facultés, comme dans une société de commerce, d'assurance, de science, &c. le but en est borné : l'objet est de contribuer à la perfection de telle société par tel & tel moyen, de se perfectionner à tels ou tels égards ; chaque membre conservant à d'autres le choix des moyens qu'il jugera les plus propres pour se rendre heureux. Dans une société civile on n'est pas limité à tel ou tel moyen particulier. Le but est le bien général par tous les moyens possibles. Ce but comprend la réunion de toutes les forces vers le bien du

JOUR.



## CHAPITRE XII.

*De l'État civil.*

## §. 169.

Nous avons vu (§. 137.) qu'un pere de famille doit assurer par tous les moyens possibles la bonne disposition des autres envers elle, ce devoir lui donne le droit de l'assister contre les insultes d'un injuste agresseur, de faire des alliances, des traités, &c.

170. Ces alliances, ces traités ne doivent jamais être contraires au bien général (130.).

171. Le même devoir de mettre & de maintenir sa famille dans la meilleure position possible pour le bien du tout, donne au pere le droit de s'associer à d'autres familles, sous les conditions qu'il jugera les plus convenables pour répondre au but de son devoir. Ces familles en pourront choisir une qui serve de pere à toutes; où une famille peut s'associer à une autre, dont le pere sera le pere commun de deux, successivement de trois, &c.

172. Une famille qui n'est pas associée à une autre pour tendre au bien général par le concours mutuel de ses forces, forme donc par elle-même une société civile. En s'associant à d'autres pour cette fin, ou se soumettant à d'autres &c. l'assemblage de ces familles formera une société civile, dont les membres seront ces familles. On regarde ces familles formées ainsi en un seul corps, comme une seule personne, qu'on nomme morale, parce que toutes ces familles sont censées n'avoir qu'une seule volonté.

& qu'elles devroient n'en avoir qu'une [162: 130.].

173. De quelque maniere qu'on puisse imaginer la naissance ou la formation d'une société civile, il est évident que la volonté de celui qui détermine l'état de cette société, doit avoir pour objet constant la perfection de sa société, qui est l'accord de toutes ses facultés au bonheur du genre-humain †.

Déterminer l'état d'une société, c'est gouverner. Celui qui gouverne se nomme relativement à ceux qui sont gouvernés *souverain*; & ceux-ci relativement au souverain *sujets*. On les appelle relativement les uns aux autres *citoyens*.

174. Comme le but de toute société doit être sa perfection, il s'ensuit que toute société formée par un motif contraire au bonheur du genre-humain est une société illégitime: elle le sera d'autant plus que son but s'écartera de celui qui devroit avoir lieu; & par une raison contraire, elle sera d'autant plus équitable que son but répondra à celui qui doit faire son objet.

175. Une association civile, ainsi que toute autre, peut se faire de mille manieres; & il n'est pas douteux que les sociétés ne se soient formées fort différemment. Ces manieres se réduisent à deux pour l'effet. Elles laissent à celui qui doit gouverner le même droit qu'à un pere de famille; ou bien elles déterminent, soit en tout soit en partie, par quels moyens celui qui gouverne doit déterminer sa volonté. Les premières produisent un gouvernement despotique, les autres un gouvernement limité.

(+) Cette définition exprime en d'autres mots celle que nous avons donnée au §. 136.



176. Comme le but d'une société doit être, ainsi que celui d'une famille, la perfection de cette société, & que ce but ne peut s'obtenir qu'en conservant dans toutes ses parties un accord harmonique qui tende au bonheur général, il est manifeste que le premier devoir de celui qui gouverne est de mettre la société dans un tel état que toutes les parties se trouvent dans cet accord, & de l'y conserver constamment. Conséquemment tout gouvernement qui produira cet effet, sera bon, & le sera proportionnellement à cet effet [ 161. ].

177. Il suit de-là que de quelque manière qu'un gouvernement despotique soit formé ou établi, les parties directrices sont tenues aux devoirs qui résultent de ce que nous avons dit [ aux §. 138-147. ], & que ces parties formeront des biens ou des maux pour cette société, à mesure qu'elles travailleront conformément à cet effet.

Comme ces devoirs résultent des loix naturelles dont nous avons fait sentir la force ci-dessus, les obligations d'un souverain ne demandent pas de nouvelles preuves, & celles des sujets se manifestent dès qu'on veut bien prendre la peine de tirer des corollaires des propositions établies aux § 137. 142.

178. Il n'en est pas de-même d'un gouvernement limité, c'est-à-dire, d'un gouvernement où l'on a fixé, en s'associant, par quels moyens le souverain détermineroit l'état de la société au but prescrit par la loi naturelle. Il est évident par ce que nous avons dit ( aux § 155-159. ) que dans ce cas il doit observer dans son gouvernement, la loi fondamentale de son état, & ne

point s'écarter des conditions auxquelles on le lui a confié ; & que pour le reste il doit se régler sur le principe fondamental de toute société. D'un autre côté, il est également manifeste qu'un souverain, parvenu à la souveraineté par le cours des événemens, ou par voie de contract, a un droit parfait d'obliger les membres à se déterminer selon sa volonté.

179. Il est encore visible par ce que nous avons dit [aux § 128. 139.], qu'un souverain ne peut exiger l'obéissance qu'autant que sa volonté a pour objet le but qu'elle doit avoir ; & que ce n'est que proportionnellement à la conformité de sa volonté à ce but, que les sujets sont obligés de lui obéir.

180. Quand le gouvernement est despotique, un souverain a le droit de porter des loix & de les changer selon les occurences ; en suivant toujours le principe qui doit le diriger [ 138. ] ; mais dans un gouvernement limité il ne pourra changer les loix fondamentales que par le consentement de tous les membres de la société [ 158. 159 ].

181. La justice distributive portera tout souverain à ne pas charger un citoyen plus qu'un autre citoyen, ou un corps &c ; à régler les impositions de manière que chacun contribue selon ses forces.

182. L'idée de la perfection le portera à distribuer les emplois à des gens qui soient en état de les exercer ; à y attacher des émolumens proportionnés aux talens qu'ils exigent ; à se choisir des conseillers fideles & francs ; à établir des juges éclairés & integres &c.

183. L'idée d'ordre, qui résulte de celle de la



perfection, lui fera porter des loix de subordination, régler les rangs, &c.

184. Comme le premier devoir d'un souverain, entant qu'être raisonnable, est de se concilier l'affection des autres hommes, & que ce devoir devient plus obligatoire par la relation que la société civile fait naître entre le souverain & le sujet, il observera ce principe dans toutes ses actions; conséquemment il traitera les sujets avec affabilité, les écoutera avec plaisir, lorsqu'ils lui communiqueront quelques projets utiles, n'en rebutera aucun; ne rendra pas son accès difficile, cherchera les moyens les plus faciles, les plus agréables & les moins onéreux pour lever les taxes; distinguera les différens ordres de l'état, sans jeter une idée de mépris sur quelqu'un d'entre eux; parce que tous sont nécessaires pour tendre à la perfection. Bien-loin de regarder les négocians, comme des gens adonnés uniquement au gain, de les éloigner du gouvernement, comme indignes de représenter un peuple; de mépriser leurs représentations sur le commerce, de peur que leurs acquisitions ne les mettent en état de paroître avec une certaine splendeur; un souverain regardera le corps des négocians comme l'organe par lequel l'état reçoit toutes les commodités de la vie, qui lui donne des citoyens, qui les entretient, & qui donne à l'état cette force & cette vigueur nécessaires pour avoir quelque influence sur la situation universelle: il considérera les marchands comme des gens qui par une étude particulière se sont rendus les plus propres pour la gestion des finances, & dont le génie particulier, cultivé

par des occupations assidues & une expérience du monde aussi étendue que la donne le commerce, les rend aussi propres au gouvernement que ceux de tout autre corps. Il encouragera les arts & les sciences à proportion qu'elles influeront sur la perfection de la société : enfin il usera de tous les moyens possibles pour mettre & conserver dans l'état cet accord harmonique des facultés de toutes les parties, par lequel, en se conciliant l'affection des autres états, on augmente sa propre félicité.

185. Tels sont en général les devoirs des souverains envers leurs sujets, lesquels deviennent des droits parfaits (selon le § 112). *L'assemblée de toutes les loix selon lesquelles un souverain est obligé de gouverner, se nomme droit politique.*

186. Par la définition que nous avons donnée d'une société civile, il paroît que toute société civile est une société libre ; si elle ne l'étoit pas, elle seroit obligée de déterminer ses forces sur la volonté d'un autre ; & celui-ci devroit les déterminer en les faisant accorder avec celle d'une autre société ; d'où il s'ensuivroit que le but particulier de cette société ne se rapporteroit pas directement au bien général ; mais à un accord de forces avec cette autre société, qui seroit des deux sociétés une société civile.

187. Du droit qu'ont les souverains de conserver la société dont ils sont les chefs, dans la meilleure disposition pour le bien général, se déduisent tous les devoirs que les souverains se doivent réciproquement, comme ceux des



nations se déduisent du devoir de se maintenir dans la disposition la plus favorable au bien général. L'assemblage des loix qui fixent les devoirs réciproques des souverains & des nations, se nomme le *droit des gens*. Il est aisé de voir que le principe qui doit diriger les actions d'une société civile, étant le même que celui qui doit diriger celles de l'homme [ 174. 168. 151. ], les actions d'une société seront bonnes, mauvaises, justes, injustes, &c. à proportion qu'elles seront conformes à ce principe ou qu'elles s'en écarteront; & que les sociétés civiles sont tenues précisément aux mêmes devoirs les unes envers les autres, auxquels les loix naturelles obligent les hommes entant que membres de la société humaine.

188. Il résulte de-là que les nations ont vis-à-vis les unes des autres les mêmes droits que les loix naturelles accordent aux hommes libres; conséquemment que l'une ne peut en forcer une autre à faire ou à omettre telle ou telle action que par un droit parfait; & que chaque nation a un droit parfait de tendre à sa perfection par tous les moyens qu'elle jugera pouvoir l'y conduire. De-là se déduisent les droits du *premier occupant* &c.

189. Par la même raison que les loix naturelles obligent les hommes à convenir sur le choix de certains moyens qui peuvent tendre à leur perfection, afin d'éviter l'état de guerre qu'une pleine liberté à cet égard doit produire nécessairement, les sociétés ont le droit, & sont obligées de s'arranger à cet égard par le moyen des *contracts*. On nomme ces *contracts* des *traités*; & selon ce qui en fait le sujet, on les nom-

*me traités de commerce, de paix, &c.*

190. Les actions d'une société devant toutes se rapporter au bien général, il est clair que les traités deviennent illicites, & par-là même nuls dès qu'ils y sont contraires; & que de la même maniere que les hommes sont obligés de remplir les engagements qu'ils contractent [159.] les sociétés civiles sont obligées de satisfaire aux leurs; que celui des contractans qui y manque, donne aux autres un droit parfait de le forcer à réparer le dommage qui leur en revient, &c.

191. Il résulte encore du premier principe de nos devoirs que les souverains ont non-seulement le droit de se défendre contre un injuste agresseur, jusques à le réduire en esclavage si le bien de la société le demande; de se rendre respectables par l'entretien des armées; de veiller à la sûreté du pays par des places fortes; d'entretenir la bonne harmonie avec les puissances par des ministres publics, &c. mais qu'ils ont celui, & qu'ils sont obligés même d'aller au secours d'une nation attaquée sans raison légitime par un prince ambitieux. La raison en est bien simple. Si dans un pareil cas je me tiens tranquille, bien loin de faire voir une bonne disposition pour le bien général, je témoigne une indifférence qui la rend avec fondement suspecte & douteuse. Par là je dois diminuer la bonne disposition des autres en ma faveur [128]. On ne regardera pas mon existence comme un bien si grand pour l'espece humaine qu'on se l'étoit imaginé, & par là j'invite les autres à me refuser du secours si on vient à m'attaquer. Il est donc du devoir de tout état d'en secourir un autre injustement attaqué. Si cela est, bien qu'on



n'y soit pas engagé par quelque traité; on y est bien plus obligé encore dès que par quelque convention on a promis du secours dans telles & telles circonstances. Si l'on manque dans ces cas aux promesses faites, un souverain, une nation, un état enfin ne peut que se rendre méprisable & se voir à la fin subjugué par le plaisir que donnera sa chute. Par une raison contraire, on s'empressera de secourir un état dont on est persuadé d'obtenir du secours dans le besoin. Cette persuasion naîtra, quand on lui verra remplir ses engagements, avec fidélité; & toutes les nations se trouvant animées du desir d'être alliées d'un pareil état, l'élèveront par cela même à un haut degré de pouvoir & de grandeur.

192. Le même principe nous démontre que les puissances qui se prêtent à maintenir l'équilibre en Europe, suivent leur devoir, leur intérêt, & une sage politique; & que c'est toujours un mauvais pas de s'engager dans une neutralité.

193. Il est aisé de prouver de la même manière, qu'une nation qui fait ses efforts pour ôter à une autre une certaine branche de commerce, donne à celle-ci un juste sujet de guerre; & que c'est un penchant bien nuisible pour une nation de ne buter qu'à son propre avantage.

Si on étoit persuadé que les vertus donnent les plus grands biens & les plus grandes forces, & qu'il y a tant de moyens de se rendre formidable & d'affermir sa sûreté & son indépendance, verroit-on les nations si pressées à se nuire, & à se traverser mutuellement?

Je me borne à cette ébauche de nos devoirs moraux, civils & politiques. On en voit les

conséquences, & combien il seroit aisé d'en déduire un systême complet de jurisprudence naturelle prise dans le sens le plus étendu. Tout résulte du principe établi [au § 128].

La méthode que j'ai suivie dans ce petit essai, me dispense de prouver l'inutilité des consentemens présumés, pactes, décrets, & de l'accord de certaines nations policées, auxquelles on a recours pour nous apprendre nos devoirs & nos droits.

\* \*

\*

—



# BONHEUR.

ARTICLE EXTRAIT DE L'ENCYCLOPÉDIE.

**L**E bonheur se prend ici pour un état, une situation telle qu'on en desireroit la durée sans changement; & en cela, le bonheur est différent du plaisir qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court & passager, & qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilège d'en être un.

Tous les hommes se réunissent dans le desir d'être heureux. La nature nous a fait à tous une loi de notre bonheur: tout ce qui n'est point bonheur nous est étranger: lui seul a un pouvoir marqué sur notre cœur; nous y sommes tous entraînés par une pente rapide, par un charme puissant, par un attrait vainqueur; c'est une impression ineffaçable de la nature qui l'a gravé dans nos cœurs, il en est le charme & la perfection.

Les hommes se réunissent encore sur la nature du bonheur. Ils conviennent tous qu'il est le même que le plaisir, ou du moins qu'il doit au plaisir ce qu'il a de plus piquant & de plus délicieux. Un bonheur que le plaisir n'anime point par intervalles, & sur lequel il ne verse point ses faveurs, est moins un vrai bonheur qu'un état & une situation tranquille: c'est un triste bonheur que celui-là. Si l'on nous laisse dans une indolence paresseuse, où notre activité n'ait rien à saisir, nous ne pouvons être heureux. Pour remplir nos desirs, il faut nous tirer de cet assoupissement où nous languissons; il faut faire couler la

joie jusqu'au plus intime de notre cœur, l'animer par des sentimens agréables, l'agiter par de douces secousses, lui imprimer des sentimens délicieux, l'enivrer des transports d'une volupté pure, que rien ne puisse altérer. Mais la condition humaine ne comporte point un tel état: tous les momens de notre vie ne peuvent être fixés par les plaisirs. L'état le plus délicieux a beaucoup d'intervalles languissans. Après que la première vivacité du sentiment s'est éteinte, le mieux qui puisse lui arriver, c'est de devenir un état tranquille. Notre bonheur le plus parfait dans cette vie, n'est donc, comme nous l'avons dit au commencement de cet article, qu'un état tranquille, *semé çà & là de quelques plaisirs qui en égayent le fond.*

Ainsi la diversité des sentimens des philosophes sur le bonheur, regarde non sa nature, mais sa cause efficiente. Leur opinion se réduit à celle d'Epicure qui faisoit consister essentiellement la félicité dans le plaisir.

La possession des biens est le fondement de notre bonheur, mais ce n'est pas le bonheur même; car que seroit-ce si les ayant en notre puissance, nous n'en avions pas le sentiment? Ce fou d'Athenes qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient au Pyrée lui appartenoient, goûtoit le bonheur des richesses sans les posséder; & peut-être que ceux à qui ces vaisseaux appartenoient véritablement, les possédoient sans en avoir de plaisir. Ainsi lorsqu'Aristote fait consister la félicité dans la connoissance & dans l'amour du souverain bien, il a apparemment entendu définir le bonheur par ses fondemens: autrement il se seroit grossièrement trompé; puis-



que, si vous sépariez le plaisir de cette connoissance & de cet amour, vous verriez qu'il vous faut encore quelque chose pour être heureux. Les stoïciens, qui nous ont enseigné que le bonheur consistoit dans la possession de la sagesse, n'ont pas été si insensés que de s'imaginer qu'il fallût séparer de l'idée du bonheur la satisfaction intérieure que cette sagesse leur inspiroit. Leur joie venoit de l'ivresse de leur ame qui s'applaudissoit d'une fermeté qu'elle n'avoit point. Tous les hommes en général conviennent nécessairement de ce principe; & je ne fais pourquoi il a plu à quelques auteurs de les mettre en opposition les uns avec les autres, tandis qu'il est constant qu'il n'y a jamais eu parmi eux une plus grande uniformité de sentimens que sur cet article. L'avare ne se repaît que de l'espérance de jouir de ses richesses, c'est-à-dire, de sentir le plaisir qu'il trouve à les posséder. Il est vrai qu'il n'en use point: mais c'est que son plaisir est de les conserver. Il se réduit au sentiment de leur possession, il se trouve heureux de cette façon; & puisqu'il l'est, pourquoi lui contester son bonheur? Chacun n'a-t-il pas droit d'être heureux, selon que son caprice en décidera? L'ambitieux ne cherche les dignités que par le plaisir de se voir élevé au dessus des autres. Le vindicatif ne se vengeroit point, s'il n'espéroit trouver de la satisfaction dans la vengeance.

Il ne faut point opposer à cette maxime qui est certaine, la morale, & la religion de J. C. notre législateur & en même temps notre Dieu, lequel n'est point venu pour anéantir la nature, mais pour la perfectionner. Il ne nous fait point renoncer à l'amour du plaisir, & ne

condamne point la vertu à être malheureuse ici-bas. Sa loi est pleine de charmes & d'attraits ; elle est toute comprise dans l'amour de Dieu & du prochain. La source des plaisirs légitimes ne coule pas moins pour le chrétien que pour l'homme profane : mais dans l'ordre de la grace, il est infiniment plus heureux par ce qu'il espere que par ce qu'il possède. Le bonheur qu'il goûte ici-bas devient pour lui le germe d'un bonheur éternel. Ses plaisirs sont ceux de la modération, de la bienfaisance, de la tempérance, de la conscience ; plaisirs purs, nobles, spirituels, & fort supérieurs aux plaisirs des sens.

Un homme qui prétendroit tellement subtiliser la vertu qu'il ne laissât aucun sentiment de joie & de plaisir, ne feroit assurément que rebuter notre cœur. Telle est sa nature qu'il ne s'ouvre qu'au plaisir ; lui seul en fait manier tous les replis & en faire jouer les ressorts les plus secrets. Une vertu que n'accompagneroit pas le plaisir, pourroit bien avoir notre estime, mais non notre attachement. J'avoue qu'un même plaisir n'en est pas un pour tous : les uns sont pour le plaisir grossier, & les autres pour le plaisir délicat ; les uns pour le plaisir vif, & les autres pour le plaisir durable ; les uns pour le plaisir des sens, les autres pour le plaisir de l'esprit ; les uns enfin pour le plaisir du sentiment, & les autres pour le plaisir de la réflexion : mais tous sans exception sont pour le plaisir.

On peut lire dans Mr. de Fontenelle les réflexions solides & judicieuses qu'il a écrites sur le bonheur. Quoique notre bonheur ne dépende



de pas en tout de nous, parce que nous ne sommes pas les maîtres d'être placés par la fortune dans une condition médiocre, la plus propre de toutes pour une situation tranquille, & par conséquent pour le bonheur; nous y pouvons néanmoins quelque chose par notre façon de penser.

## PLAISIR.

ARTICLE EXTRAIT DE L'ENCYCLOPÉDIE.

L'IDÉE du plaisir est d'une bien plus vaste étendue que celle de *délice* & de *volupté*, parce que ce mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres; à ce qui concerne l'esprit, le cœur, les sens, la fortune, enfin tout ce qui est capable de nous procurer du plaisir. L'idée de *délice* enchérit par la force du sentiment sur celle de plaisir; mais elle est bien moins étendue par l'objet; elle se borne proprement à la sensation, & regarde sur-tout celle de la bonne chère. L'idée de *volupté* est toute sensuelle, & semble désigner dans les organes quelque chose de délicat qui raffine & augmente le goût.

Les vrais philosophes cherchent le plaisir dans toutes leurs occupations, & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'est un délice pour certaines personnes de boire à la glace, même en hiver, & cela est indifférent pour d'autres, même

me en été. Les femmes poussent ordinairement la sensibilité jusqu'à la volupté, mais ce moment de sensation ne dure guere, tout est chez elles aussi rapide que ravissant.

Tout ce qu'on vient de dire ne regarde ces mots que dans le sens où ils marquent un sentiment ou une situation gracieuse de l'ame, mais ils ont encore, sur-tout au pluriel, un autre sens, selon lequel ils expriment l'objet ou la cause de ce sentiment; comme quand on dit d'une personne qu'elle se livre entièrement aux plaisirs, qu'elle jouit des délices de la campagne, qu'elle se plonge dans les voluptés. Pris dans ce dernier sens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicatesses particulieres: alors le mot de plaisirs a plus de rapport aux pratiques personnelles, aux usages & aux passe-temps, tels que la table, le jeu, les spectacles & les galanteries. Celui de délices en a davantage aux agrémens que la nature, l'art & l'opulence fournissent: telles que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choisies. Celui de voluptés désigne proprement des excès qui tiennent de la molesse, de la débauche & du libertinage, recherchés par un goût outré, assaisonnés par l'oïveté, & préparés par la dépense, tels qu'on dit avoir été ceux où Tibere s'abandonnoit dans l'isle de Caprée, & les Sybarites dans les palais qu'ils avoient bâtis le long du fleuve Crathès. . .

Le plaisir est un sentiment de l'ame qui nous rend heureux du-moins pendant tout le temps que nous le goûtons; nous ne saurions trop admirer combien la nature est attentive à remplir nos desirs. Si par le seul mouvement elle con-



## DU BONHEUR.

duit la matiere, ce n'est aussi que par le plaisir qu'elle conduit les humains; elle a pris soin d'attacher de l'agrément à ce qui exerce les organes du corps sans les affoiblir, à toutes les occupations de l'esprit, qui ne l'épuisent pas par une trop vive & trop longue contention, à tous les mouvemens du cœur que la haine & la contrainte n'empoisonnent pas, enfin à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers les autres hommes. Parcourons tous ces articles les uns après les autres.

1. Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps, sans les affoiblir. L'aversifion que les enfans ont pour le repos, justifie que les mouvemens qui ne fatiguent point le corps, sont naturellement accompagnés d'une forte de plaisir; la chasse a d'autant plus de charmes qu'elle est plus vive; il n'est guere pour les jeunes personnes de plaisir plus touchant que la danse; & la sensibilité au plaisir de la promenade se conserve même dans un âge avancé: elle ne s'éteint guere que par la foiblesse du corps. Les couleurs caractérisent les objets qui s'offrent à nous; celle du feu est la plus agréable, mais à la longue elle fatigue la vue; le verd fait une impression douce & jamais fatigante; le brun & le noir sont des couleurs tristes. La nature a réglé l'agrément des couleurs, sur le rapport de leur force à l'organe de la vue; celles qui l'exercent davantage sont les plus agréables, tant qu'elles ne le fatiguent point; aussi les ténèbres deviennent pour nous une source d'ennui dès qu'elles livrent les yeux à l'inaction. Les corps après s'être annoncés par les couleurs, nous frappent

éablement par leur nouveauté & leur fin-  
 alarité. Avides de sentimens agréables, nous  
 nous flattons d'en recevoir de tous les objets  
 inconnus qui se présentent à nous ; d'ailleurs  
 leur trace n'est point encore formée dans le  
 cerveau ; ils font alors sur les fibres une im-  
 pression douce qui s'affoiblit, dès que la tra-  
 ce trop ouverte laisse un chemin libre aux es-  
 prits ; la grandeur & la variété sont encore des  
 causes d'agrément. L'immentité de la mer, ces  
 fleuves qui du haut des montagnes se précipi-  
 tent dans les abymes, ces campagnes où la vue  
 se perd dans la multitude des tableaux qui s'of-  
 frent de toutes parts ; tous ces objets font sur  
 l'ame une impression dont l'agrément se mesure  
 sur l'ébranlement des fibres du cerveau. Une  
 autre source féconde d'agréments, c'est la pro-  
 portion ; elle met à portée de saisir & de re-  
 tenir la position des objets. La symmétrie dans  
 les ouvrages de l'art, de-même que dans les  
 animaux & dans les plantes, partage l'objet de  
 la vue en deux moitiés semblables, & sur ce  
 fond, pour ainsi dire, d'uniformité, d'autres  
 proportions doivent d'ordinaire y porter l'agrè-  
 ment de la variété, la convenance des moyens  
 avec leurs fins, la ressemblance d'un ouvrage  
 de l'art avec un objet connu, l'unité de des-  
 sein : sous ces différens rapports, la nature les  
 a revêtus d'agréments, ils mettent l'esprit à por-  
 tée de saisir & de retenir ce qui se présente à  
 nos yeux. L'architecture, la peinture, la sculp-  
 ture, la déclamation doivent à cette loi une par-  
 tie de leurs charmes ; de cette même source naît  
 en partie l'agrément attaché aux graces du corps,  
 elles consistent dans un juste rapport des mou-



venemens à la fin qu'on s'y propose, elles sont comme un voile transparent à travers lequel l'esprit se montre ; les loix qui reglent l'agrément des objets à la vue, influent sur les sons ; le gazouillement d'un ruisseau, le murmure d'un vent qui se joue dans les feuilles des arbres, tous ces tons doux agitent les fibres de l'ouïe sans les fatiguer. Les proportions, la variété, l'imitation, l'unité de dessein donnent à la musique des charmes encore plus touchans qu'aux arts qui travaillent pour les yeux. Nous devons à la théorie de la musique, cette observation importante, que les consonnances sont plus ou moins agréables, suivant qu'elles sont de nature à exercer plus ou moins les fibres de l'ouïe sans les fatiguer. L'analogie qui regne dans toute la nature, nous autorise à conjecturer que cette loi influe sur toutes les sensations ; il est des couleurs dont l'assortiment plaît aux yeux, c'est que dans le fond de la rétine, elles forment, pour ainsi dire, une consonnance ; cette même loi s'étend apparemment aux êtres qui sont à portée d'agir sur l'odorat & sur le goût ; leur agrément caractérise, il est vrai, ceux qui nous sont salutaires, mais il ne paroît point parfaitement proportionné à leur degré de convenance avec la santé.

2. Si le corps a ses plaisirs, l'esprit a aussi les siens ; les occupations, soit sérieuses, soit frivoles, qui exercent sa pénétration sans le fatiguer, sont accompagnées d'un sentiment agréable. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & insensible à tout ce qui frappe ses yeux & ses oreilles, ne le croiroit-on pas intimement occupé du soin de sa fortune ou du salut de l'état ? Ce recueillement si profond a pour objet le plaisir.

fir d'exercer l'esprit par la position d'une piece d'ivoire. C'est de ce doux exercice de l'esprit, que naît l'agrément des pensées fines qui, de même que la bergere de Virgile, se cachent autant qu'il le faut pour qu'on ait le plaisir de les trouver. Il y a eu des hommes à qui on a donné le nom de philosophe, & qui ont cru que l'exercice de l'esprit n'étoit agréable que par la réputation qu'on se flattoit d'en recueillir. Mais tous les jours ne se livre-t-on pas à la lecture & à la réflexion, sans aucune vue sur l'avenir, & sans autre dessein que de remplir le moment présent ? Si on se trouvoit condamné à une solitude perpétuelle, on n'en auroit que plus de goût pour les lectures que la vanité ne pourroit point mettre à profit.

3. Le cœur comme l'esprit & le corps a ses mouvemens & est fou de plaisirs, dès qu'ils ne doivent point leur naissance à la vue d'un mal présent ou à venir. Tout objet est sûr de nous plaire, dès que son impression conspire avec nos inclinations : une spéculation morale ou politique, peu amusante dans la jeunesse, intéresse dans un âge avancé ; & une histoire galante qui ennuie un vieillard, aura des charmes pour un jeune homme. Dans la peinture que la poésie fait des passions, ce n'est point la fidélité du portrait qui en fait le principal agrément ; c'est que telle est leur contagion, qu'on ne peut guere les voir sans les ressentir ; la tristesse même devient quelquefois délicate, par cette douceur secrète, attachée à toute émotion de l'ame. La tragédie divertit d'autant mieux, qu'elle fait couler plus de larmes ; tout mouvement de tendresse, d'amitié, de reconnoissance, de générosité & de



bienveillance, est un sentiment de plaisir : aussi tout homme né bienfaisant est-il naturellement gai, & tout homme gai est-il naturellement bienfaisant. L'inquiétude, le chagrin, la haine, sont des sentimens nécessairement désagréables, par l'idée du mal qui nous menace ou nous afflige ; aussi tout homme malfaisant est-il naturellement triste. On trouve cependant une sorte de douceur dans le mouvement de l'ame, qui nous porte à assurer notre conservation & notre félicité, par la destruction de ce qui y fait obstacle ; c'est qu'il y a peu de sentimens qui ne soient pour ainsi dire composés, & où il n'entre quelque portion d'amour ; on ne hait guere que parce qu'on aime.

4. Enfin il y a du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes & envers les autres. Epicure fier d'avoir attaqué le dogme d'une cause intelligente, se flattoit d'avoir anéanti une puissance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée superstitieuse d'un être qui en nous donnant des dégoûts, nous offre de toutes parts des sentimens agréables ; qui en nous composant de diverses facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un plaisir ? Les biens que nous possédons sont-ils donc empoisonnés par l'idée que ce sont des présens d'une intelligence bienfaisante ? N'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, s'il est vrai que l'ame ne soit jamais plus tranquille & plus parfaite, que quand elle sent qu'elle fait de ces biens un usage conforme aux intentions de son auteur ? Cette idée qui épure nos plaisirs, porte le calme dans nos cœurs, & en écarte l'inquiétude & le chagrin. Placés dans l'univers comme dans le jardin d'Eden,

si la providence nous défend l'usage d'un fruit par l'impuissance de le cueillir, ou par les inconvéniens qui y sont attachés, n'en acceptons pas avec moins de reconnoissance ceux qui se présentent à nous de toutes parts ; jouissons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé: le desir se nourrit d'espérance, & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet. Nous devons à la puissance de Dieu, le tribut d'une soumission parfaite à tout ce qui résulte de l'établissement de ses loix ; nous devons à sa sagesse l'hommage d'une persuasion intime que si nous étions admis à ses conseils, nous applaudirions aux raisons de sa conduite. Ces sentimens respectueux, un sentiment de plaisir les accompagne, une heureuse tranquillité les suit.

Il y a aussi du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes ; le plaisir naît de la vertu. Quoi de plus heureux que de se plaire dans une suite d'occupations convenables à ses talens & à son état ? La sagesse écarte loin de nous le chagrin, elle garantit même de la douleur qui dans les tempéramens bien conformés, ne doit guere sa naissance qu'aux excès : lorsqu'elle ne peut la prévenir, elle en émousse du moins l'impression, toujours d'autant plus forte qu'on y oppose moins de courage. Les Indiennes, les sauvages, les fanatiques marquent de la gaieté dans le sein des douleurs les plus vives, ils maitrisent leur attention au point de la détourner du sentiment désagréable qui les frappe, & de la fixer sur le phantôme de perfection auquel ils se dévouent. Seroit-il possible que la raison & la vertu apprissent de l'ambition



& du préjugé à affoiblir aussi le sentiment de la douleur par d'heureuses diversions.

Si nous voulons remplir tous nos devoirs envers les autres hommes, soyons justes & bien-faisans, la morale nous l'ordonne, la théorie des sentimens nous y invite; l'injustice, ce principe fatal des maux du genre-humain, n'afflige pas seulement ceux qui en sont les victimes; c'est une sorte de serpent qui commence par dévorer le sein de celui qui le porte. Elle prend naissance dans l'avidité des richesses, ou dans celle des honneurs, & en fait sortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'habitude de la justice & de la bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend aussi par le sentiment qu'elle inspire à ceux qui nous approchent; un homme juste & bienfaisant, qui ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, est aimé & estimé de tous ceux qui l'approchent. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adressoit, la plus agréable de toutes les musiques, on peut dire de-même qu'il n'est point de spectacle plus doux que celui de se voir aimé; tous les objets qui s'offriront lui seront agréables, tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur seront des plaisirs.

Il y a plusieurs sortes de plaisirs; savoir, ceux du corps & de l'esprit, & ceux du cœur; c'est une suite de ce que nous venons de dire. Il se présente ici une question importante, qui bien avant la naissance d'Épicure & de Platon, a partagé le genre-humain en deux sectes différentes. Les plaisirs des sens l'emportent-ils sur ceux de l'ame? Et parmi les plaisirs de l'ame, ceux de

l'esprit font-ils préférables à ceux du cœur ? Pour en juger, imaginons-les entièrement séparés les uns des autres & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être insensible à ceux de l'esprit goûte ceux du corps dans toute sa durée : mais que privé de toute connoissance, il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoie point ceux qu'il sentira, & que renfermé pour ainsi dire dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent. Imaginons au contraire un homme mort à tous les plaisirs des sens mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur : s'il est seul, que l'histoire, la géométrie, les belles-lettres, lui fournissent de belles idées, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit; s'il se livre à la société, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fournissent hors de lui des preuves toujours renaissantes de la grandeur & de la beauté de son ame, & que dans le fond de son cœur sa conformité à la raison soit toujours accompagnée d'une joie secrète que rien ne puisse altérer : il me semble qu'il est peu d'hommes nés sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps, qui placés entre ces deux états de bonheur, à-peu-près comme un philosophe l'a feint d'Hercule, préférassent au sort d'un être intelligent la félicité d'une huitre.

Les plaisirs du corps ne sont jamais plus vifs, que quand ils sont des remèdes à la douleur; c'est l'ardeur de la soif qui décide du plaisir qu'on ressent à l'éteindre. La plupart des plaisirs du cœur & de l'esprit ne sont point altérés par ce mélange impur de la douleur. Ils l'em-



portent d'ailleurs par leur agrément ; ce que la volupté a de plus délicieux , elle l'emprunte de l'esprit & du cœur : sans leur secours elle devient bientôt fade, & très-insipide à la fin ; les plaisirs du corps n'ont guere de durée, que ce qu'ils empruntent d'un besoin passager ; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des germes de douleur ; les plaisirs de l'esprit & du cœur leur sont donc bien supérieurs, n'eussent-ils sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

Mais parmi les plaisirs de l'esprit & du cœur, auxquels donnerons nous la préférence ? Il me semble qu'il n'en est point de plus touchant, que ceux que fait naître dans l'ame l'idée de perfection ; elle est comme un objet de notre culte, auquel on sacrifie tous les jours les plus grands établissemens, sa conscience même & sa personne. Pour se garantir de la flétrissure attachée à la poltronnerie elle a précipité dans le sein de la mort des hommes flattés d'acheter à ce prix la conservation de ce qui leur étoit cher. C'est elle qui rend les Indiennes insensibles à l'horreur de se brûler vives, & qui leur ferme les yeux sur tous les chemins que leur ouvre la libéralité & la religion de leur prince pour les dérober à ce supplice volontaire ; les vertus, l'amitié, les passions, les vices mêmes empruntent d'eux la meilleure partie de leur agrément.

Un comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assés justes mesures, quand on vouloit s'assurer d'un prisonnier. Que n'en confie-t-on la garde au plaisir ? que ne l'enchaîne-t-on par les délices. Plaute & l'Arioste ont adopté cette plaisanterie ; mais tous ces poètes auroient peu connu le cœur humain, s'ils eussent cru sérieu-

fement que jamais leur captif n'auroit brisé ses chaînes. Il n'eût pas été nécessaire de faire briller à ses yeux tout l'éclat de sa gloire ; qu'il se fût trouvé méprisable dans sa prison, ou qu'il eût craint le mépris des hommes, il eût bientôt été tenté de préférer un péril illustre à une volupté honteuse. La gloire a plus d'attraits pour les âmes bien nées, que la volupté ; tous craignent moins la douleur & la mort que le mépris.

Les qualités de l'esprit, il est vrai, fournissent à ceux que la passion n'éblouit pas, un spectacle encore plus agréable que celui de la figure ; il n'y a que l'envie ou la haine qui puissent rendre insensible au plaisir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui saisit dans chaque objet les faces qui s'assortissent le mieux avec la situation où l'on est ; mais la beauté de l'esprit, quelque brillante qu'elle soit, est effacée par la beauté de l'âme. Les faillies les plus ingénieuses n'ont pas l'éclat des traits qui peignent vivement une âme courageuse, désintéressée, bienfaisante. Le genre-humain applaudira dans tous les siècles, au regret qu'avoit Titus d'avoir perdu le temps qu'il n'avoit pas employé à faire des heureux ; & les échos de nos théâtres applaudissent tous les jours aux discours d'une infortunée qui, abandonnée de tout le genre-humain, interrogée sur les ressources qui lui restent dans ses malheurs, moi, répond-elle, & c'est assez. Il est peu de personnes du caractère d'Alcibiade qui étoit plus sensible à la réputation d'homme d'esprit, qu'à celle d'honnête-homme ; tant il est vrai que les sentimens du cœur flattent plus que les plaisirs de l'esprit. En un mot, les traits les plus réguliers d'un beau visage sont moins touchans



que les graces de l'esprit, qui sont effacées à leur tour par les sentimens & par les actions qui annoncent de l'élevation dans l'ame & dans le courage: l'agrément naturel des objets se gradue toujours dans l'ordre que je viens d'exposer, & c'est ainsi que la nature nous apprend, ce que l'expérience confirme, que la beauté de l'esprit donne plus de droit à la félicité, que celle du corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'ame.

Parmi les plaisirs, il y en a qui sont tels par leur jouissance, que leur privation n'est point douleur: la vapeur des parfums, les spectacles de l'architecture, de la peinture, & de la déclamation; les charmes de la musique, de la poésie, de la géométrie, de l'histoire, d'une société choisie; tous ces plaisirs sont de ce genre, ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence, ce sont des graces qui nous enrichissent & augmentent notre bonheur: combien de gens qui les connoissent peu, & qui jouissent pourtant d'une vie douce! Il n'en est pas ainsi de quelques autres sortes de sentimens agréables; la loi, par exemple, qui nous invite à nous nourrir, ne se borne point à notre docilité, elle punit notre desobéissance. L'auteur de la nature ne s'est pas reposé sur le plaisir seul du soin de nous convier à notre conservation; il nous y porte par un ressort encore plus puissant, par la douleur.

ESSAI  
SUR  
LE BONHEUR,  
OU  
RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES  
SUR  
LES BIENS ET LES MAUX  
DE LA VIE HUMAINE.

---

*Desine mollium  
Tandem querelarum*  
Horat. L. I. Od. IV.

---

QUELQUES hommes ont besoin de consolations, je vais tâcher de leur en procurer ; peut-être qu'en développant les idées qui m'ont occupé depuis si longtemps, je porterai dans leur ame, comme dans la mienne, cette douce tranquillité, & cette entière résignation aux volontés immuables de la providence. Mon cœur parle, & ce n'est point mon esprit qui cherche à s'éblouir.

J'ai vu des hommes se plaindre amèrement de leurs maux, j'en ai vu qui se persuadoient qu'ils étoient malheureux, j'en ai vu qui croyoient l'homme malheureux. Seroit-il possible qu'exister ne fût pas un grand bien ? Il me sem-



ble trouver dans la vie tant de biens précieux, & tant d'avantages réels, que je ne puis m'empêcher de bénir la providence de m'avoir donné l'existence: bénissez-la comme moi, vous tous qui vivez, car vous êtes heureux, & j'espère vous en faire convenir.

Pour juger de la vérité de ce que je vais m'efforcer d'établir dans cet essai, il suffira d'examiner quels sont les maux dont les hommes peuvent se plaindre, & quels sont les biens dont ils devroient se féliciter. Nous verrons l'homme avec ses foiblesses & ses infirmités; nous le verrons avec ses avantages: nous écouterons ses plaintes, ses desirs, ses prétentions, & nous lui arracherons l'aveu de son bonheur & de son ingratitude.

Un homme est heureux si le nombre & le prix des biens dont il jouit, ou dont il est le maître de jouir, l'emportent sur le nombre & la force des maux qu'il ne peut éviter: & c'est ce qu'on peut dire de tous les hommes. Il y a des maux beaucoup plus douloureux & beaucoup plus tristes les uns que les autres; il y a des biens beaucoup plus précieux les uns que les autres; il est dans la nature, qu'un mal étouffe quelquefois le sentiment de plusieurs biens, comme il l'est qu'un seul bien fasse oublier plusieurs maux: il y a des biens, il y a des maux, qui cessent d'être ce qu'ils sont si leur durée est fort courte, quelquefois si leur durée est fort longue. Ce n'est donc pas par le nombre, encore moins par la durée de nos maux & de nos biens, qu'il faut juger de notre bonheur: il faut tout prendre & peser encore plus que compter.

À la tête des véritables maux, je mets les cri-

mes & les vices; à la tête des véritables biens la vertu. Il n'y a que les crimes, qui puissent nous rendre malheureux, il n'y a que les vices qui puissent jeter de l'amertume sur nos jours. Un homme parfaitement heureux seroit celui qui avec beaucoup de lumieres auroit toutes les vertus, dont l'ame pure & sans tache, dont l'esprit sans préjugés & sans erreurs représenteroient l'image de la divinité: un mortel aussi heureux n'existe point; il y a des foiblesses & des erreurs inséparables de l'humanité, mais il est beaucoup d'hommes qui approchent d'un original aussi parfait. Un homme véritablement malheureux seroit celui qui, connoissant la nature & l'importance de ses devoirs, se livreroit cependant à tous les crimes & à tous les vices; pour qui la vertu seroit un mal, comme la clarté du jour l'est pour des yeux malades. Si un être de cette espece étoit possible, je serois moins porté à croire que tous les hommes sont heureux, parce que les hommes different trop peu les uns des autres; mais il n'en existe point dans la nature. C'est entre ces deux extrémités qu'il faut les placer tous, il est un point qu'ils n'atteignent jamais; il est un intervalle où il se trouvent tous, quelle que soit la différence qu'il y ait entre le plus vertueux & le plus vicieux des hommes. Il y a plus, il n'est point d'hommes en qui l'on trouve plus de vices que de vertus; il n'en est point qui soit plus attaché au vice qu'à la vertu: les crimes sont non-seulement rares, mais encore suivis toujours du repentir, ce qui leur ôte une bonne partie de ce qu'ils ont de hideux. L'homme envisagé du côté moral est heureux, puisque le nombre & la force de ses maux, c'est-à-dire



dire le nombre de ses vices & de ses crimes, est au dessous du nombre & du prix de ses biens, c'est-à-dire du nombre & du prix de ses vertus : il pourroit être bien plus heureux, il dépend de lui de diminuer infiniment la somme de ses maux & d'augmenter infiniment celle de ses biens. L'homme envisagé du côté du physique ne peut pas même comparer ses maux à ses biens, tant ceux-ci l'emportent sur ceux-là. De-là je conclus que les hommes sont heureux, quoique le degré de leur bonheur ne soit pas le même, & que le plus sage soit le plus heureux.

Si l'on m'arrête dès le commencement de cet essai, pour me faire considérer le nombre de nos vices ; si l'on étale à mes yeux ces crimes dont la terre est souillée ; si tout rempli des idées atrabilaires de l'illustre La Rochefoucault, on ne veut supposer dans les hommes qu'un vice dominant, & des vertus équivoques, sans entrer ici dans des discussions hors de lieu, je répondrai seulement que j'ai meilleure opinion des hommes ; qu'un monde, que de semblables hommes habiteroient, seroit un monde indigne d'être sorti des mains de la souveraine sagesse, indigne d'être conservé & gouverné par la divine providence. S'il y avoit plus de mal que de bien moral dans cet univers, Dieu auroit-il pu le tirer du néant, & l'auroit-il du ? Mais fût-il vrai que les vices des hommes l'emportassent sur leurs vertus, il suffiroit qu'il dépendit d'eux de se rendre vertueux, pour qu'on pût dire que c'est à eux seuls qu'ils doivent s'en prendre, s'ils ne sont point heureux : celui qui peut à chaque instant se procurer un bien qu'il n'a pas, est censé le posséder : manquerions-nous de ce qu'il

est en notre pouvoir d'obtenir ? Nous sommes d'autant plus les maîtres de nous rendre vertueux, qu'il n'est point de vertus sans un choix libre & éclairé.

D'ailleurs, & c'est dans ce point de vue que j'ai toujours envisagé la question sur le bonheur des hommes, on se plaint d'être malheureux, & on en allegue des raisons qui prouvent le contraire : c'est à montrer que les maux, dont les hommes se plaignent, ne sont point des maux, que les vues de la providence sont des vues sages, que l'état actuel des hommes est un état heureux, & qu'il ne dépend que d'eux de jouir d'un bonheur assuré, c'est, dis-je, à prouver ces vérités que cet essai est destiné.

Pour établir ces vérités il faudra combattre beaucoup de préjugés ; il faudra montrer la nature des véritables biens, celle des véritables maux : il faudra faire voir le prix de plusieurs avantages que la plûpart des hommes n'estiment guere, & le peu de valeur de beaucoup d'autres qu'ils estiment trop : il faudra détruire des préjugés que le sentiment semble autoriser, & combattre pour une cause décriée de nos jours par de grands hommes : quelle tâche !

Je n'irai point chercher ici dans l'optimisme de Leibnitz une preuve générale de ce que j'avance, & à laquelle il n'y a point de réplique. Les hommes, trop peu citoyens pour voir sans murmure leurs intérêts particuliers subordonnés au bien public, pourroient-ils voir d'un œil tranquille la nature leur dispenser quelques maux, parce que ces maux sont nécessaires dans le plan du meilleur monde, le seul que Dieu pouvoit choisir ? Se consoleroient-ils de leurs infirmités par l'idée qu'elles contribuent à la perfection du



tout ? Ce seroit fans doute en vain qu'on leur prouveroit que cet univers est de tous les univers possibles le meilleur, & que leur état est par conséquent le meilleur état possible, parce qu'il est le seul qui convient au monde le plus parfait : ils penseroient toujours que leurs desirs & leurs passions auroient pu s'accorder avec ce beau plan : peut-être y auroit-il des hommes assez extravagans pour s'imaginer que ce monde eût été meilleur, si ce monde leur eût plu davantage. Tout est bien, tout ce qui est ne sauroit être autrement sans supposer en Dieu des imperfections qui ne conviennent point à l'idée que nous devons avoir de cet Être. Tout est bien, c'est-à-dire que tout ce que Dieu a fait, comme tout ce qui arrive aux hommes, sans qu'ils aient pu l'éviter, ne sauroit être un mal. Mais j'abandonne sans peine une preuve aussi sensible pour les philosophes, j'en ai d'autres à produire auxquelles on ne sauroit se refuser.

Commençons par examiner les maux dont les hommes se plaignent, les biens qui leur manquent & qu'ils desirent, & les imperfections qu'ils trouvent dans les biens dont ils jouissent ; nous finirons par l'examen des avantages infinis qui leur ont été accordés, & nous verrons que l'homme est heureux.

Les maux que les hommes ne sauroient éviter, ne sont point de véritables maux, parce qu'ils leur viennent de la main même d'un Être qui veut & qui peut les rendre heureux : les maux que les hommes peuvent éviter ne sont point des maux dont ils aient droit ou raison de se plaindre. Que de plaintes détruites par une seule réflexion ! mais envisageons les choses de plus près,

La difformité du corps , une santé foible , les chagrins & la difette , maux dont nous ne sommes pas toujours la cause , & qu'il ne dépend pas toujours de nous d'éviter , pourroient-ils jeter assez d'amertume sur nos jours , pour nous persuader que c'est un mal que de vivre ?

S'il est des ames assez peu élevées , pour mettre les difformités du corps au nombre des plus grands maux , il n'en est sûrement point , qui ayant le choix préféreroient le néant à l'existence accompagnée de quelques infirmités de cette espece. Il est sans doute fâcheux pour ces personnes nées avec quelques-unes de ces incommodités , de voir les hommes attacher tant de prix au léger avantage d'une figure agréable , craindre bien plus les difformités du corps que des maux réels , & jeter quelquefois du ridicule sur ceux que la nature n'a pas trop bien partagés : mais notre bonheur dépendroit-il de ces jugemens frivoles , & serions-nous à plaindre pour une raillerie ? Celui qui est né avec quelque incommodité de cette espece , doit tirer de l'état où il se trouve les consolations propres à lui faire oublier les dégoûts de ces femmes , à qui les privileges du sexe ne sont que trop nécessaires , & les bons mots de ces petits maîtres plus frivoles encore que les femmes dont ils sont les tristes idoles. Qu'importe-t-il donc à l'homme raisonnable , à l'état , au genre-humain , que notre corps ressemble parfaitement à l'idée que nous nous sommes faite d'une figure qui plaît , ou que contre les regles de la proportion il choque ceux qui placent le mérite dans les agrémens les moins sensibles aux yeux du sage ? Il y a de ces petits esprits qui donnent tout à



un certain ordre, à la parure, & aux apparences, semblables à ces gens opulens qui forment de fastueuses bibliothèques où le hasard amène les ouvrages immortels de nos grands hommes, & où l'étude la plus constante y dirige les reliures & les ornemens, ils ne s'occupent que de l'accessoire : c'est un travers, mais les travers des hommes ne sauroient nous rendre malheureux.

Une santé foible seroit-elle un mal qui pût troubler notre bonheur ? On seroit peut-être plus heureux, si elle étoit à l'abri des infirmités de la vie, mais est-on malheureux par la raison qu'on n'est pas aussi heureux qu'on desireroit de l'être ? J'ai dit *peut-être*, parce qu'il n'est que trop vrai qu'une santé trop affermie devient souvent une raison, ou du moins une occasion de nous livrer à toutes sortes d'excès. Celui qui sait penser ne se laisse point abattre par des incommodités qu'il peut soulager de tant de manières différentes. Les maux dont nous nous plaignons ne sont la plupart du temps que de légères privations d'avantages que le temps ramène souvent avec usure ; souvent nous ne sentons le mal, que parce qu'une longue habitude nous a trop faits à des biens qui par leur nature ne sauroient être à l'abri des changemens : d'ailleurs quelque maladie que nous ayons, tout notre corps ne souffre pas, & si nous étions justes, nous opposerions à nos douleurs les biens dont nous jouissons. Un sourd n'est point aveugle, un goutteux n'est pas hydropique : je n'ai garde de nier que la goutte & la surdité ne soient des maux désagréables, mais je nie que tous ces maux & tous les autres, ne se les fût-on point attirés par ses dérèglemens, puissent autoriser

nos plaintes & nous rendre malheureux. Il est une grande différence entre souffrir & être malheureux, & c'est ce que les hommes ne veulent point croire lorsqu'ils souffrent : je ne suis point étonné de voir les hommes gouvernés par les passions, mais je le suis de les voir esclaves de la plus petite douleur. Dans les maux de la vie, quelque douloureux qu'ils soient, si la faculté de penser nous est ravie, l'état où nous nous trouvons est un état d'indifférence & d'insensibilité, nous ne souffrons plus : & si la liberté de penser nous reste, nous pouvons trouver des sujets de consolation, ils ne nous manquent jamais : ceux à qui cette liberté paroît insupportable, & qui se persuadent que la réflexion rend les maux de la vie plus douloureux, ressemblent à ces soldats qui plutôt furieux que courageux attendent pour aller au combat, que le vin leur ait ôté l'usage de la raison. On pardonne quelque chose aux premiers mouvemens de la douleur, mais on ne sauroit pardonner à ceux qui s'abandonnent au désespoir, de se laisser tyranniser par la douleur, & de ne pas estimer davantage ce qu'il y a de plus précieux à l'homme. Que dirons-nous donc de ceux qui, après avoir passé les trois quarts de leur vie sans souffrir même de ces légères incommodités, se croient fort malheureux lorsque la foiblesse ou la perte des esprits animaux les rend moins vifs, moins sensibles au plaisir, & sujets à quelques infirmités ? Au milieu de ces maux l'espérance qui ne nous quitte jamais, les secours qui se présentent de toutes parts, les consolations qu'on peut se procurer, ce tendre intérêt que nos parens & nos amis prennent à ce qui nous regarde, cet aver-



issement d'une fin qui nous attend, ces moyens de rentrer en nous-mêmes, ces circonstances si propres à nous engager à prêter une main secourable à d'autres qui souffrent autant & souvent plus que nous, ces preuves que la nature nous suggere de la vicissitude des biens de la vie, & du prix inestimable d'une conduite sans reproche, ces momens enfin où nous apprenons à connoître les hommes, qui ont eu si longtems l'art de déguiser leurs véritables sentimens, au milieu, dis-je, des infirmités de la vie tous ces avantages sont autant de biens qu'il ne faut point oublier.

La disette, cet état où la vertu est quelquefois mise à l'épreuve, paroît aux hommes un véritable fléau : elle seroit moins hideuse à leurs yeux, s'ils aimoient moins les richesses & l'abondance. Ils desirent beaucoup, & desirent avec cette vivacité qui produit l'inquiétude avant la possession, sans produire le contentement dans la possession. On voit à la honte de l'humanité, des hommes sacrifier leurs plaisirs, leur repos, leur contentement, souvent leurs devoirs & l'intérêt public à l'acquisition d'un bien dont ils ne tirent que de légers avantages, & qui leur cause quelquefois des maux réels. Il y a des ressourcés contre la pauvreté, notre orgueil les rejette : qu'importe-t-il donc à l'homme d'avoir une abondance de superfluités, ou de n'avoir que ce qu'il faut précisément pour subvenir aux besoins de la nature ? Ah ! que ce nécessaire est étendu, pourrois-je répondre ; les hommes ne manquent jamais du nécessaire : c'est moins cet indigent qui va quêter de porte en porte, qu'on entend se plaindre de la disette,

que ceux à qui une vanité déplacée & des desirs sans bornes font trouver l'état de médiocrité où ils vivent, un état de misère & d'infortune. Les richesses, il est vrai, procurent des agrémens que la pauvreté ne connoît pas, mais ces agrémens font-ils donc les avantages les plus précieux de la vie ? Si elles mettent un vicieux à l'abri d'un mépris marqué, par la faute de cette foule d'esprits rampans dont la terre est inondée, si même elles lui procurent, malgré ses vices & ses travers, une considération particulière, triste avantage pour qui fait penser, quel mal en reviendrait-il à celui qui est dans la pauvreté ? Pourroit-il envier le sort d'un homme qui n'a que des amis lâches, d'un homme qui tous les jours empoisonné par l'encens, & encore plus par la complaisance, se prépare le plus triste avenir, près de qui la vérité n'arrive que rarement, qui ne doit ses amis qu'à sa fortune, & qui dans le sein de l'opulence trouve encore qu'il n'a pas assez ? Ah trop heureuse médiocrité, c'est vous qui détournez de l'homme les leçons un peu dures de la pauvreté, & les écueils funestes des richesses ! Mais souffrir la hauteur & le mépris des riches, à qui l'abondance paroît une raison de supériorité ! langage de la vanité, qui se trouve sous les haillons comme au milieu des grands : votre mal est de trop desirer ce que vous enviez aux autres.

Les chagrins, cette situation de l'ame où l'homme se croit malheureux au sein d'une infinité de biens, où il se plaint sans avoir de maux, où toujours inquiet & troublé, il ne voit dans le passé, que les maux qu'il a soufferts, dans l'avenir que ceux qu'il redoute, & dans le présent



que les biens qui lui manquent, les chagrins, dis-je, n'abattent que ces ames pufillanimes sur qui la raison n'a plus d'empire : un esprit qui réfléchit se roidit contre les adversités. Nos chagrins ont assez souvent une source bien impure, l'amour-propre & l'injustice. Si nous nous persuadions que nous ne méritons que peu de chose, qu'il y a une infinité d'hommes plus vertueux & plus éclairés que nous, nous n'aurions garde de croire que la nature nous ait mal partagés ; si nous voulions faire attention à nos véritables intérêts, nous n'aurions garde de nous affliger de ces petites adversités, plus faites pour notre bien que nous ne le croyons. Trop sensibles à nos pertes & trop ingrats après les avoir faites, nous ne voulons trouver dans les biens que nous avons perdus ni sujet de plaisir, ni sujet de reconnoissance, nous y trouvons un sujet de murmure. Est-il raisonnable, est-il juste de se plaindre de ne pas jouir toujours des mêmes avantages ? D'autres succèdent aux premiers. Au lieu de sentir le prix de nos biens, de ceux même qui flattent nos passions & nos goûts, nous ne pensons qu'à l'avenir, & la privation de ce qui nous a fait plaisir devient pour nous une raison d'ingratitude & de murmure. Ce qui chagrine & afflige un grand nombre de personnes, devoit le plus souvent leur paroître un bien, parce qu'il l'est effectivement. Une femme se désole de la perte de sa beauté, parce qu'elle aimoit trop des suffrages frivoles, & des avantages qui ne le sont pas moins : ce nombre d'adorateurs, qui l'encensoient tous les jours, l'abandonne aujourd'hui, heureuse de pouvoir dans sa retraite revenir de ses erreurs & de ses

foibleffes ! Un ambitieux est accablé de la disgrâce de son prince, ces courtifans qui s'empressoient à lui plaire l'abandonnent tout à coup, ils le méprisent même, le trône est à ses yeux un sujet d'allarme. Ah plus sage si empressé à réparer ses torts, il cherchoit à mériter l'estime du public, & à se procurer le bonheur d'être content de lui-même, bien qui ne sauroit lui être enlevé, & qui est au-dessus de tous les biens de la vie. Les disgrâces de la fortune sont presque toujours le premier pas, mais un pas forcé, qu'on fait vers la sagesse.

Parmi les chagrins les plus vifs, on peut surtout compter celui que nos ennemis nous font éprouver par le mépris & par les injures. Les stoïciens ont trop prétendu de l'humanité ; une parfaite insensibilité, fût-elle bien possible, ôteroit à l'homme & la vertu & le plaisir de pardonner : le desir d'obtenir l'estime & l'amour des hommes est né avec nous : c'est lui qui nous rend si sensibles à l'injure ; mais si l'homme doit la sentir, l'homme sage doit la pardonner. Le mépris nous fait sur-tout beaucoup de peine, lorsque nous avons bonne opinion de ceux qui nous le témoignent : mais un homme de bien est à l'abri de celui auquel il pourroit être vraiment sensible ; pour les marques de mépris, qui échappent quelquefois à des gens sensés mais prévenus, elles font un mal que le temps détruit bientôt, & que l'idée consolante de ne les pas mériter fait aisément oublier ; qu'y a-t-il en effet de triste pour un homme qui ne se voit méprisé que par ceux dont il est assuré d'obtenir l'estime dès qu'il en sera connu ?

Il arrive bien rarement, & c'est ce qui peut



encore nous consoler, que ces hommes qui affectent un air de mépris pour tout ce qu'ils condamnent, ne soient eux-mêmes bien méprisables. Les hommes ne different point assez les uns des autres, pour pallier toujours, à plus forte raison, pour justifier toujours, cet air dédaigneux avec lequel ils parlent & jugent les uns des autres. Qu'il seroit à souhaiter qu'on les persuadât enfin, que ce n'est point par le mépris qu'il faut combattre l'erreur & les vices! On persécute un homme par le mépris, comme par la calomnie & par les injustices, & la vérité ainsi que la vertu, abhorre un soutien aussi odieux que la persécution. On a toujours remarqué que c'étoient les hommes qui avoient le moins de talens & de génie, qui étoient le plus portés à mépriser ceux qui les choquoient ou qui ne les approuvoient pas : il est rare du-moins qu'un homme, à qui il est ordinaire de mépriser les autres, n'ait ou beaucoup d'amour-propre, ou beaucoup de méchanceté. Ce n'est point un si grand mal de ne pouvoir échaper à ce ton décisif, & à ces airs dédaigneux; plutôt au ciel que ce fût là tout le mal que de semblables hommes pussent faire, & qu'ils fussent effectivement! Il y a plutôt du bien que du mal à se voir en bute aux sarcasmes, aux injures, & aux mépris de ceux qui ne sont livrés qu'à leurs passions : heureux d'être haï & fui par ces vicieux qui infectent la société, ou méprisé par ces ignorans qui l'étourdissent, un sage doit plaindre les uns & les autres, & s'applaudir quelquefois de leurs injures. Ce que des haines particulières peuvent lui attirer de ceux-mêmes qui reconnoissent leur mérite, est un mal contre lequel il est fa-

cile de s'armer : un effort généreux sur notre ennemi le ramene , tout cede à la douceur : quel est l'homme qui ne laisse tomber le poignard, lorsque son ennemi va l'embrasser pour se reconcilier avec lui ? La sensibilité du sage n'est point une peine, ce n'est qu'un sentiment de ce qui lui arrive.

Ce qui rend l'injure douloureuse, c'est le desir de la vengeance & l'amour-propre : nouvelle preuve que nous sommes nous-mêmes les artisans de nos peines. Celui qui aime la vengeance ne la trouve jamais à son gré. Ah qu'un homme, qui cherche à nuire encore plus qu'on ne lui nuit, est à plaindre ! tout occupé de sa haine il n'est presque jamais satisfait, s'il l'est, il a tout à craindre : a-t-il détruit son ennemi, sa vengeance est-elle complète ? il s'élève au dedans de lui-même un vengeur des crimes, d'autant plus redoutable qu'il ne sauroit être combattu. On venge souvent son ennemi en voulant se venger. Un homme plus ami de lui-même & de son devoir, cherche à se reconcilier avec ceux qui le haïssent : il ne se défend du mal qu'on veut lui faire, que pour parer le coup, c'est le mal qu'on lui préparoit qu'il veut éviter ; ce n'est pas du mal qu'il veut faire, la vengeance n'entre point dans son ame. Le pardon des injures guérit la peine comme un flambeau dissipe les ténèbres les plus épaisses : la raison vient au secours des foiblesses de l'humanité, elle appaise les mouvemens qui s'élèvent dans ce cœur trop sensible à l'injure, c'est Neptune qui sort de dessous les vagues irritées de la mer, qui fait taire les vents déchainés, & qui ramene avec le jour la joie dans le cœur des nautoniers. Il me



semble voir ici l'image de cet acte de puissance où Dieu dit, *que la lumière soit*, & la lumière fut: oubliez l'injure, un mal oublié n'est plus un mal; que pourroit-il donc y avoir de si triste dans les injures? C'est un excès d'amour-propre qui cause notre peine: cette haute estime que nous avons conçue de nous-mêmes, nous persuade que les hommes avec qui nous vivons n'ont jamais assez d'égards, de considération & d'estime pour nous; ce soin que nous prenons d'excuser nos foibles & de pallier nos défauts, cet aveuglement volontaire sur tout ce qu'il y a de mauvais en nous, nous font trouver étrange qu'il y ait des hommes qui nous supposent quelques imperfections: la justice la plus exacte, quelquefois des éloges donnés avec ménagement nous paroissent autant d'injures: c'est la flatterie la plus basse, ce sont les égards les moins mérités, les attentions les moins dues que nous osons prétendre: l'homme se croit une idole à qui l'encens ne doit jamais manquer. Combien de sujets de plainte qui ne méritent pas d'être écoutés! On vous mépriseroit parce qu'on ne vous encense pas, parce qu'on ne vous flatte pas? Que vous êtes à plaindre! méritiez l'estime publique, c'est le vrai moyen & le seul de vous rendre la vérité plus agréable. Un homme qui a beaucoup d'amour-propre, & beaucoup de vanité, souffre presque toujours, ces vices portent avec eux leur peine, & ce sont eux pourtant qui sont les vices favoris des hommes, tant il est vrai que les hommes entendent mal leurs intérêts: combien de mortifications essuyées en un seul jour, qui auroient été évitées, si l'on eût été plus modeste & plus

équitable ! s'il arrive que les hommes ne vous estiment pas , qu'ils ne vous aiment pas , voyez avant que de vous plaindre , si vous méritez d'être estimé & d'être aimé : vous ne sauriez ignorer que l'estime & l'amour ne sont guere au pouvoir des hommes , on ne vous les refuse que parce qu'on ne peut vous les accorder. Il est un moyen sur d'arracher à tous les hommes l'éloge de nos mœurs , de notre caractère , de nos talens , de notre esprit , il en est un de se faire aimer. Pour vous , qu'un mérite supérieur n'a pu mettre au-dessus de l'envie , croyez que la basse jalousie de ces vers qui rampent sur la terre , & qui comblant les fots d'éloges n'en refusent qu'aux gens de mérite , fait paroître vos vertus avec plus d'éclat. Si l'on faisoit réflexion qu'il y a tant de plaisir à exercer la vertu , qu'il y en a tant à se faire aimer des hommes à force de bienfaits , à se surmonter soi-même , à conserver dans son ame cette douce tranquillité , on se persuaderoit aisément que le mépris & les injures sont très-souvent un bien pour ceux qui les souffrent , un mal pour ceux qui les font souffrir : on se plaindroit bien moins qu'on ne plaindroit ceux dont on a été offensé.

Un ami , un fils , un pere , un époux , un amant s'afflige de la perte de ce qu'il chérissoit ; mouvemens d'une douleur que la nature inspire , mais que la raison doit modérer. Ces pertes nous prouvent notre bonheur : nos chagrins sont des taches à notre vertu , dès qu'ils excitent nos murmures. Pourquoi ne pas nous rappeler avec reconnoissance les délicieux momens que la jouissance de ces biens nous a procurés ? Un mourant peut se dire , j'ai vécu ;



celui qui devient aveugle, j'ai joui de la vûe ; mais dans les cœurs ingrats la perte d'un bien est cent fois plus douloureuse que la possession, rendue insensible par l'habitude, n'en a été agréable.

Nous perdons des amis, mais les objets absens ne sont-ils pas perdus pour nous ? Tout gît dans l'opinion ; faut-il donc que pour des ames raisonnables l'opinion décide du malheur & du bonheur ? Pourquoi nous affligeons-nous ? Serait-ce parce que l'objet que nous chérissions est privé de la vie ? La vie est donc un bien, & ce bien, cet ami l'a possédé : ou bien ne seroit-ce que notre perte que nous pleurerions ? mais combien alors ne s'offre-t-il pas à notre esprit de sujets de consolation ! Que nous versons des larmes, lorsque tenant dans nos bras des amis chers, une tendre épouse, nous les voyons quitter un séjour où ils contribuoient à notre bonheur, c'est un effet naturel de notre amour & de nos regrets ; mais que le souvenir de leur existence passée nous arrache des soupirs & des murmures, c'est un effet de notre ingratitude & d'une foiblesse bien condamnable, parce qu'elle est volontaire : pourquoi ne pas bénir la providence de les avoir eus, au lieu de se plaindre de ne les plus avoir ? Le bien de les posséder n'est plus, le mal de les perdre est passé, un mal qui n'est plus sera-t-il douloureux, tandis qu'un bien passé ne nous fait aucun plaisir ?  
» Quelle avidité, dit Sénèque, (\*) que celle  
» d'un homme qui, ne voyant aucun avanta-  
» ge dans ce qu'il a reçu, ne trouve que du

(\*) Lib. de Consol. ad Polybium,

» mal dans ce qu'il est obligé de rendre. Il  
 » faut être ingrat pour se plaindre de la fin du  
 » plaisir; déraisonnable pour ne mettre au nom-  
 » bre de ses avantages, que ceux dont on jouit;  
 » celui qui n'estime que ce qu'il a, sans son-  
 » ger à ce qu'il a eu, met de trop étroites bor-  
 » nes à ses biens ». Tels sont pourtant les hom-  
 mes : triste ressource que celle du présent, à  
 chaque instant il se change en passé : au lieu  
 de songer à ce nombre d'années que nous pas-  
 serons privés de ces amis que la mort nous  
 a enlevés, songeons au long espace de temps  
 que nous avons passé avec eux. La possession  
 en a été agréable, soyons reconnoissans; il étoit  
 de l'humanité de les perdre, consolons-nous;  
 il étoit nécessaire que nous fissions ces pertes,  
 notre véritable bonheur le demandoit, cher-  
 chons donc dans nos pertes un sujet de joie,  
 il s'y trouvera toujours. Ah quels tristes con-  
 seils!... Couvrez de ridicule ces idées si vraies,  
 vous que la sagesse n'éclaira jamais; je vous  
 plains & je vous pardonne les traits d'un esprit  
 trop bouillant, vos ris ne m'irritent point, puis-  
 sent-ils me faire redoubler de foibles efforts!

Vous voyez un généreux consolateur s'ap-  
 procher de vous, il vous parle, il vous présen-  
 te ces grandes vérités, comment les recevez-  
 vous? Vos larmes redoublent, la consolation  
 qu'il vous porte vous paroît un nouveau mal.  
 Vous avez perdu un pere âgé de 90 ans : croyez-  
 vous que ce pere eût été plus heureux, s'il eût  
 vécu plus long-temps? Je savois tout cela, di-  
 tes-vous, il est facile de se rappeler ces lieux  
 communs de la morale; mais il faut être à la pla-  
 ce des malheureux, pour juger de leurs maux :

vous



vous y mettez-vous lorsque vous voyez tant d'infortunés dont le sort est bien plus triste que le vôtre ? Sans équité lorsqu'il s'agit des autres hommes, nous nous désespérons de nos pertes, & nous refusons de la compassion & des secours à ceux qui souffrent bien plus que nous : vous regrettez vivement la perte d'un vieillard décrépît, pour qui la mort étoit un remède contre les injures du temps, & vous êtes insensible à celle de tant de veuves, & de tant d'orphelins ! Des têtes bien plus chères à la patrie vous causent-elles quelque inquiétude ? Ah détournons nos regards d'un si triste tableau.

Quels débiteurs que ceux qui rendent en murmurant, ce qu'on leur a généreusement prêté ! A les entendre on diroit qu'il est mieux de ne jamais posséder les avantages de la vie, que de ne les posséder que pour un temps : que n'ont-ils joui de leurs parens, de leurs amis, que ne les ont-ils envisagés comme des biens qui devoient un jour cesser d'exister, comme des biens dont l'absence ne sauroit être un mal ? Mais non contens de se persuader que cesser d'avoir est un mal, ils sont encore assez ingénieux pour se tourmenter au sein d'une tranquille possession : ils pensent avec douleur au moment qui les séparera de ce qu'ils chérissent, sans savoir qui sera le premier à s'éloigner. Ce que vous chérissez est sur le point de vous quitter, le mal semble gagner, portez lui tous les secours dont vous êtes capable, tâchez de le sauver, vos efforts sont justes & louables : mais pourquoi ces larmes ! fléchirez-vous le sort ? les décrets éternels seront-ils changés ? & verra-t-on un miracle s'opposer au cours

ordinaire de la nature ? Celui qui conduisant un vaisseau périt en travaillant à le sauver du naufrage, est un homme sage ; il est insensé s'il quitte le gouvernail pour gémir. Nos efforts sont entrés dans le nombre des moyens dont Dieu a voulu se servir ; ignorant l'effet qu'ils produiront, nous ne devons point rester dans l'inaction ; le mépris des causes secondes est aussi extravagant, que l'oubli de la cause première est impie : les larmes sont ici de trop ; ce que la douleur arraché, ce que la foiblesse excuse, la raison doit le modérer. Si nos pleurs étoient un effet naturel des événemens fâcheux, nous pleurerions tous également ; mais quelle différence ! Tout dépend de nous, de nos principes, de nos efforts : notre tristesse n'est jamais proportionnée à notre mal, mais elle est proportionnée à notre foiblesse : les larmes sont des soulagemens d'un esprit (†) malade : vous pleurez, c'est-à-dire que vous outragez la Divinité, ou que vous ne la connoissez point. Ces ames pusillanimes, que le mal le plus léger terrasse, ne pleurent & ne gémissent que parce qu'une suite non-interrompue de biens les a énervées, de-même que la mollesse énerve le courage du soldat : elles sont comme autant de sensitives pour tout ce qui ne les flatte pas, une foiblesse volontaire les fait succomber à des maux qui ne seroient pour une belle ame, que

(†) Non votis neque suppliciis muliebris auxilia Deorum parantur : vigilando, agendo, bene consulendo, prospere omnia cedunt, ubi secordiae tete atque ignaviae tradideris, nequicquam Deos implores, irati infestique sunt,

Salustius in Bello Catil.



des raisons de goûter avec plus de reconnoissance les biens de la vie, & des moyens de les goûter avec plus de plaisir.

Le désespoir s'en mêle quelquefois, maladie de l'ame qu'il faut traiter comme ces fievres qu'il est dangereux de couper trop tôt : rien de plus puissant alors que la douleur, rien de plus foible que les raisonnemens les plus solides & les motifs les plus pressans : on n'écoute plus la voix de la raison, on se livre tout entier à sa peine, on craint encore plus la consolation que le mal. Combien de courageux soldats qui cessent de l'être, lorsque la main du chirurgien veut toucher leurs blessures ! L'homme se montre à la suite du héros.

Malheureux écart de la vie humaine, on cherche un mérite dans une sensibilité outrée ! Quoi, dites-vous, j'oublierois un ami ! Le souvenir que vous voulez en conserver ne fera pas long, si s'en souvenir pour vous c'est le pleurer : il est raisonnable de chercher à réparer ses pertes, il est extravagant de vouloir trouver un remede à ce mal, dans la lassitude de le sentir. Mais, & c'est ce que j'entends dire tous les jours, on se soulage en versant des larmes, il y a de la douceur à pleurer. Je ne nierai point qu'il ne puisse arriver que le cœur étant ferré, des raisons purement physiques rendent les larmes agréables en quelque façon ; je ne parle ici que de ces lamentations perpétuelles pour un mal qui n'est plus, de ces gémissemens qui reviennent à chaque instant pour jeter de l'amertume sur nos jours. Nos larmes, quelquefois signes assez équivoques de la tristesse, prouvent notre bonheur, car elles prouvent que nous avons joui

d'un bien dont la possession nous étoit précieuse. Le plus souvent on n'envisage dans ses pertes qu'un intérêt particulier : ces monumens même élevés à la gloire des grands hommes, ces larmes qui ont coulé sur leur tombeau, ce deuil & cette tristesse ont été bien moins des hommages rendus à la vertu, que les regrets de ce que nous venions de perdre. Mais que notre tristesse soit l'effet de l'amour des hommes & de la vertu, ou qu'elle ne soit due qu'à un amour intéressé de nous-mêmes, elle est toujours injuste. » La tristesse, dit Sénèque, est non-seulement inutile & dangereuse, mais elle est encore une preuve de notre ingratitude : ce  
 » lui qui vient de mourir a vécu; il étoit venu  
 » en ce monde, il lui restoit donc à le quitter.  
 » Se plaindre de la perte d'un ami, c'est se  
 » plaindre que cet ami ait été homme : nous  
 » ne différons tous à cet égard que par de  
 » très-courts intervalles. Si vous voulez faire  
 » valoir ce peu de maux qui arrive aux hommes,  
 » la vie est même trop longue pour un enfant  
 » qui meurt dans le bas âge : si la brièveté de  
 » la vie vous allarme, le vieillard le plus dé-  
 » crépit a trop peu vécu (\*) «.

Je n'en disconviens point, ces pertes sont fâcheuses, mais ce n'étoit qu'une blessure, & vous en faites une plaie : vos préjugés, vos vices, seule cause de cette triste erreur qui vous persuade qu'il y a de l'humanité à verser des pleurs en abondance, sont autant de maux que vous pourriez éviter : c'est dans l'opinion que gît sur-tout votre peine. Mais, dites-vous, cet enfant chéri,

(\*) Sen. Ep. XCIX.



mon unique espérance, est mort dans le berceau ! Votre douleur eût été la même si vous l'eussiez perdu accablé de jours & d'années : songez aux maux qu'il vous a peut-être épargnés, qu'il a peut-être évités : la fortune lui a été plus favorable qu'à tant d'autres ; une belle ame compte non-seulement les biens dont elle jouit, mais encore les maux qu'elle a évités. Il y a un si grand nombre de motifs de consolation pour ceux qui perdent ce qui leur est cher, qu'il n'est peut-être rien de mieux connu : on entend tous les jours cette sage réflexion, que les morts seroient à plaindre s'ils savoient l'excès de notre douleur. Je vous demande, est-il heureux de vivre, ou ne l'est-il pas ? S'il l'est, pensez donc que ce cher objet de vos regrets a vécu, & qu'il ne pouvoit vivre ni toujours, ni plus longtemps : s'il ne l'est pas, soyez content qu'il ait cessé d'être au milieu de nous, lui envieriez-vous l'avantage de vous avoir précédé ? Souvenez-vous de cette femme romaine qui répondit à celui qui lui annonçoit la mort de son fils : *je savois en le mettant au monde qu'il devoit mourir.*

Il y tant de chimérique dans nos prétendues adversités & dans nos chagrins, qu'on peut dire que nous sommes les seules ou les premières causes des maux dont nous nous plaignons. De combien de minuties ne nous occupons nous pas ? un clin d'œil, un contre-temps fâcheux, un desir difficile à satisfaire, des difficultés survenues à un dessein formé, voilà nos peines ; heureux plutôt de devoir souvent au hazard ce qu'il auroit été beau de devoir toujours à notre vertu, nous devrions bénir la providence de n'avoir pas été les maîtres de satisfaire des desirs

que la sagesse condamne. Combien de maux qui n'en seroient point pour nous, si nous le voulions ! La frugalité est le supplice d'un homme intempérant, le travail celui d'un paresseux : de quelque côté qu'on se tourne c'est toujours le vice qu'il faut accuser du mal dont on se plaint. Si nos desirs se bornoient à nos véritables besoins, nous trouverions qu'il y a peu de maux dans la vie. Mais faute de maux réels, nous nous en faisons d'imaginaires ; j'appelle ainsi tous ceux qu'on fait consister dans la privation de quelques avantages que d'autres hommes possèdent, & dans la perte de ces biens que nous ne pouvions posséder que pour un temps. S'il y a de l'ingratitude à se plaindre de ses pertes, & à chercher des sujets de murmure dans la comparaison de son état présent à son état passé ; il y a de l'injustice & quelque chose de pis encore à se plaindre que la fortune nous soit moins favorable qu'à tant d'autres, & à trouver des sujets de murmure en comparant notre état à celui de quelques hommes à qui nous ne connoissons pas les maux dont nous nous plaignons, ou à qui nous supposons des avantages que nous n'avons point. Il faut l'avouer à la honte des hommes, ils seroient infiniment plus contents s'ils pouvoient se persuader que les autres hommes n'ont pas été mieux traités qu'eux : notre mécontentement vient presque toujours de ce que nous supposons d'autres hommes plus heureux ou moins malheureux que nous ne croyons l'être ; si nous pouvions nous dépouiller pour toujours de cet excès d'amour-propre, principale source de nos maux, parce qu'il l'est de nos vices, & de cette in-



différence pour tout ce qui ne nous touche pas, nos plaintes disparaîtroient bientôt, & nous ne verrions dans les événemens de cette vie que des sujets de bénir la providence: notre amour-propre, notre injustice, l'indifférence que nous avons pour la plus grande partie du genre-humain, nous font exagérer nos maux, & les biens de ceux avec qui nous vivons. Tout est bien pour les autres; à nos yeux la fortune s'est épuisée pour eux: tout est mal pour nous; à nos yeux la fortune nous a traités en marâtre: il ne nous arrive aucun mal que nous ne pensions aussi-tôt qu'il n'est point arrivé à tant d'autres; il ne nous arrive aucun bien que nous ne pensions aussi-tôt que de plus grands biens arrivent tous les jours à tant d'autres. Soyez justes, aimez les hommes, & vos maux seront éclipsés: tout est compensé ici-bas, chacun a ses biens chacun a ses peines; ne vous imaginez pas que les autres hommes soient beaucoup plus heureux que vous; mais le fussent-ils? leurs biens augmenteroient-ils vos maux, ou diminueroient ils le nombre & le prix de vos avantages?

Un malheur inattendu, sujet éternel de plainte. Mais pourquoi ne pas s'y attendre? Il ne faut pas se contenter de penser à ce qui arrive ordinairement, mais encore s'attendre à tout ce qui peut arriver: il n'est pas besoin d'ennemis pour avoir quelque chose à craindre, la prospérité même peut être un sujet d'allarmes pour qui n'est pas sur ses gardes. Rien de ce qui se passe dans l'univers ne doit étonner l'homme prudent, & ne sauroit paroître injuste à l'homme sage: où y auroit-il de l'extraordinaire là où tout est lié? Où seroit l'injustice là où

tout concourt à notre bonheur? Se plaindre de maux imprévus c'est ou se plaindre de ne pas connoître l'avenir, ou se flatter mal à-propos jusqu'au dernier moment. Si ce qui arrive à ces ames foibles étoit un grand mal, ne seroit-ce pas un avantage pour elles, qu'il arrivât lorsqu'elles ne s'y attendent pas? pour ces esprits timides les maux qu'ils prévoient sont plus terribles que les maux qu'ils souffrent. Mais les grands & les véritables maux n'affligent que ceux qui n'ont pas voulu les éviter: pour les petites adversités de la vie, elles peuvent & doivent être prévues: pourquoi détourner les yeux de ce qui nous avertit, pourquoi se flatter d'une immunité que nous devons désirer, & qu'il est impossible que nous obtenions? S'il est sage de prévoir les inconvéniens de la vie, il ne l'est pas de chercher dans un avenir incertain des sujets de peine & tristesse. Nous devons nous attendre à des afflictions, pour nous préparer à les soutenir avec fermeté, mais non pas pour en gémir d'avance. Contradiction dans la conduite des hommes, ils s'affligent de maux à venir & incertains, & ils ne veulent pas se préparer à des événemens certains, qui pourroient les surprendre & les accabler par leur faute: extrémités également condamnables; quoique faciles à éviter, on voit les hommes y donner tous les jours; ils se plaignent d'avoir été pris au dépourvû, tandis que trop souvent scrutateurs insensés de l'avenir, ils cherchent même des phantômes pour avoir quelque chose à redouter. Les songes, les pressentimens, les signes naturels d'événemens naturels, ces chimères qui devroient être bannies à jamais du sein



d'un peuple instruit par Dieu même, troublent encore le repos de gens qui veulent être raisonnables : on voit parmi nous des hommes qui vont consulter avec des mouvemens de crainte & d'espérance des gens qui abusent de la crédulité du peuple : un songe effrayant vole de bouche en bouche, il fait le sujet des conversations les plus sensées ; on commence par en rire, on finit par craindre, & l'on jette toujours dans de jeunes cœurs des semences qui portent de bien mauvais fruits.

Ce qui prouve que dans nos chagrins l'opinion & le chimérique l'emportent sur le réel, c'est que les hommes ne sont point d'accord, ni avec eux-mêmes ni avec les autres, sur le prix de certains avantages, & sur le degré de peine attaché à quelques inconvéniens. Ce qui nous a fait plaisir pour un temps, nous devient bientôt indifférent ; nous oublions même souvent que ce que nous souffrons à présent sans nous plaindre, nous paroït fort dur il n'y a pas long-tems. A cet égard l'homme change de sentiment d'un jour à l'autre ; en changeroit-il ainsi si les inconvéniens de la vie humaine étoient de si grands maux ? D'un autre côté, que les hommes diffèrent entre eux dans les idées qu'ils se font du bonheur & du malheur ! Combien qui préfèrent la mort à l'injure, & le reproche des vices les plus condamnables à celui d'un ridicule ! Il y a tant de préjugés parmi les hommes, qu'il n'est pas étonnant de leur en trouver à cet égard : mais il l'est de les voir convenir de l'absurdité de ces préjugés, & se conduire cependant comme s'ils étoient dans l'erreur. Qu'il y a d'hommes qui démentent tous les jours

des principes dont ils ne sauroient douter, & qu'ils démentent sans qu'une passion violente en soit la cause! D'où vient une si funeste conséquence?

Ce qu'on appelle un mal n'en est souvent point : disons plutôt que la plus grande partie de nos plaisirs sont des maux pour ceux qui s'y attachent trop. Vous avez souffert de grandes douleurs ; mais il falloit vous guérir, & la douleur étoit un moyen nécessaire pour vous soulager ; une plaie sans douleur est un mal bien dangereux ; la douleur avertit du danger, elle est le premier bien qui vous arrive, après la blessure que vous avez reçue : elle guide la main du chirurgien. Vous avez perdu des amis chers, il falloit vous préparer à mourir vous-même : rien ne familiarise plus avec la mort, que la perte de ce qui nous est cher. Démétrius avoit bien raison de dire *qu'il ne connoissoit personne de plus malheureux que celui à qui il n'étoit jamais rien arrivé de triste* : un tel homme n'a pas eu le temps de s'éprouver. Si la vertu fait tant à notre bonheur, comment s'assurer de ce trésor, si l'infortune ne vient nous instruire de ce que nous avons, ou de ce qui nous manque. Un homme de bien qui a supporté beaucoup d'afflictions, est un héros qui repose sur des lauriers cueillis au milieu des dangers. Les maux sont des remèdes salutaires qui ont quelque amertume, les plaisirs sont souvent des poisons qui ont quelque agrément. Baisons avec transport la main qui nous frappe quelquefois : heureux coups, précieuse adversité, qui mêlez à tant de biens dont nous jouissons, quelques instans de peine, pour nous empêcher de nous oublier dans le



plaisir & dans la prospérité, vous seule vous suffisez pour prouver l'existence d'une sage providence. Une réflexion qui devrait consoler tous les hommes dans leurs afflictions, c'est que ce que la nature des choses amène ne sauroit être un mal, dès qu'on suppose dans l'auteur de cette nature une sagesse qui n'est pas plus bornée que sa puissance & sa bonté. Est-il fort étonnant que nous ne voyons pas toujours le bien particulier qui résulte d'un mal? Nos yeux sont trop foibles. Le nombre & le prix de nos biens, l'utilité de nos maux, leur nécessité, les moyens que nous avons d'en éviter beaucoup, d'ôter à tous leur amertume, d'augmenter le nombre de nos avantages, & le degré du plaisir que nous éprouvons à en jouir, sont autant de raisons qui condamnent nos plaintes. A côté du mal on trouve toujours un remède; si une infinité de choses peuvent nous perdre, une infinité d'autres peuvent nous sauver: la plûpart de nos maux prouvent l'existence de nos biens. Soyons assez justes pour reconnoître toute la bonté divine: qu'on ne dise point de nous, ce que Sénèque disoit des hommes de son temps, *qu'il en avoit trouvé beaucoup de justes envers les autres, mais qu'il n'en avoit point trouvé de justes envers les Dieux.*

Si les adversités ont leur utilité, si même elles sont nécessaires, & quelquefois inévitables, se pourroit-il qu'il fût au-dessus des forces humaines de les supporter avec courage? Nous les supporterions plus facilement si nous le voulions: il n'y a qu'à se proposer un but & envisager les événemens de la vie dans leur véritable point de vue. Il y a une force dans notre ame, ca-

pable de tout vouloir, il ne faut que lui présenter des motifs, elle se décide toujours pour ce qui lui paroît le meilleur, mais l'homme s'avoue : il s'agit donc de l'instruire, ou plutôt de lui développer des idées qu'il ne cesse d'écarte de son esprit. Quand notre ame est éclairée, elle prend aisément l'habitude de résister à ses desirs, jusqu'à ce qu'elle ait eu le temps d'envisager les choses de plus près, & de juger de ce qui est le meilleur : c'est en cela que consiste la liberté : la plus grande liberté est inséparable du plus grand degré de connoissance. Tout dépend ici de ce jugement rassis que l'on porte sur ce qui nous arrive & sur ce qui arrive aux autres : c'est la réflexion qui dissipe la crainte, qui ramene la joie, qui inspire du courage, qui donne des forces; sans elle, notre courage n'est qu'une espece de fureur animale. La réflexion rend nos actions raisonnables, les plus belles ne sont rien si elles ne sont le fruit de la raison. Quand on ne se laisse émouvoir que par les larmes & par les cris, quand il faut de grands maux & des maux sensibles pour exciter notre pitié, quand on donne plus à la lassitude d'être importuné, qu'au desir de faire le bien, peut-on passer pour vertueux? Nos foiblesses seroient-elles érigées en vertus? La compassion n'est plus alors qu'une vertu machinale. Il en est de même de cette fermeté d'ame dans les adversités de la vie; pour qu'elle soit digne de l'homme, il ne faut pas qu'elle soit l'effet d'une espece d'insensibilité qui nous rapproche des animaux, il faut qu'elle soit due à la réflexion & à la raison. C'est faute de rentrer souvent en nous-mêmes, de penser au but pour lequel nous sommes nés,



de réduire à leur juste valeur les biens & les avantages de la vie, de considérer de près ce que c'est que ces maux dont on se plaint; c'est faute de réfléchir sur l'état présent & sur l'état à venir qu'on a tant de peine à se consoler dans les afflictions. En effet, quand on se laisse étourdir par les menaces, quand on craint l'appareil de quelque convoi funebre, quand on redoute les maux, qu'on tremble pour les disgraces de la fortune & pour les suites fâcheuses de l'adversité, peut-on se plaindre avec raison de ne pouvoir supporter les maux de la vie? On n'a rien fait pour écarter ces petites afflictions, ou pour leur ôter ce qu'elles peuvent avoir d'amer. Celui qui voit sans bouger les ruines d'une maison tomber sur lui, ne sauroit se plaindre de périr sous des décombres: dans la vie humaine il faut y mettre du sien, & ne pas se rendre esclave des circonstances où l'on se trouve. Dans la douleur & dans l'adversité on doit moins penser à ce qu'on souffre, qu'à ce qu'il faut faire: ne cédon point aux temps, il y a de la grandeur d'ame à ne point se laisser abattre par l'infortune; il y a un amour bien entendu de soi-même à se roidir contre elle: & de tels efforts ne sont point au-dessus des forces humaines. Caton (\*) montra à l'univers qu'il pouvoit, & vivre & mourir sans céder à la fortune. Personne ne le vit jamais changer de mœurs, de caractère ou de conduite, quelque révolution que souffrît l'état. Préteur ou chassé de la préture, comblé de gloire à la tête des armées, ou bien injustement accusé, prêt à mourir ou dans la fleur de sa jeunesse, au sein de la paix, ou au milieu

(\*) Sénèque.

des troubles dont la république fut agitée, Caton fut toujours le même. Tandis qu'on voyoit d'un côté César suivi de dix légions victorieuses, & de l'autre Pompée mandiant du secours chez l'étranger, Caton qui avoit tout à craindre, resta ferme & inébranlable. Ici l'on voyoit le peuple entraîné par la nouveauté, là les grands indécis, au milieu d'eux le Sénat qui foiblissoit à l'approche des armées, qui rampoit à la nouvelle d'une victoire, & qui levoit la tête lorsque les combattans étoient éloignés; pour Caton sans être apperçu & sans être écouté, il laissa au monde l'exemple d'une vertu sans tache. Si César est vainqueur, la mort l'attend, & l'exil lui est destiné si Pompée défait César; il les heurte de front tous les deux, il leur fait entendre la voix de la justice & de la raison; il méprisa la mort & l'exil, & se les donna l'un & l'autre. Qu'on ne dise pas que sa mort ait terni sa gloire; qu'a-t-il évité en se la donnant? La vue des triomphes de César? il ne la craignoit point: peu flatté des honneurs, & les enviant encore moins à ceux qui les possédoient. Il joua à la paume le même jour qu'il fut chassé du Sénat: il n'étoit jaloux que de sa vertu. On le vit conduire des armées victorieuses au travers des sables de l'Afrique, & traverser les montagnes en ramenant les débris d'une armée vaincue, c'étoit toujours Caton. Peu d'hommes sans doute parviennent à ce haut degré de tranquillité & de sagesse, mais à qui doit-on s'en prendre si ce n'est à eux-mêmes? Ce n'est pas assez d'être intrépide, juste, prudent, sage dans les grandes occasions; il faut passer sa vie dans l'exercice de ces vertus, & les devoir à ses princi-



pes. Heureux celui qui n'a pas besoin de s'armer à chaque instant contre les craintes & les maux de la vie, mais qui peut voir d'un œil tranquille, l'orage se former & fondre sur lui ! quelque agréable que soit le calme après la tempête, ce n'est rien au prix de cette inaltérable sécurité, fruit de la vertu & de la vérité.

Après avoir entendu les hommes se plaindre si amèrement des maux qu'ils souffrent, croiroit-on que la mort les fasse trembler ? Rien de plus vrai & rien en même temps de moins raisonnable. La mort seroit-elle donc un mal, & un plus grand mal que ceux qu'on éprouve quelquefois dans le courant de la vie ? De quelque côté que je l'envisage, je n'y trouve rien qui puisse nous allarmer. La mort, soit qu'elle vienne interrompre nos plaisirs, soit qu'elle mette fin à nos maux, qu'elle termine les peines d'un vieillard accablé sous le poids des années, ou les écarts d'une jeunesse qui se repose sur sa vigueur, qu'elle arrête dans sa course l'homme mûr, ou qu'elle empêche l'enfant de sortir de son état d'innocence, la mort est pour tous les hommes l'accomplissement des vues de la providence, elle est pour quelques-uns ce que la nature accorde à leurs desirs, elle est sur-tout agréable à celui qui en connoît le but, heureuse pour celui à qui elle arrive avant qu'il l'ait désirée & sans qu'il l'ait redoutée. La mort est un bien, & la vie l'est aussi, parce qu'un bien doit avoir ses bornes, parce que la mort & la vie ont cela de commun, qu'elles tendent au même but, parce que la mort & la vie sont inséparables : la vie est le premier pas que nous faisons vers le bonheur ; la mort est le dernier : en naissant nous

nous sommes approchés de cet instant que nous craignons par foiblesse, & les jours donnés à notre âge sont autant de pas qui nous en approchent. Si la mort étoit un mal, elle ne pourroit l'être que pour le moment où nous expirons : mais ce moment est peu susceptible de regrets : peut-être que l'homme qui craint de mourir en expirant, est encore à naître. Pour trouver du mal dans la mort, il faudroit envisager la vie comme un tissu d'infortunes qui augmentent à chaque instant, & ne s'attendre après cette vie qu'à des maux infiniment au-dessus de ceux que nous avons éprouvés dans ce monde : la vie seroit comme un orage qui commence à se former, lorsque nous commençons à vivre, & qui éclate avec d'autant plus de violence qu'il est plus long à se former. Si la vie est le seul bien qui nous arrive, la mort qui en est la fin, seroit-elle un mal ? Si nous ne jouissons que du présent, en quoi le dernier jour de notre vie différeroit-il de tous les autres ? Que dis-je ! en quoi le dernier moment de la vie différeroit-il de nos plus beaux jours ? L'idée que le bien de vivre va finir, peut-elle en empoisonner la jouissance pour une ame raisonnable ? Mais s'il est d'autres biens après la vie, voyons ce que nous avons à attendre.

Il nous faut mourir : c'est là la condition sous laquelle la vie nous a été accordée ; ne nous plaignons pas, il y auroit de l'injustice à regarder comme dures les conditions d'un bienfait. Rentrons en nous-mêmes, & demandons ce que nous aurions fait, si nous eussions été consultés avant que de naître : aurions-nous rejeté un bienfait, par la raison que ce bienfait ne durerait



seroit qu'un temps ? aurions-nous désiré qu'on ne mît point de bornes à ce qui doit en avoir pour pouvoir être un bien ? Supposons qu'il plût à Dieu de créer une ame qui pût se représenter l'état du monde, & à qui il laissât la liberté de choisir entre le néant & l'existence : cette ame appercevrait d'autres ames unies à des corps, elle verroit que les corps sont des instrumens nécessaires à des esprits finis, que les plaisirs sont des soulagemens nécessaires à des êtres de cette espece, que les sens sont des organes, c'est-à-dire les voies par lesquelles l'ame apperçoit ce qui se passe hors d'elle, que cet univers est l'ouvrage de la puissance dirigée par la bonté & par la sagesse, que ce monde peut procurer à l'esprit qui le contemple les momens les plus délicieux, que les maux & les inconvéniens de la vie sont des ombres nécessaires au tableau qui seroit aussi imparfait faute d'ombres que faute de beautés réelles ; que notre bonheur est entre nos mains, que la compensation de ce qui peut affliger, & de ce qui peut réjouir les hommes, est pourtant telle, abstraction faite du but pour lequel les hommes ont été créés, que la vie seroit un bien pour celui-là même en qui tout périroit avec le corps ; que l'illusion que nous nous faisons sur la nature de nos vrais biens & de nos véritables maux, ne dure pas toujours, qu'il est des intervalles éclairés dans ces espaces ténébreux, qu'il est un temps où le charme est rompu pour toujours, qu'il est de notre intérêt & en notre pouvoir de ne point nous aveugler. A cette vue, cette ame demanderoit sans doute de venir habiter cette terre. Quand la providence auroit eu d'autres

moyens pour nous rendre heureux , quand elle auroit pu ne créer que des créatures parfaitement heureuses , quand elle auroit pu dérober à la vie humaine le peu de maux qui s'y trouve , il suffit qu'elle ait choisi , pour que nous ayons sujet d'être contents : la providence a voulu que nous existassions , notre existence est donc un bien relativement à nous-mêmes , & relativement au tout ; nous aurions souhaité d'exister , s'il avoit été possible que nous fussions consultés avant que de naître ; la vie est donc un bien pour quiconque juge sans passion , & si la vie est un bien , la mort ne sauroit être un mal , parce que la mort est le dernier moment de la vie. Enfin les hommes se hâtent de donner l'existence à des enfans qu'ils chériront ; quels barbares parens s'ils sont persuadés que la mort est un grand mal , & que la vie a trop d'amertume !

Il nous faut mourir , mais nous mourons trop tôt. S'il y a du mal à ne vivre que peu d'années , prenons-nous en à nous-mêmes : nous avons été chercher ce que la nature avoit dérobé à nos yeux , nous lui avons arraché ce qu'elle nous reusoit , nos excès & nos passions ont épuisé ses ressources. Vous craignez la mort , & une mort hâtée , tandis que vous cherchez à n'être qu'un cadavre ambulans , mal léger si votre ame étoit meilleure : vous vous plaignez de la foiblesse de votre constitution , après avoir tout fait pour l'affoiblir : vivez-vous suivant les loix de la nature ? L'aurore paroît & vous vous couchez , le soleil quitte l'horison pour faire place à de profondes ténèbres , vos flambeaux vous consolent , & votre jour commence ; l'ardeur du soleil est prête à passer lorsque vos yeux



s'ouvrent à la lumière. Pourquoi changer l'ordre de la nature ? craignez-vous d'avoir quelque chose de commun avec le peuple ? Mais sachez que vos vrais biens ne sont que ceux-là même dont le peuple peut jouir ainsi que vous. Frivoles prétextes, mœurs efféminées, vices enracinés, le ridicule qui épouvante, l'orgueil qui séduit, les passions qui entraînent, voilà les mains qui ont creusé le précipice, & ce qui nous a donné des ailes pour voler vers le tombeau : qu'on reproche après cela à la nature d'avoir borné nos jours. Souvent la crainte de mourir hâte notre mort : combien de malades à qui la tranquillité d'esprit a été le meilleur remède ! Seroit-il si difficile de se tranquilliser sur ce sujet ? Nous voyons les hommes les plus grossiers aller avec courage à la mort : un brave soldat ne fait aucun cas de sa vie, & souvent il n'a pour motif de son intrépidité, que l'idée confuse d'une gloire dont il ne jouit point : cette fumée auroit-elle tant de pouvoir sur les hommes, & la raison si peu ? Ces âmes, qu'une lumière bien pure n'éclaire point, auroient-elles le courage d'affronter la mort, tandis qu'un retour réfléchi sur nous-mêmes, & une raison plus épurée ne suffiroient pas pour nous faire envisager la mort sans crainte & sans trouble ? Si nous craignons la mort, c'est que nous n'avons fait aucun effort sur nous-mêmes. Mais ce n'est pas assez de mourir sans trembler, il faut encore que ce qui nous rassure contre ces frayeurs soit un motif digne de l'homme, il faut que nous mourions après avoir pensé à ce que c'est que mourir, & sans nous être étourdis sur cet instant qui mérite toute notre attention.

Il faut mourir, mais nous mourons trop tôt : pensons bien à ce que nous disons, lorsque nous reprochons à la nature d'avoir borné nos jours, plus que nous ne l'avions espéré : la mort dans un temps diffère-t-elle de ce qu'elle est dans tout autre ? Est-elle moins terrible lorsqu'elle vient enlever le vieillard, que lorsqu'elle arrive pour enlever l'homme au printemps de ses jours ? Si d'un côté, ceux qui meurent à la fleur de leur âge ont eu moins de temps pour s'attacher aux biens passagers de la vie, s'ils emportent avec eux moins de foiblesses, s'ils quittent la vie avec moins de regrets ; de l'autre, ceux qui ont vieilli, ont eu le temps de revenir de leurs erreurs. L'âge mûr est peut-être l'âge où il est le plus difficile de mourir sans peine. Pour les uns une vie plus longue les auroit peut-être rendus plus vicieux, pour les autres une vie plus courte ne leur auroit pas laissé le temps de rentrer en eux-mêmes. Ici l'on ne sauroit pénétrer les vues de la providence : il suffit qu'il dépende de l'homme, il suffit que dans le court espace de temps qui nous a été donné, nous ayons plus de biens que de maux, & des biens d'un prix inestimable ; il suffit que le meilleur soit de naître, & le meilleur après cela de mourir. C'est aux hommes à user de leurs biens, ils sont placés dans un monde où les crimes & les vices sont les seuls moyens qui peuvent les rendre malheureux.

Le temps où nous n'étions pas, n'est pas le sujet de nos regrets ; le temps où nous ne serons plus ne nous appartient pas davantage : on ne gémit point de n'être pas né plutôt, gémirons-nous de ne pas mourir plus tard ? Est-il permis à un homme raisonnable de se plaindre des bor-



nes prescrites à ses plaisirs & à ses biens, si la nature de ces plaisirs & de ces biens demande des bornes, & si ces bornes plus ou moins étendues ne sauroient ni augmenter ni diminuer son bonheur? Ce qui lui est donné c'est ce dont il doit jouir, ses desirs ne doivent point s'étendre au-delà de ce qu'il ne doit, ni ne sauroit recevoir.

Que pourroit-il donc y avoir de triste dans la mort? Je le vois; la vue de l'éternité. Nos crimes n'ont pas été punis; nos vices à l'abri de la censure, autorisés quelquefois par l'exemple & par une basse flatterie, nous ont laissé quelques momens de paix: trouverons-nous toujours le moyen de nous distraire? N'y a-t-il point quelques juges, quelques peines à redouter! Je quitte des plaisirs qui ne m'ont, il est vrai, jamais satisfait, mais que trouverai-je à leur place? Les remords s'élevent, une éternelle nuit les ensevelira-t-elle? Mon cœur autrefois le théâtre des passions, troublé aujourd'hui à l'idée seule de la mort, n'éprouve plus que la douleur & le désespoir? Mais si la mort n'est terrible qu'à ceux qui, ne voulant pas revenir de leurs égaremens, foulent aux pieds les devoirs sacrés de la vertu, pourroit-elle être un mal? Plutôt convaincus qu'il est au dedans de nous un esprit indépendant du corps, persuadons-nous que cet esprit est immortel; persuadons-nous qu'il est heureux pour nous & de vivre & de mourir.

Un homme qui voudroit réfléchir sur lui-même, qui examineroit avec soin ce qui lui est arrivé depuis le moment où il a commencé à jouir de sa raison, qui seroit assez juste pour conve-

nir avec lui-même qu'il est, non-seulement la cause des véritables maux qu'il peut souffrir, mais qu'il s'est encore vu le maître d'éviter une grande partie de ces petites infortunes que les hommes souffrent dans le commun de la vie, verroit combien la nature & son auteur ont fait d'efforts pour le rendre aussi heureux qu'il étoit possible : l'homme considéré comme un individu dont le véritable bonheur dépend de lui-même, est heureux ; il est sorti des mains du Créateur avec tout ce qu'il falloit pour l'être, & s'il devient malheureux, c'est à force de s'opposer aux voies de la nature & de la raison.

Mais que dirons-nous des malheurs publics ? la peste, la guerre, la famine, les tremblemens de terre ! Quoi Lisbonne sous ses ruines seroit heureuse ? ces champs couverts de morts & de mourans, ces orphelins abandonnés, ces veuves désolées, ces terres ravagées par des maux qui ne pardonnent point, quel triste spectacle ! Ce sont là de ces déclamations, qui ne prouvent rien : a-t-on jamais nié que ces fléaux de la colere céleste ne fussent des maux ? Il s'agit seulement de savoir si, malgré ces événemens terribles, les hommes souffrent & les hommes qui voient souffrir un grand nombre de citoyens, sont heureux : il ne s'agit point de savoir si l'on doit être sensible aux calamités publiques, ce ne sont pas elles pour l'ordinaire qui touchent le plus sensiblement : ces frivoles déclamateurs, plus tristes souvent de la perte de ce qu'ils pourroient aimer, que de ces malheurs publics qu'ils étalent froidement à nos yeux, en ont peut-être entendu parler



fans pousser de soupirs. Les calamités publiques ne different des adversités ordinaires de la vie que par le nombre de ceux qui souffrent ces maux : cette conformité peut & doit même augmenter les peines de ces citoyens infortunés ; mais elle n'augmente point le mal en lui-même. Ces hommes qui ont péri sous des ruines sont des hommes morts ; si la mort n'est pas un plus grand mal lorsqu'elle arrive à plusieurs hommes à la fois, que lorsqu'elle les enleve insensiblement les uns après les autres, le seroit-elle lorsqu'elle arrive accompagnée de quelques événemens extraordinaires ? Serait-il triste de mourir au milieu d'un bouleversement général, quand il ne l'est pas de mourir dans le sein de la tranquillité publique ? Cette terre qui s'entrouvre sous nos pas présente-t-elle la mort sous une face plus hideuse que cet appareil de tristesse qui environne un malade prêt à quitter la vie ? Ces richesses ensevelies sous la terre sont des biens perdus & l'on peut s'en passer : ces villes bouleversées sont des établissemens détruits & qu'on peut rétablir. Mais la patrie souffre, elle est dans les fers, un formidable ennemi la menace d'une ruine totale ! Servez-la si vous pouvez, vos larmes énervent votre courage & n'adoucissent ni votre sort, ni celui de vos concitoyens. Sont-ce bien les maux de votre patrie qui vous arrachent ces soupirs ? vous ne craignez peut-être que pour vous & pour vos amis ? La guerre vous fait trembler, parce que vous tremblez pour la perte de vos biens : quelques plaisirs retranchés, la crainte d'être réduit au nécessaire, un fils exposé, un époux qui combat pour son maître, voilà ce qui vous allarme.

Vous pleurez les victoires de votre maître, si elles vous ont coûté quelques parens ou quelques amis; ces milliers d'hommes qui ont péri en laissant des veuves & des orphelins abandonnés à eux-mêmes, ne vous coûtent pas une larme, vous en auriez donné un millier d'autres pour sauver ce qui vous est cher : vous parlez donc de maux que vous n'éprouvez point. Ah qu'il y a d'injustice parmi les hommes lorsqu'il s'agit du bien public ! Où est-il ce vif intérêt qu'on doit prendre au bonheur de la société ? où sont-ils ces efforts qu'on doit faire pour y concourir ? Les hommes pour l'ordinaire rapportent tout à eux-mêmes; l'ambition, l'orgueil & l'avarice sont les tyrans qui les font penser, qui décident de leur attachement; la patrie seroit sans défense si ces passions ne pouvoient être assouvies en la servant; plus d'un citoyen est allé s'enivrer de plaisirs dans une indigne oisiveté, parce qu'il n'avoit ou point de passions à satisfaire, ou qu'il avoit de ces sujets de plainte qui ne dispensent jamais les citoyens des devoirs qu'ils doivent à leur patrie. Que m'importe-t-il, leur entendez-vous dire, que m'importe-t-il donc que tel bien arrive à ma patrie, ou que tel mal ne lui arrive pas, en ferai-je plus heureux ? Convient-il après cela à ces hommes de se plaindre des malheurs du monde, ou des malheurs de leur patrie, malheurs qui dans l'enchaînement des événemens de ce monde, contribuent au vrai bien du genre-humain. Ces grandes & tristes catastrophes, plus sensibles pour le commun des hommes, que les maux ordinaires de la vie, les ramènent aussi avec plus de succès à leurs devoirs. Voyez les hommes dans des temps de crise, &



vous verrez que la sagesse divine préside à ces événemens, où la bonté divine semble à des esprits ordinaires les abandonner à leur mauvais sort. Pourquoi tandis que l'orage gronde sur vos têtes, vous prosterner-vous aux pieds des autels? n'est-ce qu'alors que la Divinité doit être invoquée? quel cas peut-elle faire de ces prières & de ces vœux que la frayeur arrache, que la frayeur dicte? Ce ne sont donc que les maux qui vous rapellent celui qui fit & qui gouverne le monde? Vous l'oubliez au sein de la prospérité, les bienfaits vous aveuglent, les petites adversités de la vie ne font quelquefois aucun effet sur vous, il vous faut des calamités publiques: c'est un remede contre la perversité des hommes.

Il est une sorte d'hommes qui se plaignent toujours; leur mécontentement s'exhale à chaque instant, il n'est rien qu'ils ne condamnent. On est assez décidé sur leur sujet, on convient assez de leur tort, & il ne seroit pas difficile de les en faire convenir eux-mêmes. Il est sans doute fâcheux pour eux qu'ils trouvent si peu de sujets de plaisir & de contentement; mais demandez-leur s'ils seroient fort aises de quitter la vie, & vous verrez que ce sont des gens qui méprisent les richesses, & qui vendroient la justice s'ils le pouvoient. Ils aiment le plaisir & ne le trouvent nulle part, l'ennui les suit par-tout; avides de jouir, ils jouissent sans plaisir. Vous les voyez au milieu des amusemens qu'ils recherchent, inquiets de ce qu'ils feront le lendemain: ils périssent d'ennui & tremblent pour l'ennui du jour suivant; traînant dans la société cet air chagrin & inquiet ils se hâtent de finir leur jour, ils vont porter de lieux en lieux un visage où la sérénité

& la joie ne paroissent presque jamais; ils passent leur temps à s'ennuyer des plaisirs présens, à médire des plaisirs passés, & à desirer avec inquiétude des amusemens & des biens dont ils ne jouiront pas. Moralistes sévères, on les entend quelquefois mépriser la douceur de ces momens délicieux, que d'autres goûtent avec tant de volupté. Je les ai vus ces hommes mécontents & d'une humeur atrabilaire, empoisonner les plaisirs les plus innocens; ce sont des misanthropes qui se haïssent quelquefois eux-mêmes, parce qu'à force de s'occuper des maux de la vie, ils voient & leurs vices & leurs crimes: il leur faut de ces joies folles, de ces délires de raison pour interrompre leur inquiétude, & dissiper leur ennui. Quelle peut être la cause de ce mal? Ne la cherchons pas ailleurs que dans les vices, l'amour-propre & l'oïfiveté. En ramenant tout à eux-mêmes les hommes font de leur individu une triste idole, à qui ils voudroient que tout fût sacrifié: la trop bonne opinion, qu'ils ont conçue d'eux-mêmes, ne leur fait envisager dans tout ce qui leur arrive que l'injustice la plus criante, & dans tout ce qui arrive aux autres qu'une aveugle faveur; l'envie, ce monstre fils de l'amour-propre, tourmente leur ame, ils ne voient dans la prospérité de leurs concitoyens que des sujets de peine, & leurs plus grands avantages perdent à leurs yeux tout le prix qu'ils ont, parce que leurs desirs vont au-delà, & que leurs prétentions ne sont jamais bornées. L'oïfiveté est une autre cause de cette humeur atrabilaire, qui empoisonne les jours de ces hommes dont nous parlons; l'occupation est la mere du plaisir, elle étouffe la



peine, & nous fait passer nos jours comme s'ils étoient filés d'or & de soie : malheur à celui qui est obligé de chercher mille riens pour remplir son tems, & pour oublier son existence ! il trouve les jours bien longs & le cours des années bien rapide, parce qu'un long espace de temps nous paroît court, lorsque nous n'avons rien qui fasse foi du temps qui s'est écoulé & qu'un court espace de temps nous paroît long lorsque notre mémoire nous retrace encore l'impatience avec laquelle nous avons attendu qu'il fût écoulé. Mille petits inconvéniens de la vie échappent à qui fait s'occuper, & le plaisir est délicieux après le travail, parce qu'il est accompagné de ce sentiment intérieur qui approuve ce que nous faisons, & parce qu'il n'a rien perdu par une continuelle habitude. Celui qui aime les hommes, qui s'humilie souvent, qui s'occupe beaucoup, ne sauroit ni s'ennuyer, ni se plaindre de sa situation. Il arrive du bien à des personnes que je connois, elles échappent à de violentes maladies, & à des dangers pressans, elles prospèrent, quel sujet de joie pour mon ame ! Elles ont besoin de mon secours, quelle fortune pour moi de pouvoir leur être utile ! Je ne jouis pas des avantages qu'elles possèdent, mais je sens que je ne les mérite pas & que je puis m'en passer ; je les aime trop pour leur envier des biens que la providence m'a refusés, je les estime trop pour condamner la fortune plus libérale envers eux qu'envers moi, je fais trop peu de cas de mon mérite pour me plaindre de mon sort : je passe mes jours dans l'étude, je vois les progrès & le bien que je fais, je mêle à mes occupations des momens de distraction, je les donne à

la société : l'amitié, les plaisirs innocens de la vie, quelquefois l'amour, viennent porter la joie dans mon ame, mes jours s'écoulent dans la paix & dans l'innocence, ma carrière s'achève sans que j'aie éprouvé que la vie soit trop longue, pendant que je comptois de vivre encore, ou qu'elle fût trop courte à présent que je me vois à ma fin.

Ce que je viens de dire n'est point pour condamner l'ennui qu'on éprouve quelquefois dans le sein des sociétés les plus courues : il n'est pas possible à un homme sage de goûter ces propos usés qui reviennent toujours : on a jetté du ridicule sur les conversations savantes, même sur les conversations utiles : on a substitué au pédantisme du siècle passé, la médisance & la futilité : n'y auroit-il point de milieu entre ces extrémités ? Si c'est un abus que *de faire de l'esprit & de parler sentiment*, comme on s'exprime assez ridiculement, n'est-il pas cent fois plus triste de voir qu'un jeune homme ne cesse pas de fréquenter le plus grand monde, sans apprendre à penser ? Quelle éducation pour les jeunes gens, que celle du monde d'aujourd'hui ! on n'y apprend pour l'ordinaire que ce qu'il est bon d'ignorer. Qu'importe-t-il en effet de danser avec grace, de jouer de plusieurs instrumens, d'avoir l'art d'entretenir la société des propos les plus frivoles, si ces légers avantages sont accompagnés de vices, si l'on ignore ce qu'il est essentiel de savoir ? On voit souvent des hommes qui amusent bien peu la société où ils vivent : l'esprit & le bon sens ne se trouve pas dans ces folies d'une imagination peu réglée, dans ces histoires de ville où quelque honnête homme pâtit toujours,



dans ces remarques malignes sur la conduite des autres. Si l'ennui vous dévore dans ces sociétés, je vous en félicite : mais vous êtes bien à plaindre s'il vous suit par-tout. On peut l'éviter, & il n'est pas difficile de trouver du plaisir dans la société de quelques hommes.

Que dirons-nous de ceux qui pour donner plus de couleur à leur mécontentement, ne cessent de parler contre les égaremens & les vices du siècle ? Ils grossissent les objets, les foiblesses des hommes leur paroissent des vices, & les vices des crimes ; ils imputent à la perversité du cœur de l'homme des actions qui, toutes vicieuses qu'elles sont, ne sauroient être attribuées qu'à ces momens malheureux que les passions font naître. Mais sans excuser ou justifier ici les hommes, ces censeurs de l'humaine nature de quoi pourroient-ils se plaindre ? Est-ce à la Divinité elle-même qu'ils en veulent, lui oseroient-ils reprocher d'avoir donné l'existence à des vicieux, ou bien est-ce aux hommes qu'ils s'en prennent ? Quel peut être leur but dans les plaintes qu'ils font à ce sujet ? Est-ce le malheur des créatures humaines qu'ils veulent prouver, & qu'ils oseroient imputer à l'Être souverainement parfait ? Je n'ai garde de me persuader que leur aveuglement & leur témérité puissent aller aussi loin : je me persuade plutôt qu'ils n'accusent que les hommes des crimes & des vices qui regnent dans la société : mais qu'ils songent donc que ces maux peuvent être évités, & qu'ils le seroient toujours, si les hommes aimoient davantage leurs véritables intérêts.

Il y a des hommes vicieux, j'en conviens, il y en a qui sont capables de tous les crimes :

si vous en doutez, regardez nos loix & nos codes, monumens éternels de notre honte; vous y verrez à chaque ligne la preuve de ce que je vous dis, vous y trouverez qu'il a fallu forcer la parole, parce qu'on ne pouvoit s'y fier, vous y trouverez que c'est moins à votre bonne foi qu'à votre feing qu'on s'en rapporte (\*). Il est aujourd'hui d'usage dans le monde de prendre ses précautions, c'est-à-dire qu'il est d'usage de supposer les hommes capables des crimes que la loi condamne.

Les méchans, il est vrai, sont à redouter, mais ils le sont sur-tout pour ceux qui craignent beaucoup pour leur réputation, pour leurs biens & pour leur vie. On se trompe souvent si l'on s'en rapporte aux visages étudiés: il y a des hommes qui ont les dehors de l'humanité, tandis que leur ame n'a rien que d'inhumain; mais le mal que les méchans peuvent nous faire est un mal bien léger: on doit s'en douter, le prévenir si l'on peut, & penser à son devoir. Je ne nierai point qu'il n'y ait des hommes qui semblent être nés pour nuire: il y a mille choses dans la vie humaine dont on ne sauroit porter de plaintes devant les tribunaux, & qu'il faut souffrir patiemment: il y en a de plus fâcheuses encore dont on ne sauroit même se plaindre devant les hommes les plus équitables: il est de ces tours étudiés, que la méchanceté la plus noire enfante, & qui sont souvent couverts du voile de la justice & de la religion: il est de ces coups de

(\*) O turpem humano generi nequitiae ac fraudis publicae confessionem! annulis nostris, plus quam animis creditur. Seneca de Benef. L. 3. l. 3.



poignard enfoncés avec adresse, il est de ces discours empoisonnés où la franchise, le zèle pour le bien public, l'amour de la vérité, & l'attachement à la religion semblent se le disputer, & où il n'y a que de la méchanceté. J'ai vu bien des hommes avoir tous les avantages des procédés, avoir pour eux la voix publique, tandis que dignes du plus souverain mépris, ils m'inspiroient une espece d'horreur. Il y a même des services dangereux; mais ces maux & ces inconvéniens ne sont tels que pour ceux qui les font souffrir.

Plus de vertu dans cet univers nous rendroit plus heureux, je l'avoue; mais tâchons surtout d'être vertueux nous-mêmes: l'exemple est la première de toutes les leçons, il instruit mieux que les préceptes, les conseils, les reproches: le vice est obligé de se cacher lorsqu'il apperçoit l'éclat de la vertu, & s'il commence à craindre de paroître au grand jour, on a beaucoup gagné sur lui: un homme qui a honte de ses vices a fait le premier pas vers la vertu. Ceux qui condamnent les hommes avec tant de sévérité ont leurs vices; & plus condamnables souvent, que ceux dont ils ne cessent de grossir les fautes, ils cachent quelquefois sous les dehors d'une vertu pure les sentimens les plus bas & les plus rampans; ces juges sévères, qui ne pardonnent rien, appelés à être jugés, n'auroient de ressource que dans une aveugle clémence: il y a des vertus dans ce monde; que ne leur causent-elles autant de joie, que les vices des hommes paroissent leur causer de peine? Mais leur mécontentement est moins l'effet d'un amour

décidé pour la vertu, que l'affreux plaisir de condamner les autres.

Si je ne puis disconvenir de l'existence de ces maux, il me semble pourtant trouver dans l'homme un fond de vertu, qui l'emporte sur ses vices : il y a toujours un bon côté pour les hommes qui paroissent les plus coupables : si on ne peut les justifier on les excusera, & si on ne peut les excuser on diminuera du moins leurs fautes. Il n'est pas nécessaire d'employer pour cela le mensonge, l'imposture, ou ces ressources plus connues dans le barreau que par-tout ailleurs; il suffit de juger les hommes comme on jugeroit un ami qu'on fouhaiteroit de trouver innocent. La légèreté des uns, l'ignorance des autres, la passion de ceux-ci, la séduction à laquelle ceux-là ont été exposés, les maux, les distractions, les bonnes intentions de quelques uns, dans quelques autres l'espérance de ne pas nuire, sont autant de raisons qui peuvent combattre pour ces hommes que vous voudriez condamner, & que je voudrois pouvoir absoudre. Il n'est rien de si affreux que ce penchant de quelques hommes à supposer dans les autres des motifs odieux, & à tirer de leur conduite des conséquences funestes à leur réputation, à leurs mœurs, ou à leur religion. Qui ne fait que les hommes sont inconséquens? Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de dire que ce n'étoit pas là notre intention? Songeons donc que tous les hommes peuvent en dire autant : que nous sommes coupables, lorsqu'élevant notre tête altière nous jugeons & nous condamnons les hommes! Ignorant presque toujours les circonstances où ils se sont trouvés, nous devrions au moins sus-

pendre



pendre notre jugement ; il n'est point de raisons, pas même de prétextes pour nous donner un droit que le dernier des hommes, c'est-à-dire le plus coupable peut nous contester. Envisageons les choses autrement qu'on ne le fait dans le monde ; gardons-nous de condamner si facilement ceux que nous voyons agir contre des principes que nous regardons comme certains : une mauvaise action ne prouve pas un mauvais cœur, comme une bonne action ne prouve pas un bon cœur ; on jette la pierre à ces hommes que la voix publique a condamnés, sans se souvenir qu'il n'est rien de si trompeur que les apparences & les jugemens du peuple : tel qui ne ravit jamais le bien des autres, mais qui fit cent fois pis, dort en paix, tandis qu'on conduit au supplice un homme coupable, il est vrai, d'un crime, mais peut-être capable des plus belles actions. Il est peut-être peu d'hommes expirés sur l'échaffaut, qui n'aient eu plus de mérite & plus de vertus, que tant d'hommes qui pendant tout le cours de leur vie n'ont eu à redouter ni la voix du public, ni le bras séculier. Ce brigand qui périt dans les plus affreux supplices, a-t-il fait plus de mal, que cette foule de débauchés qui privent leur patrie d'un grand nombre de citoyens, que cette foule de médifans & de calomniateurs dont les sociétés sont infectées, que cette foule de gens qui ont levé des mains sacrilèges contre les autels, que ces hommes qui se repaissent du sang d'innocentes victimes, qui se permettent tant d'actions secrètes qui font horreur ?

Les hommes envisagés dans un certain point

de vue, peuvent paroître quelquefois infiniment plus méchans qu'ils ne le sont réellement. Si on ne veut en juger que par quelques actions, par quelques desirs, que par quelques discours, on les trouvera coupables des crimes les plus noirs. Pour nous en convaincre, observons les hommes qui vivent en société avec nous, mais observons-les lorsqu'ils sont animés de leur passion dominante, lorsque cette passion les fait agir : devenus esclaves de cette espece de rage, un voile épais couvre leurs yeux, la raison ou ne parle plus ou n'est plus écoutée; les sentimens d'honneur, de probité, de religion écartés pour quelques instans, ne laissent à l'homme que le sentiment de sa passion : ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment ces révolutions se passent dans notre ame, cela seroit trop abstrait pour le but que je me propose, il suffit de les indiquer pour expliquer comment il est possible de grossir infiniment les vices des hommes. J'en ai vu plusieurs remplis des sentimens les plus dignes d'une ame raisonnable, joindre à une véritable piété mille vertus de société, être amis des hommes, les servir avec plaisir; mais cesser d'être gens de bien, lorsque leur amour-propre choqué, ou que leur fortune sembloit exiger quelques sacrifices. Un homme qui n'est point médisant, deviendra calomniateur, s'il s'agit de quelqu'un qui a pu blesser sa vanité; on le voit tous les jours. Si l'on ne veut juger des hommes que par ces cas assez rares, on en trouvera bien peu qui ne soient dignes d'un souverain mépris. La jalousie, l'orgueil, l'avarice, l'envie, sources de tant de mauvaises actions qui viennent ternir nos vertus, sont des vices qui com-



me autant de breuvages empoisonnés offusquent de temps à autre notre entendement, & nous donnent des intervalles où nous paroïssons bien méchans. Nous nous permettons alors & des desirs & des actions que nous aurions en horreur si nous étions de sang froid : ces passions enivrent l'ame ; gardons-nous donc de les irriter dans les autres, & ne jugeons pas les hommes, lorsqu'ils sont si peu les maîtres de ce qu'ils font : du moins ce n'est pas à nous qu'il convient de le faire. Un homme qu'une passion bien vive anime, ressemble assez à un homme dont le cerveau est troublé : trainera-t-on devant les tribunaux un furieux qui ne fait plus ce qu'il fait ? Les hommes ont dans la vie bien des momens de fureur & d'aveuglement.

Se plaindra-t-on de l'impunité des vices ? J'avoue que les peines & les supplices peuvent contribuer à rendre les hommes vertueux : il est sans doute à souhaiter que la clémence & l'indulgence ne viennent point à l'appui des passions ; mais quand il arrive qu'un méchant échappe à la peine qu'il a si bien méritée, quel mal peut-il nous en revenir ? D'ailleurs s'il est à l'abri des poursuites, il ne l'est jamais des remords : le danger tout éloigné qu'il est, paroît bien près au méchant : il est dans la nature (\*) qu'il détruise lui-même l'impunité qui nous révolte. Admirables voies de la providence ! elle a su attacher à toutes les actions un secret jugement que nous avons bien de la peine à éviter.

Mais, me dira-t-on sans doute, il résulte

(\*) Tuta scelera esse possunt, secura non possunt;  
Seneca Ep. 97.

pourtant de ce que vous venez de dire, qu'il y a des hommes malheureux, quand ce ne seroit que les vicieux qui le fussent. Eh c'est ce que je n'ai jamais nié : j'ajouterai seulement que ce qui fait le malheur de ceux qui se livrent aux crimes & aux vices, ce ne sont point les suites que ces crimes & ces vices traînent naturellement après eux pendant tout le cours de la vie : au contraire, ces suites qui semblent fâcheuses, & qui ne le sont point, servent de remèdes aux maux auxquels les hommes se sont exposés volontairement. L'infamie, un de ces épouvantails que les sociétés ont inventés pour leur sûreté, ces marques extérieures de l'indignation publique, ces flétrissures sont autant de moyens propres à détruire un mal qu'il est inutile de combattre avec des armes ordinaires. Un criminel, trop heureux de servir d'exemple à ses concitoyens, & de trouver les moyens les plus efficaces pour revenir de ses égaremens, doit regarder la sévérité de la justice, comme ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux : on met une fin à ses crimes qui auroient peut-être duré plus long-temps, on le met dans une situation si propre à faire renaître en lui ces sentimens de vertu qui ne sont jamais entièrement étouffés. Ceux qui voient dans leur famille, des sujets d'ignominie doivent être citoyens : il n'est plus de liaison lorsqu'il s'agit de l'intérêt public, & de l'intérêt de la vertu : je les plains, mais dans leur affliction ils ont des ressources, & ce qui leur arrive n'est ni sans consolation, ni un grand mal, ni un mal qui les prive des biens dont ils jouissent. Sensibles aux véritables avantages de ceux qui leur sont chers, ils doivent voir avec



joie la main de la justice s'armer contre des hommes pour qui la clémence seroit le plus funeste de tous les dons. Plût au ciel que ces vices, ces actions, & ces penchans qui ne conduisent point au supplice, mais qui sont aussi infâmes que les crimes les plus détestés, eussent à redouter des châtimens aussi sévères ! Bien loin donc de plaindre ceux qui se sont attiré plusieurs maux par leur dérèglements, il faudroit, si on aimoit véritablement les hommes, souhaiter que les peines accompagnassent ou suivissent du moins toujours les vices ainsi que les crimes. Un homme qui dort en paix & qui se voit au-dessus de la censure & des châtimens, est bien à plaindre s'il n'est vertueux : mais il est peu de vicieux, peut-être n'en est-il point qui puissent se flatter de cette tranquillité dangereuse, ou plutôt qui soient assez malheureux pour l'obtenir. Tôt ou tard il s'éleve dans leur ame un secret tourment plus triste, mais en même-temps plus efficace que les supplices les plus cruels : il vient lever le voile, rompre le charme, offrir à l'homme un secours salutaire : aussi les supplices ne sont-ils utiles à ceux qui les souffrent, que parce qu'ils réveillent en eux les remords ; & les corps de justice qui font périr les coupables avant que ces remords aient pour ainsi dire purifié leur ame, se rendent responsables d'ôter à ces malheureux les ressources que la providence leur ménageoit. Ce ne sont pas les remords qui font le malheur de ceux qui les éprouvent, car ce sont les crimes & les vices auxquels ces hommes se sont livrés, qui les ont rendus malheureux : ces mouvemens d'une conscience allarmée sont le plus grand de tous les biens, & la preuve la plus cer-

taine qu'il est un Dieu, & que ce Dieu est bon.

Ce sont donc les hommes qu'il faut accuser des maux qui leur arrivent : s'ils ne cherchoient eux-mêmes à troubler leur repos, ils trouveroient avec peine un instant de déplaisir ; mais malheureusement il n'est rien qu'ils ne fassent pour rendre leur sort déplorable. Pourquoi, artisans laborieux de leurs propres maux, voient-ils à leurs yeux leurs foiblesses & leurs vices ? que n'écoutent-ils ce précepte de la sagesse qui nous conseille de chercher à connoître soigneusement ce qu'il y a de plus mauvais en nous ? Malheur à celui qui ne peut pas rentrer souvent en lui-même, mais plus malheureux encore celui qui ne l'ose pas ! Les hommes en s'aveuglant sur leur propre sujet, se creusent des précipices, & se plaignent après cela d'y être tombés : ils se dissimulent à eux-mêmes & leurs défauts & leurs vices ; ils seroient peut-être vertueux, s'ils ne se flattoient pas de l'être ; ils se perdent autant, pour ne pas dire beaucoup plus, par la bonne opinion qu'ils ont conçue d'eux-mêmes, que par les éloges & les flatteries de ceux avec qui ils vivent. Combien peu d'hommes, osent se dire la vérité ! combien peu qui encensés par la foule, ne s'encensent pas beaucoup plus eux-mêmes ? ils tendent le bras à l'assassin, ils appuient la main qui leur porte le coup mortel. Si, juges sévères de leurs mœurs, de leur conduite, de leur caractère, ils s'avoient à eux-mêmes leurs foiblesses & leurs vices, ils n'attendroient pas si longtemps à s'en corriger.

Tout ce que je viens de dire prouve, si je ne me trompe, que les hommes ont tort de se



plandre des maux de la vie: je prouverai encore que les biens dont ils jouissent sont des biens qui méritent toute leur reconnoissance, & que ceux qu'ils desirent ne sont que des avantages dont ils peuvent se passer, & que souvent la providence leur a refusés parce qu'elle les aimoit. L'homme est heureux.

Pour peu qu'on réfléchisse sur soi-même, on sentira le prix de son existence: ce bien si précieux ne sauroit perdre de son prix ni par les douleurs les plus aiguës, ni par les chagrins les plus cuisans. On ne pense pas assez à ce que c'est qu'exister, & l'homme accoutumé à jouir de la vie oublie bientôt qu'il existe. Je ne sais, mais j'éprouve en pensant au néant, une espèce de frémissement; si tous les hommes convenaient que cesser d'exister pour être anéanti, est de tous les maux qu'on pourroit redouter le plus terrible, quel bien que la vie! On a vu les hommes de tous les siècles se consoler dans les plus grandes adversités, & à la vue de la mort, par l'idée flatteuse de l'immortalité: l'existence est ce premier bien auquel nous aspirions, s'il étoit possible de desirer avant que de naître. Un homme raisonnable ne demande pas que sa fortune soit l'effet d'un miracle; il ne souhaite que de voir les obstacles en état d'être combattus; il ne souhaite que de se trouver le maître de mériter quelque chose par ses efforts: une ame raisonnable demanderoit-elle autre chose que de naître, si avant que de venir en ce monde elle pouvoit desirer? Lorsque les hommes sont parvenus aux grandeurs, ils commencent par les mépriser, ils voudroient persuader

der aux autres que ces honneurs leur font à charge, & que la médiocrité a des charmes pour eux : qu'ils seroient honteux, si on leur offroit les moyens d'obtenir les biens qu'ils vantent, & de perdre ceux qu'ils méprisent ! Bien loin de chercher les uns & de quitter les autres avec plaisir, cette médiocrité seroit pour eux un sujet d'allarmes, on les verroit devenir criminels pour conserver des honneurs qu'ils faisoient semblant de mépriser : il en est de même de la vie ; celui qui se plaint le plus, la conserveroit à tout prix : la vie est donc un bien, & nous le savons sans en convenir. Avec quelle attention le mal le plus léger ne nous fait-il pas consulter nos Esculapes ? que de soins lorsque le plaisir ne nous aveugle pas, pour nous garantir d'une mort trop prompte ? Quelques instans, quelques jours de plus nous paroissent un bien, & la vie seroit un mal ! Écoutez les soupirs de ce mourant ; que ne donneroit-il pas pour renaître ? un monde où il seroit infiniment moins heureux, qu'il ne l'a été, ou plutôt qu'il ne croit l'avoir été dans celui qu'il va quitter, lui paroîtroit un objet de desir.

Mais, dit-on, la brièveté de la vie est telle que la vie ne sauroit être un bien : ce court espace de temps semble n'avoir été donné aux hommes, que pour leur causer la peine de mourir. Étrange raisonnement ! peut-on se plaindre de la brièveté de la vie, & nier que la vie soit un bien ! D'ailleurs qu'est-ce que cette prétendue brièveté, éternel sujet de froides déclamations ? La vie n'est ni longue ni courte à envisager les choses dans leur véritable point de vue. L'existence éphémère de ces petits ani-



maux a sa briéveté & sa durée comme celle de l'homme: l'animal dont l'existence est bornée à l'espace de temps qui s'écoule entre le lever & le coucher du soleil, vit longtemps s'il n'expire qu'à la fin du crépuscule; il vit peu s'il meurt lorsque le crépuscule commence à paroître. Le vermisseau dont la naissance & la mort se touchent de si près, gagnera-il à vivre un instant de plus? approuverions-nous ses desirs, ou plutôt ses murmures s'il pouvoit se plaindre de la briéveté de son existence? Cependant c'est à prolonger nos jours que tous nos vœux se réunissent: une longue vie est ce que nous souhaitons à tous nos amis, & ce que nous souhaitons à nous-mêmes: prolongez vos jours tant que vous voudrez, si l'immortalité ne vous a pas été destinée, vous ne gagnerez rien: le moment de partir arrivera, & lorsqu'il est arrivé, la vie la plus longue ne paroît qu'un songe; quelque courte qu'elle soit, elle suffit à qui veut bien sçavoir pourquoi il est en ce monde. Quand on fait réflexion aux fatigues, aux maladies, aux distractions, au tems perdu dans le sommeil, à l'état de l'enfance, on sent que le vieillard le plus décrépité a peu vécu, mais que celui-là seul a passé assez longtemps sur cette terre, qui a tiré de son séjour ici-bas le fruit qu'on en peut retirer. Mettez-vous en état de n'avoir rien à redouter, vous verrez que l'homme peut vivre sans désirer & sans craindre la mort. La vie est un voyage: ainsi qu'assis sur un bateau on voit les arbres & le rivage fuir loin de soi, de même dans le cours rapide de nos jours, nous voyons passer après notre enfance notre jeunesse & l'âge mûr où nous sommes arrivés. On ne fait ce qu'on souhaitte en desirant de vivre longtemps: quand on

est aveugle, on est heureux d'avoir un conducteur, mais l'avenir est caché à nos yeux, laissons donc à la providence le soin de nous y conduire.

Ce n'est pas là le seul desir que l'erreur a fait naître: combien d'autres que les hommes forment tous les jours faute de vouloir connoître ce qui contribue réellement à leur bonheur! On ne connoît pas l'homme, ou on ne l'aime pas, lorsqu'on lui souhaite tout ce qu'il desire; ce seroit le punir que de le mettre au comble de ses vœux. Jettons un coup d'œil sur les différens objets des desirs humains, il ne faudra pas beaucoup d'efforts pour convaincre tout homme raisonnable de la vérité de ce que j'avance.

On trouve des hommes qui desirent la force & l'adresse de certains animaux: c'est la légèreté des uns, l'impétuosité des autres, la durée de ceux-ci & la vue de ceux-là qu'ils regardent comme des avantages dignes d'envie. Ils voudroient trouver comme tous les animaux leur nourriture toute préparée: leur indolence & cet amour enraciné de l'oïveté leur font desirer cette sécurité où vivent les animaux, faute de besoins dont nous pouvons nous glorifier. Ils ambitionnent la perte de ces privilèges qui les mettent si fort au-dessus des brutes, & à qui ils doivent l'empire qu'ils exercent sur eux. Tristes raisonneurs! faites parler le monde de vos étranges erreurs, préférez la vie animale à ces rayons de lumière dont votre ame est éclairée; votre esprit misantrope apprend aux hommes qu'il en est de la philosophie comme de tous les biens de la vie, qu'elle est un poignard dans les mains d'un insensé.



Ce n'est pas tout, les choses les plus opposées à la nature humaine sont quelquefois l'objet des desirs de l'homme : une vie sans fin, la connoissance de l'avenir, & que n'entre-t-il point dans le cœur des hommes ? Encore si la raison étouffoit dans leur naissance ces desirs que produit en eux l'aveuglement ; mais ces desirs toujours présens à leur esprit, les occupent pendant tout le cours de leur vie, ces desirs ne sont interrompus que par les plaisirs, & ces desirs lorsqu'ils ne peuvent être satisfaits, arrachent des murmures. On diroit à entendre parler les hommes, que ce monde n'est l'ouvrage que d'une puissance avare de ses dons ; tout manque à qui se livre à ses passions, à ses préjugés, à ses erreurs, & tout abonde pour qui suit les lumières de sa raison, la voix de la nature, & les leçons de la sagesse.

Tandis que notre orgueil abaisse à nos yeux nos égaux, la bassesse de nos sentimens nous fait mettre le genre-humain au niveau des créatures les moins parfaites : ce même esprit qui nous fait tant priser les foibles avantages que les uns ont sur les autres, rabaisse ceux que les hommes ont en commun. Voir, ce n'est rien, mais voir beaucoup plus loin que les autres, c'est un avantage réel : ce que tout le monde a comme nous, est un bien dont nous ne faisons aucun cas : étrange aveuglement ! Qu'en arriveroit-il si nous avions des sens plus parfaits ? Je fais bien que si notre vue portoit plus loin, nous distinguerions mieux les objets éloignés : que si notre ouïe étoit plus fine, avertis d'un danger prochain nous éviterions quelquefois la surprise. Mais en revanche, que d'inconvéniens

attachés à des organes plus délicats ? Ce sont les hommes dont les organes sont les plus grossiers qui ont la santé la plus affermie : que nous serions à plaindre , si distinguant les plus petits objets, nous ne trouvions dans toute la nature, que des figures dont la surface nous rebutât ; si distinguant les sons les plus foibles, nos oreilles étoient continuellement frappées d'un bruit sourd qui nous empêchât de réfléchir ! Si des hommes doués d'une plus grande sensibilité d'organes étoient dans un monde où tout fût analogue à leurs sens, tout reviendrait au même : un homme qui a l'ouïe très-fine n'a aucun avantage sur celui qui l'ayant plus dure, se trouve à proportion plus près de l'endroit d'où le son part. Celui qui souhaiteroit des sens plus parfaits, sans que rien fût changé dans le cours ordinaire de la nature, desireroit des maux qu'il ne sauroit supporter : & celui qui desireroit un autre univers pour avoir des sens plus parfaits, ne penseroit pas que tout étant relatif, les circonstances se trouvant changées à proportion, il ne gagneroit rien.

Ne nous imaginons pas que nous soyons des créatures fort imparfaites : je serois tenté de demander à ceux qui ne voient dans tout ce qui est humain que foiblesses & imperfections, ce qu'ils entendent par imperfection ? Ils me diront sans doute que ce sont les bornes prescrites aux facultés & au pouvoir des créatures humaines, qui les rendent imparfaites, sans songer qu'ici encore il ne s'agit que de relations. Une vue n'a de perfection qu'eu égard aux objets qui doivent être apperçus : sa perfection consiste donc à avoir de certaines bornes, mais non pas à n'en



point avoir. Tout est parfait dans le physique, tout ne l'est pas dans le moral, mais cela dépend des hommes & doit en dépendre : car il n'est point de perfection morale sans la volonté libre de l'homme. Au lieu de nous plaindre d'avoir un corps si facile à s'user, voyons si notre ame n'est pas souillée de vices, & notre esprit imbu d'erreurs & de préjugés : maîtres de nous corriger des uns & de suppléer aux autres, passons les jours & les nuits à dompter nos passions & à éclairer notre esprit. Que diroit-on d'un souverain, si au lieu d'apaiser les rebellions, de faire fleurir le commerce & les arts, il se bornoit à desirer des villes mieux décorées, & & ne s'occupoit qu'à bâtir des palais pour traîner de lieux en lieux son oisiveté & sa foiblesse ?

Mais, disent encore ces mêmes hommes, si au moins notre santé toujours affermie, notre corps toujours sain & robuste, laissoit à notre ame une entière liberté d'agir jusqu'au dernier moment de la vie : si au moins nos organes ne s'affoiblissoient pas insensiblement ; si les trésors que l'esprit a amassés dans le courant de la vie, ne devenoient pas enfin inutiles, nous verrions & la mort & la briéveté de la vie sans crainte & sans peine : il est bien triste de quitter la vie après avoir perdu tous les avantages qu'on avoit acquis. Quel langage, justes Dieux ! Examinons-le pourtant de plus près. Le corps s'affoiblit, les organes perdent leur activité, la mémoire commence à manquer ; on ajoute, le fruit des veilles & les connoissances acquises avec tant de peine, deviennent inutiles ; l'homme meurt enfin dénué de tout ce qu'il avoit de précieux. Turenne, s'il eût vieilli, seroit mort

fans avoir pu combattre , & Newton, s'il eût vécu vingt ans de plus, ignorant peut-être les vérités qu'il avoit découvertes ; quelle perspective pour l'homme ! Je pourrois me contenter ici de répondre qu'il vaut bien mieux avoir été un Turenne, un Newton, & mourir après avoir cessé de l'être, que de n'avoir jamais existé, puisqu'un bien ne sauroit cesser d'être un bien, par la raison que sa durée est bornée à un certain espace de temps. Mais il y a plus : qui nous a prouvé que l'inactivité des fonctions animales, suppose celle des fonctions de l'ame ? Qui nous a dit que la foiblesse des esprits animaux suppose celle de l'ame, que la perte de la mémoire, je dis plus, les rêveries d'un vieillard prouvent la foiblesse de son ame ? Cette ame qu'enferme un corps affoibli, jouit de toute sa vigueur, mais elle manque de moyens pour le témoigner par des actions extérieures ; il est temps de partir, l'instrument qui a servi assez longtemps est usé, il faut le quitter : un vieillard est un homme qui commence à rompre le commerce qu'il avoit avec les autres hommes, il ne les entend plus qu'à-demi, bientôt il ne les entendra plus du tout ; ce bras qui a combattu vaillamment est devenu foible, il devoit le devenir : une machine à l'abri des injures du temps est une chose impossible : quand notre corps pourroit conserver toute sa force jusqu'au dernier moment de la vie, il seroit peu raisonnable de le souhaiter, cela ne feroit qu'augmenter nos peines à l'instant de la mort, cela changeroit en morts douloureuses & violentes ces morts douces & tranquilles, où le flambeau de la vie changé en lumignon s'éteint insensiblement : cela troubleroit



cette sérénité d'ame, ces réflexions qui occupent l'homme qui finit sa carrière. Si tout périt avec le corps, si un autre ordre de choses, un autre monde ne succede pas à celui-ci, qu'il est heureux pour nous de ne pas sentir en mourant tout ce que nous perdons ! Mais si un autre monde existe après celui-ci, il n'est pas possible que l'ame s'y rende dépouillée de tous ses avantages: si l'esprit qui vit en nous subsiste après la mort, se pourroit-il qu'ayant la force de subsister sans le corps qui l'animoit, il perdît par l'affoiblissement des organes les biens précieux qu'il avoit acquis? se pourroit-il qu'après le développement qui s'est fait, il fût de nouveau enseveli dans les ténèbres? Se pourroit-il que ce degré de raison que l'étude nous a procuré, que ces inclinations vertueuses que la religion nous a inspirées, fussent détruites, lorsqu'il ne nous manque que le moyen de nous communiquer aux vivans? Non, nous ne perdons avec la vie que ce qu'il nous importe peu de conserver: les loix immuables de la nature ne sauroient être des loix barbares: pourquoi donc nous plaindrions-nous, pourquoi désirerions-nous ce que la nature & son Auteur, c'est-à-dire, ce que la souveraine bonté nous a refusé?

Si l'on demandoit pourquoi nous sommes assujettis au sommeil, à la nécessité de réparer continuellement nos forces, à celle de nous couvrir; pourquoi nous avons des besoins & des desirs quelquefois si difficiles à contenter, si, dis-je, on demandoit pourquoi les choses sont telles que nous les voyons, tandis qu'elles pourroient être plus conformes à nos desirs? nous aurions un grand nombre de raisons à

alléguer; mais en manquaillions nous, il nous seroit aisé de fermer la bouche à ces gens qui se permettent tant de questions téméraires & tant de jugemens frivoles. Si la foiblesse de notre vue nous empêche de connoître toute la beauté de cet univers, ce que nous en voyons, ce que nous en savons suffit pour assurer que tout est bien : une confusion apparente est pour des yeux plus clair-voyans un ordre admirable. Tous les jours on voit les grands politiques inexplicables dans leur conduite, on diroit qu'ils heurtent le sens commun : plus sages cependant que de subalternes censeurs, ils conduisent au port au milieu de l'orage & des vents déchainés, le vaisseau qui leur a été confié. Mais ce monde est l'ouvrage de Dieu même.

Un desir moins coupable est celui qui anime ces esprits curieux, ces hommes livrés tout entiers aux sciences & aux arts : ils voudroient ne rien ignorer : quelques bornes qu'on voudrît prescrire à leurs lumieres, ces bornes seroient toujours trop étroites, s'ils concevoient quelque chose au-delà ; ils seroient bien plus sages, si jouissant de ce qu'ils peuvent obtenir, ils destinoient à leur véritable usage, les connoissances qu'ils ont acquises. Il y auroit sans doute un plus grand avantage à connoître plus, c'est-à-dire à augmenter l'étendue & la certitude de nos connoissances : mais cet avantage doit être borné à un certain degré, la nature des choses le demande ainsi. D'ailleurs, celui qui desire de s'éclairer, en trouve toujours le moyen ; il n'est aucune étude où les hommes aient fait tout ce qu'ils peuvent faire, on voit tous les jours & les philosophes & les artistes pousser leurs recherches



au-delà du point où l'on est parvenu de leurs jours, & le terme prescrit à leurs efforts n'a été atteint par aucun d'eux. Pour ceux qui rabaisissent le prix des connoissances humaines par la raison qu'elles sont bornées, qui forment des desirs vagues & aveugles, au lieu de se plaindre de la foiblesse & de l'incertitude de nos lumieres, ils devroient se reprocher de faire si peu de cas des trésors de l'esprit, de juger sur les apparences, de combattre si foiblement les préjugés de leur temps, de faire de si foibles efforts pour s'instruire : que ne savent-ils tout ce qu'ils auroient pu savoir, si continuellement occupés du desir de perfectionner leurs mœurs & leurs talents, ils eussent passé les nuits & les jours dans l'étude de la vérité & de la sagesse ! Un homme sage reconnoît les bornes qui lui sont prescrites, & il ne se plaint pas de ne pouvoir les franchir : que dirons-nous de ceux qui ne les connoissant pas, murmurent de savoir qu'il y en a ? Insensés vous formez des desirs & vous restez oisifs : vous ressemblez au laboureur qui sans toucher à sa charue demande aux Dieux une récolte abondante.

J'entends tous les jours les hommes mépriser les plaisirs de la vie : la chaire retentit de ces maximes, les converfations rebatent ces propos usés, ce sont les dégoûts qu'il traînent après eux, c'est la difficulté d'en goûter de véritables, c'est leur briéveté qu'on se fait un devoir d'exagérer : ils courent cependant après ces biens, & honorent par leurs desirs ce qu'ils ont méprisé par leurs propos : leur conduite & leurs discours, leurs desirs & leurs maximes en perpétuelle opposition, ne laissent point de doute

sur leur véritable façon de penser : ce sont des gens qui las & fatigués des plaisirs en méditent à leur aise, jusqu'à ce que les forces reviennent pour ranimer des desirs éteints. S'il est effectivement vrai qu'aucun plaisir de la vie ne les flatte ni assez vivement ni assez long-temps, c'est qu'ils entendent mal leurs intérêts, le plaisir demande à être ménagé, il ne faut pas en abuser : nos sens sont bientôt émouffés, l'habitude est le plus grand ennemi du plaisir, il ne faut jamais en prendre assez pour cesser de le desirer; quand le plaisir est parvenu à son dernier période il est bien près de la peine, les deux extrémités se touchent; du plus grand degré du plaisir au plus petit de la peine il n'y a qu'un pas, & pour l'homme les intervalles se confondent. Vous vous plaignez de la briéveté des plaisirs de la vie, mais peut-on se plaindre de leur briéveté & les mépriser en même-temps ? Il ne tient qu'à vous de leur ôter tout ce que vous y trouvez de désagréable : s'ils ne vous flattent pas, c'est votre faute. La nature qui a pris le soin d'attacher un desir vif à tous nos besoins, a eu celui de joindre le plaisir le plus tranquille à ce qui satisfait à ces besoins. On le fait, l'eau claire qui défaltère un homme qui a bien soif, est un breuvage délicieux : pourquoi donc ne jamais attendre que la soif nous avertisse qu'il est temps de prendre un plaisir que la nature a fait pour nous ? Nous prévenons nos besoins, au lieu de les attendre : ce n'est pas tout, non contents de diminuer le nombre des plaisirs que nous pourrions avoir, nous les empoisonnons; nous substituons à des breuvages sains & agréables, des liqueurs funestes à notre fanté, peut-être funes-



tes à notre raison : ingénieux à soumettre notre palais à nos caprices, pour nous soumettre ensuite à des goûts que l'habitude a rendus nécessaires, nous avalons un poison qui n'étoit point fait pour nous. Nos plaisirs sont devenus les esclaves de l'art, ils étoient autrefois enfans de la nature; on a vu, à la honte de la raison humaine, des hommes porter sur eux l'antidote du poison qu'ils alloient prendre. Ah! funeste aveuglement, fureur inconnue aux nations les plus barbares, l'homme est devenu ennemi de soi-même! Que dirai-je de ces plaisirs brutaux? Ah! je détourne les yeux de ces horreurs! C'est nous, c'est nous seuls qu'il faut accuser du peu de plaisirs qu'on trouve dans la vie : il en est de si vifs, de si précieux, de si durables, qu'il faut à l'homme raisonnable quelque chose de plus que la voix de la raison pour quitter la vie sans regrets. Ils sont entremêlés de quelques peines, je l'avoue, & cela est nécessaire, parce que cela étoit utile. S'il y avoit pour les sens un plaisir pur, il faudroit se garder de le prendre, il nous dégoûteroit pour toujours de tous les autres : un bien parfait, fût-il possible en ce monde, seroit précisément en opposition avec le but pour lequel les hommes ont été créés. Si l'on dit qu'il n'y auroit point de mal à être dégoûté des biens imparfaits, on ne fait pas attention que ces biens ne nous ont été donnés que parce qu'ils nous étoient nécessaires. Les plaisirs ont leur utilité, ils donnent de nouvelles forces à l'esprit, ils laissent à l'économie animale, une liberté nécessaire, ils nous soulagent dans nos peines, ils nous les font même oublier, ils resserrent les nœuds qui doivent unir les hommes.

C'est l'ame qu'il faut consulter, personne ne ne s'y méprend : l'homme ne se livre à une joie effrénée, que lorsque l'état où il se trouve, demande qu'il s'étourdiffe; une seule réflexion détruiroit le charme, & lui rapelleroit des idées qu'il veut écarter de son esprit. C'est aux sens que nous devons le plus grand nombre de nos plaisirs, mais non pas les plus grands : il s'agit pour s'en procurer de vifs & de véritables, de présenter à notre ame des objets qui lui plaisent, qui la contentent, qui s'emparant pour ainsi dire d'elle toute entiere, lui fassent naître le desir le plus vif & le plus distinct de persévérer dans l'état où elle se trouve : mais au lieu de cela, on lui offre ce qui la gêne, ce qui ne donne que quelques instans d'illusion. Combien d'hommes qui meurent d'ennui au sein des voluptés qu'ils ne veulent pas quitter ! Tel baille en embrassant l'idole de son cœur. On pardonneroit aux hommes de se tromper quelquefois, mais une continuelle expérience auroit du les tirer de leur erreur. S'il n'est pas étonnant qu'un voyageur aborde en des endroits peu propres à l'instruire ou à l'amuser, il l'est qu'il y reste sans avoir la force de les quitter. Les plaisirs des sens sont le plus souvent des Sirenes dangereuses : ce qui passe au moment même où il flatte le plus, ce qu'il est si dangereux de goûter avec trop de passion, ce qui peut nous éloigner de ce qui nous doit importer le plus, nous énerver & nous étourdir si facilement, seroit-il un bien si desirable pour l'homme ? Possédons ces légers avantages, ils ont leur agrément, cherchons-les quelquefois, ils ont leur utilité, il seroit peu raisonnable de les fuir. Il ne faut pas que le plaisir nous domine, parce que les choses les plus



honteuses le produisent quelquefois : il ne faut pas l'aimer trop , parce qu'en l'aimant avec excès on se prépare de tristes regrets.

J'appelle véritables plaisirs ceux qui , bien loin de laisser après eux quelque dégoût ou quelque peine , sont toujours suivis d'un souvenir agréable. Tel est celui de cet heureux mortel à qui tant de familles affligées , tant d'orphelins & de veuves délaissées , tant de malheureux opprimés doivent les plus généreux secours. Il entend gémir , ses entrailles sont émues , il court , il vole , & jouit par avance du délicieux plaisir qu'on trouve à faire du bien : tranquille possesseur de son secret , les maux qu'il a dissipés sont autant de biens pour lui , il savoure à longs traits cette volupté pure qui approche l'homme des esprits immortels.

Une ame toujours occupée des plaisirs frivoles de la vie est bien peu digne du desir de l'immortalité qui est né avec elle. Il en est d'elle comme de ces idiots ou de ces enfans qui , foulant aux pieds l'or & les pierres précieuses , ne peuvent se consoler de la perte d'un jouet. Les vrais biens & les vrais plaisirs de l'homme ont un caractère particulier , ils sont de tous les temps , on les trouve par-tout , tous les hommes peuvent en jouir : quelques biens & quelques plaisirs sont réservés à une certaine classe d'hommes , parce qu'ils n'ont pas pu jouir tous de tous les biens de la vie : plusieurs avantages demandoient à être recherchés avec plus de peines que tout le monde ne pouvoit pas se donner. Ces prérogatives d'un petit nombre de mortels ne doivent exciter ni les regrets ni les murmures de ceux qui en sont privés , parce que ceux qui

n'en jouissent pas , ne sauroient ni s'en faire une idée ni les desirer : celui qui, étant fait à la méditation des vérités les plus sublimes, sent un plaisir ravissant lorsqu'il en découvre de nouvelles, éprouve un sentiment qu'un homme qui n'a jamais médité ne sauroit desirer.

Combien il y a de contradictions dans la conduite des hommes ! Un même instant voit naître & mourir des desirs opposés les uns aux autres : ce n'est pas faute de lumières qu'ils s'éloignent si fort du seul chemin qui peut les conduire au bonheur : ils s'étourdissent, c'est pourquoi on ne sauroit trop remettre sous leurs yeux ces vérités que leurs passions & leurs préjugés cherchent à couvrir d'un voile épais. Ils savent que ces avantages qu'ils desirent trop, ne les satisferont point ; ils savent qu'il en est de plus grands qu'il dépend d'eux d'obtenir ; ils savent les inconvéniens attachés à ces biens de la vie, qu'il leur seroit quelquefois avantageux de ne pas connoître, & qu'il est toujours triste de trop aimer. On a dit qu'avec peu de chose on n'étoit point pauvre, mais qu'on l'étoit souvent avec beaucoup : en effet, nous sommes les maîtres de nos besoins, & ce sont eux qui décident de nos richesses & de notre pauvreté : vérité qui devrait être profondément gravée dans nos ames, qu'on reconnoît & qu'on ne combat que par ses actions. Ce qui pourroit nous consoler de n'être pas riches, c'est cela même dont les hommes qui ne le sont pas, se plaignent le plus, je veux dire les travers & les vices de beaucoup de gens qui sont dans l'opulence : qu'on est heureux de ne pas se trouver exposé à donner dans ces écarts de la raison ! Toutes les fois que vous ver-



rez un homme riche outrager la pauvreté d'un homme de bien, persécuter un indigent qui refuse de ramper à ses pieds, offrir dédaigneusement un secours que l'importunité lui arrache, vivre dans la crapule, & s'oublier à chaque moment, bénissez Dieu de vous avoir refusé des richesses que vous avez le malheur de desirer. Quand vous verrez un homme riche user sagement de ses biens, réjouissez-vous de les voir en d'aussi bonnes mains, & ne regrettez que l'avantage de n'en pouvoir faire autant : dispensé par la volonté de la providence de soulager autant que vous le voudriez ceux qui sont dans la misère, portez à vos concitoyens tous les secours dont vous êtes capable, il en est que vous pouvez leur donner. Celui-là est riche qui a tout, ou qui peut se passer de tout, car on est riche de tout ce dont on peut se passer : combien donc d'indigens à qui il manque moins qu'à ces hommes dont l'opulence ne fait qu'augmenter les besoins & les desirs. Socrate en voyant la pompe magnifique d'une fête s'écrie, *Ah ! de combien de choses puis-je me passer !*

La fortune, cette idole de nos cœurs, est le Dieu auquel nous sacrifions tous les jours, & dont nous nous plaignons aussi souvent : rendre des hommages à un Dieu mal-faisant, & qui, quand il nous est propice, ne nous prépare que des regrets, quelle erreur ! Une grande fortune est un grand esclavage : celui qui abandonne son vaisseau aux vents, doit s'attendre à être conduit non pas où il veut aller, mais où le vent & les orages le jetteront : celui qui cherche la fortune se soumet à ses caprices ; s'il en souffre des disgraces, il ne sauroit s'en plaindre, ce seroit accuser les

ténèbres des faux pas qu'on y fait. La fortune ne change pas, c'est nous qui changeons ; elle a constamment gardé la même loi ; nous cachant pour un temps ses caprices & son inconstance, elle les a montrés aux autres, ils ne devoient être inconnus à personne. La prospérité est quelquefois le premier pas que nous faisons vers l'infortune : c'est avec bien peu de raison qu'on se persuade que les honneurs & ces marques extérieures d'une considération particulière, dues plus souvent à la bassesse des flatteurs qu'au mérite des grands, contribuent beaucoup au bonheur : à charge plutôt, ils ne servent souvent qu'à faire paroître avec encore plus d'éclat les défauts & les vices de ceux qui les possèdent, ils ne servent souvent qu'à leur cacher ce qui leur importe le plus de savoir. Croira-t-on qu'il y ait un grand avantage à pouvoir se vanter de tirer son origine de quelque homme illustre dans les siècles passés, comme s'il n'étoit pas plus heureux & bien plus glorieux d'illustrer sa postérité, que de devoir à ses ancêtres un avantage acquis peut-être par des bassesses ? Il est une considération due à la naissance, le bien des sociétés & la subordination qui y est nécessaire l'ont demandé : on doit récompenser en nous les vertus de nos ayeux ; la cendre & les tombeaux des grands hommes demandent des égards, leur postérité n'en auroit-elle pas ? Il est un milieu entre les extravagances de la noblesse, & la mauvaise humeur d'un républicain outré : baissez les pas de ce vertueux laboureur, respectez ses vertus ; fuyez ces orgueilleux mortels, c'est trop peu de les mépriser. Si c'est un avantage de posséder des distinctions publiques, c'en est un



bien plus grand de les mériter, & ce n'est point un mal de ne pouvoir les obtenir. Ceux qui se plaignent de se voir oubliés dans la foule des citoyens ordinaires, ont tort de mettre tant de prix à ce qui ne sauroit les rendre heureux.

Il est fâcheux, je l'avoue, que l'homme de bien soit si souvent rebuté; il est ridicule que ces distinctions en usage dans le monde passent pour dues; il est triste que même la manière de faire du bien, de témoigner son estime & son amitié, soit étudiée; il est scandaleux de voir l'étiquette portée aux pieds des autels; je n'ai pu voir sans une espèce d'horreur des hommes ignorés & méprisés devenir les idoles de la société, dès que la fortune a commencé à les favoriser; il n'est point de vices, point de crimes même les plus lâches, que les richesses & les honneurs n'effacent, j'en conviens & j'en gémis, mais qu'en conclurez-vous, vous qui vous plaignez de ces maux? Que vous êtes malheureux? Ah! point du tout, plaignez, plaignez plutôt ceux qui s'avilissent en foulant aux pieds les intérêts de la vertu & de la vérité. Soyez assez justes pour vous estimer heureux, de penser mieux qu'une bonne partie des hommes. C'est le fruit de la philosophie de voir d'un œil indifférent ces listes de noms ignobles autrefois, illustrés aujourd'hui, ces fortunes qui passent rapidement, ces honneurs qui accablent quelquefois.

Pour les ambitieux, la fureur de l'ambition est si grande qu'ils regardent pour rien le nombre de ceux qui leur obéissent, dès qu'un seul homme a le droit de leur commander. Ce qu'on a acquis n'est rien, ce qui reste à acquérir est tout. Pour qui est tourmenté de ce mal, il n'est gue-

re de biens , il ne jouit ni de ce qu'il possède , ni de l'espérance de ce qu'il peut obtenir. Ses desirs trop étendus , ses prétentions que rien ne borne , ses inquiétudes ne lui font envisager que les difficultés qui s'opposent à son élévation : malheur sur-tout à celui qui ne desire les honneurs , que pour être craint ; se faire craindre est un plus grand mal que d'avoir à craindre ! Ces tirans ou plutôt ces monstres , dont l'histoire ancienne nous parle , n'inspireront-ils jamais assez d'horreur aux hommes , pour ne leur faire trouver dans les honneurs , d'autres avantages que celui d'être utiles aux hommes par leur crédit & par leur exemple ?

Faire du bruit dans le monde , servir d'entretien à la plus grande partie du genre humain , c'est ce que desirerent également les héros , les écrivains & les artistes : qu'il n'y ait que de la vanité dans ce desir , que la gloire dont les hommes font tant de cas , ne soit qu'une chimere , c'est ce que je ne saurois me persuader. L'amour de la gloire , s'il est accompagné de l'amour des hommes , est un motif bien puissant pour nous porter à la vertu : qui méprise souvent la gloire méprise souvent la vertu. A Dieu ne plaise que j'entende ici par gloire , la fureur de ces hommes qui , altérés de sang & de carnage , ne portent que des lauriers tout fumans encore du sang d'innocentes victimes ; un véritable héros est celui qui tendant toujours les mains à la paix , n'expose ses jours & ceux des guerriers qui combattent avec lui , que pour le bonheur de ceux qui sont soumis à ses loix : il affronte les dangers , il conduit à la mort ces généreux défenseurs de la patrie qui veulent bien cimenter



de leur sang la paix, la tranquillité & le bonheur de l'état : il gémit de se voir contraint à répandre tant de sang, mais entre deux maux il choisit le plus petit, il devoit le choisir : il est parvenu par de justes moyens à se couvrir de gloire ; cet aveu public de ses actions glorieuses, cette admiration publique, ces éloges arrachés aux ennemis mêmes, ces vœux que la terre entière fait pour lui, ce secret plaisir qu'il peut éprouver en s'assurant de l'amour de la postérité, tout cela ne seroit que chimere & illusion ! Que dirai-je de ces beaux génies qui ont éclairé l'univers, de ces ames vertueuses qui l'ont édifié ? Si le plaisir de faire le bien est le premier de tous, celui de savoir que les hommes admireront & loueront nos actions, n'en seroit-il point ? Quand on aime les hommes, il est bien difficile de ne pas chercher à se concilier leur estime & leur amour : ceux qui naîtront après nous, ou que nous laisserons après notre mort, nous seroient-ils assez indifférens pour que leur amour & leur estime ne soient d'aucun prix à nos yeux ? Le jugement de la postérité est un jugement plein d'équité, c'est la justice & la vérité elle-même qui le dictent, & qu'y a-t-il de plus heureux que d'avoir la raison & la justice pour soi ? Mais ne chercher qu'à faire du bruit, abandonner la vérité qui trouve peu de partisans pour suivre le goût dominant ou les opinions en vogue, sacrifier tout au desir de faire parler de soi, préférer l'admiration à l'estime & à l'amour, aimer le faste & ce qui en impose au vulgaire, c'est un écart de la raison : combien de ces réputations ensevelies au pied du tombeau de ces gens qui ont tout sacrifié pour

l'acquérir ! Ces trophées érigés à la gloire de quelques tirans, ces monumens fastueux de leur pouvoir, ces tombeaux ornés d'inscriptions qui devoient en transmettre le souvenir à la postérité la plus reculée, ne sont plus ou ne sont vus qu'avec indifférence : les fastes de l'histoire ont mieux parlé & mieux instruit que ces panégyriques & ces inscriptions, dernière complaisance des vils flatteurs.

Ce qu'il y a de plus précieux dans l'estime & dans la vénération publique, c'est précisément ce que tous les hommes peuvent obtenir, l'hommage rendu à la vertu est bien au-dessus de celui qu'on rend aux talens. L'homme auroit tort de se plaindre, si n'ayant pu parvenir à se faire un nom, il meurt oublié de ses concitoyens, parce qu'il y a beaucoup de biens dont la jouissance est un avantage, & dont la privation n'est point un mal : il n'y auroit pas même sujet de se plaindre que les talens ne jouissent pas toujours des récompenses & des éloges qu'ils méritent ; seroit-on malheureux parce que malgré les efforts qu'on a faits pour mériter l'estime du public, & malgré la supériorité de ses lumières, on n'a pu obtenir ce qu'on avoit presque droit d'exiger ? Les talens n'ont-ils donc de prix, qu'autant que le plus grand nombre d'hommes les reconnoît, & que ceux à qui il appartient de distribuer des récompenses, les honorent de leur protection ? Le véritable plaisir attaché à l'estime & à la vénération publique, consiste dans la satisfaction qu'on éprouve à savoir qu'on la mérite.

Il est une espece d'hommes bien opposés à ceux qui desirent de se faire une réputation, ils



préferent la tranquillité & le repos à ces avantages qu'on n'acquiert que par des peines & par des veilles ; insensibles pour tout ce qu'on peut dire de leurs talens, ils ne desirent aucun suffrage, & se contentent d'être aimés de ces personnes auxquelles une liaison plus particulière les unit. Le monde bouleversé leur causeroit moins de peine, que les plus petits embarras qui les regarderoient personnellement : ramenant tout à eux-mêmes ils écartent tout ce qui pourroit troubler leur repos, ce sont des êtres à qui l'indolence est plus naturelle que l'humanité. Que ces hommes se trompent, s'ils prennent l'oisiveté & l'indifférence pour le repos & pour cette tranquillité d'ame que le tumulte des passions trouble & détruit ! Ceux qui craignent le travail, ceux pour qui l'occupation est un mal, sont bien à plaindre, ils ont un ennemi d'autant plus redoutable, qu'il est plus caché, je veux dire leur penchant pour l'oisiveté : les occupations les plus laborieuses sont les plus propres à étouffer les passions, & à nous procurer cette sérénité d'ame, base fondamentale du bonheur : cette heureuse situation n'est point un état d'indifférence, qui ressemble plus à la mort qu'à la vie, c'est un état où le plaisir n'est point exclu, mais gouverné ; où à l'abri de l'envie, de la haine, de ces passions tumultueuses qui ne laissent plus à notre esprit la liberté d'agir, on jouit d'une douce tranquillité, c'est à dire du contentement. Quelle folie pour un homme appelé à de longs travaux, de desirer la retraite & l'oisiveté ! Celui qui connoît ses intérêts cherche l'occupation ; le plaisir n'est doux qu'après le travail.

Parcourez tout ce qui peut faire l'objet des desirs de l'homme, cherchez ensuite les hommes qui possèdent ces avantages, & vous verrez que la plus grande partie d'entre eux s'est trompée. En effet, pouvoit-on se promettre beaucoup de contentement de la possession des biens de la vie, lorsqu'on ne commençoit pas par s'assurer de ce qui fait le véritable bonheur de l'homme? Que pouvoit-on attendre de ces biens & de ces avantages que tous les hommes même ne desireroient pas? Pouvoit-on se flatter d'être heureux par les seuls biens qui ne nous sont pas nécessaires? Oh, ce seroit outrager la Divinité, que de placer le souverain bien, que dis-je, de mettre trop de prix à la possession de ce qu'elle a refusé à la plus grande partie des hommes! Quoi, la souveraine bonté auroit été aussi avare de ces dons, si ces dons avoient pu nous conduire à ce bonheur que nous désirons tous? Non, non, c'est nous qu'il faut accuser & des maux qui nous viennent, & des vrais biens qui nous manquent: nous établissons notre bonheur sur nos opinions, l'illusion a pris la place de la réalité. Ce n'est pas que je me persuade qu'il faille rejeter ou mépriser les biens & les plaisirs de la vie, ce seroit méconnoître la bonté divine, ce seroit arracher les fleurs dont notre passage est parsemé, ce seroit trop présumer des forces humaines: la nature ne nous a rendus sensibles aux biens & aux plaisirs, & ne nous offre des objets propres à nous en procurer, que parce que l'Auteur de cette même nature a voulu que nous en jouissions. Quelle que puisse être la raison du mépris que ces esprits atrabilaires témoignent pour les biens de la vie, elle



## D U B O N H E U R .

ne fauroit les justifier : à plus forte raison seront-ils coupables de la plus noire ingratitude , si avides dans le desir ils sont mécontents dans la possession & injustes dans la perte. C'est cette ingratitude qui a fait dire aux hommes , qu'il valoit bien mieux ne jamais jouir des biens de la vie , que de n'en jouir qu'un temps : il est vrai qu'il seroit utile à ceux qui en abusent , de n'en jamais jouir que d'en jouir un temps , mais il l'est encore plus que c'est un avantage pour ces mêmes hommes de ne les posséder qu'un temps. S'ils éprouvent plus de peine à les perdre qu'ils n'ont éprouvé de plaisir à les posséder , c'est par la raison qu'ils en ont abusé. Il s'agit ici d'éviter l'abus , & de se faire une véritable idée des choses , d'estimer les biens de ce monde suivant le plus ou le moins de rapport qu'ils ont avec notre véritable bonheur : il faut chercher à savoir ce que ces biens valent , & non pas ce qu'ils sont estimés.

Il arrive quelquefois qu'on se croit fait pour de plus grands biens que ceux dont on jouit , raison , ou pour mieux dire , prétexte d'ingratitude. On se persuade qu'on est infiniment moins heureux que ce peu d'hommes qui parvenus aux plus grands honneurs , deviennent les idoles d'une grande partie du genre-humain : nous nous figurons que le suprême bonheur consiste à gouverner les autres hommes , comme s'il n'étoit pas un empire bien plus grand que tous les hommes peuvent exercer , comme s'il n'y avoit pas beaucoup plus de gloire à combattre avec succès ses passions & à corriger ceux avec qui nous vivons par le bon exemple que nous pouvons leur donner ? Rendons gloi-

re à la vérité, nous avons tous à peu près les mêmes avantages, un peu plus de bien, un peu plus de mal, voilà toute la différence. Notre vue un peu plus courte, un peu plus foible que celle des autres nous suffit : reprocheriez-vous sans rougir à la providence d'avoir donné quelque chose de plus aux autres, tandis qu'elle vous a comblé des biens les plus précieux, & qu'elle ne vous a rien refusé de ce qui pouvoit être nécessaire à votre bonheur ? Il n'y a ni dans les biens que vous ne desirez tant qu'avant que de les posséder, les avantages que vous y supposez ; ni dans les maux que vous ne trouvez si difficiles à supporter, que parce que vous êtes trop accoutumé aux commodités de la vie, la peine que vous exagérez. Vous desirez beaucoup, voilà le mal & la peine : faut-il donc tant de choses pour jouir de la vie, & pour tirer de l'état où on se trouve, le fruit que nous devons en retirer ? Est-il nécessaire pour satisfaire des goûts & des fantaisies, d'aller chercher jusques dans les contrées les plus reculées, des mets que d'autres peuples méprisent, & qu'ils connoissent mieux que nous ; de faire fouiller la terre, & d'immoler à notre luxe un million d'hommes nos esclaves, parce qu'ils sont plus foibles que nous ? Au lieu de se borner aux besoins de la nature contente de si peu de chose, on irrite son palais, on lui arrache le plaisir de jouir de ce qui lui convient : on détruit sa santé, & l'on se repose sur l'art. La médecine n'est plus l'art de remédier aux inconvéniens naturels d'une machine qui se détraque, elle est devenue la science nécessaire à qui veut guérir les maux que les hommes se font à eux-mêmes.



mes. Telle est la force de l'aveuglement & de la passion, on court à sa perte pour des plaisirs qui n'en font point. Voluptueux qui passez votre vie à enchérir les uns sur les autres, vos plaisirs que l'art a formés, ne sont rien au prix de ceux de ce tranquille laboureur, que l'eau claire d'un ruisseau désaltere. Nos premiers peres qui préparoient eux-mêmes les mêts les plus simples, à qui la terre servoit de lit, dont les demeures n'étoient ni des palais ni des châteaux forts, dont les temples sans or & sans ornemens n'offroient à leur esprit qu'une Divinité connue par ses bienfaits, gardoient avec leurs vertus l'avantage de suivre les voies de la nature. Quelle n'est pas l'erreur de ceux qui croient ne pouvoir vivre sans des secours, sinon dangereux, du-moins inutiles ! Quels vœux formez-vous ! Quels efforts faites-vous pour vous procurer un superflu toujours inutile, quelquefois dangereux, souvent incommode ! Lâches amis, parens déraisonnables, vous élevez vos enfans au milieu des malédictions, vos vœux sont des imprécations, vous ne savez pas aimer : ces enfans seroient robustes, & vous affoiblissez leur corps à force de le ménager ; ils seroient frugals, & vous les accoutumez à une délicatesse qui leur coûtera cher ; ils seroient vertueux, & vous leur inspirez de l'orgueil & des desirs que la vertu condamne ; ils seroient modestes, & vous leur persuadez qu'ils seront un jour des esprits supérieurs ; ils seroient chastes, & vous excitez en eux une dangereuse curiosité ; vous leur souhaitez du bien au lieu de leur souhaiter la vertu ; vous leur souhaitez une brillante fortune, au lieu de leur souhaiter cette tranquillité d'ame,

bâse fondamentale du bonheur ; c'est vous qui leur faites desirer avec tant de vivacité la possession des biens de la vie : ce qu'ils devoient regarder au moins avec indifférence , vous le leur avez promis comme autant d'encouragemens , vous le leur avez donné comme autant de récompenses. Changez de conduite ; il en est peut-être encore temps , au lieu de les former à l'usage du grand monde , formez-les à la sagesse ; au lieu de leur apprendre sous le nom imposant de politesse , l'art affreux de passer la vie dans le déguisement , dans le mensonge & dans l'imposture , apprenez-leur à user de franchise : que ces jeunes plantes croissant au milieu de vous , promettent de bons fruits , que l'aurore de leurs jours ne respire que sagesse , vertu & vérité !

Parmi le nombre des desirs dont les hommes sont animés , il en est un qui paroît renverser tout ce que je viens d'établir : on voit des hommes se plaindre sans cesse des foiblesses de l'humanité , gémir sur leurs fautes passées , desirer avec vivacité de devenir meilleurs , & passer pour ainsi dire leur vie entre la crainte de faire le mal , & les regrets de l'avoir fait. S'il étoit vrai que les choses fussent ainsi , je conviendrois que les hommes sont malheureux & qu'ils ont raison de se plaindre : mais qu'il y a d'illusion dans ce raisonnement ! Sans entrer ici dans la fameuse question de l'origine du mal moral , & sans répéter ici les admirables réflexions de la *Théodicée* , je me contenterai de demander qu'on distingue bien ces desirs vagues , d'avec la ferme résolution de faire le bien : on se décide toujours pour ce qu'on préfère. Les regrets que nous éprouvons après avoir fait le



mal, ne prouvent pas que nous soyons fort attachés à la vertu, ils prouvent seulement qu'après avoir fait le mal, nous souhaiterions d'avoir fait le bien, c'est-à-dire, que lorsque nous ne prenons plus de plaisir au mal, nous n'avons plus le desir de le faire, comme lorsque nous y prenions plaisir nous ne desirions plus de faire le bien. Mais l'homme, dit-on, souhaiteroit ne jamais desirer le mal; c'est-à-dire, qu'il voudroit ne jamais vouloir le mal: mais vouloir est un acte de liberté, l'homme ne sauroit desirer de n'être pas libre de desirer & de faire le mal; car il cesseroit par là même d'être vertueux, puisque la vertu est le choix libre du meilleur. Le véritable desir est inséparable des efforts, & des efforts soutenus suffisent toujours: c'est un vain prétexte que de dire que les passions nous empêchent d'être libres, puisqu'il n'est point de passions que nous ne puissions dompter, si nous le voulons. L'homme desireroit-il que Dieu l'eût mis au rang de ces intelligences célestes dont les lumieres sont aussi pures que la vertu? Mais il ne seroit plus alors ni le même homme, ni même un homme, ce seroit un autre individu créé à sa place: ce desir analysé ne signifie donc autre chose qu'un regret d'être homme & d'exister: desirer les lumieres & la vertu des esprits immortels, c'est desirer de n'avoir pas les foibleesses inséparables de l'humanité, c'est souhaiter que l'homme soit détruit pour qu'un autre être qui n'a rien de commun avec lui, lui soit substitué: l'homme ne sauroit exister sans foibleesses, parce qu'il est une créature bornée par sa nature. Si l'on demande donc pourquoi les hommes ne sont pas nés

pour avoir plus de vertus & plus de lumieres, pourquoi il est dans leur nature d'avoir beaucoup de foiblesses, & pourquoi même ils ne font ni aussi vertueux, ni aussi éclairés qu'ils pourroient l'être, la question se réduit à savoir s'il valoit mieux que l'homme existât comme homme, ou qu'il n'existât point du tout : prononcez, & condamnez si vous osez la souveraine sagesse : pour moi, je conclus qu'il est bon que l'homme existe puisqu'il existe ; je m'en rapporte à cet Être puissant qui ne peut être que souverainement bon. Il suffit que ni les motifs, ni les moyens de nous rendre meilleurs ne nous manquent ; s'il est difficile de combattre toujours & par conséquent de dompter toujours ses passions, il n'est pas impossible de le faire, & nous pouvons nous tranquilliser après avoir fait tout ce que nous avons pu.

Soyons aussi vertueux qu'il nous est possible de l'être, & il n'y aura plus de maux pour nous : nos plaintes disparoîtront, nous ne verrons plus ces desirs formés par nos passions, nous tourmenter les jours & les nuits ; l'aurore n'éclairera plus tant de vœux criminels, portés même aux pieds des autels. C'est en nous-mêmes que nous devons trouver le siege du bonheur : c'est en nous-mêmes que nous trouvons la source des vrais plaisirs. Il dépend de nous d'augmenter les degrés de notre bonheur en augmentant nos avantages, & en perfectionnant nos vertus & nos lumieres : c'est nous qui sommes les artisans & les maîtres de notre véritable fortune. S'il est vrai de dire que les biens de la vie viennent à ceux qui les cherchent avec soin, il l'est encore bien plus de ces avantages qui devroient être



constamment l'objet de nos desirs. Soyons justes & équitables, reconnoissons le prix & le nombre de nos biens : dans toute la nature il n'est rien qui ne puisse nous engager à la plus parfaite reconnoissance : le chant des oiseaux est un cri qui porte condamnation contre nous.

Que de biens pour l'homme ! Je suis sorti du néant, je suis parvenu à l'existence, mon enfance a été sauvée des dangers qu'elle est obligée de courir : je sens du plaisir à voir la belle nature offrir à mes yeux le plus beau des spectacles : les sons les plus harmonieux flattent mon oreille, & m'inspirent du sentiment ; les fleurs répandent un parfum délicieux ; je goûte des mets qui excitent mon appétit augmentent mes forces ; un tact voluptueux m'inspire des plaisirs qui me prouvent une existence, & mes desirs conduits par la raison, gouvernent mon ame sans la troubler ; un tranquille sommeil vient réparer mes forces, ma paupiere se ferme pour quelques heures, & se rouvre pour voir l'aurore avec un nouveau plaisir ; une douce ivresse dans ces momens d'un esprit que la sagesse n'abandonné jamais, prend la place de ces desirs tumultueux que des passions aveugles font naître. On ne sauroit trop admirer avec combien de soins la nature a pensé à rendre notre état heureux ; elle change insensiblement nos goûts à mesure que nos besoins changent avec notre âge : l'enfance a des plaisirs qui durent longtems, la jeunesse en a de vifs, l'âge mur en a de tranquilles, & la vieillesse qui en a de lents, les sent d'autant plus qu'ils sont moins fréquens. La vivacité des plaisirs se trouve augmentée avec leur nombre, pour une jeunesse qui les sentiroit moins, s'ils étoient moins

vifs, parce qu'elle en a beaucoup: il faut que la vivacité de quelques uns soit assez grande, pour dominer des ames qui s'arrêtent si peu sur les mêmes objets.

A tant d'avantages joignons le don inestimable de penser; comparons-nous un moment avec les animaux, machines, ou animés d'un esprit distinct de la matiere; que de supériorité dans l'homme! Quelque foibles que soient nos lumieres, c'est un grand bien que celui de penser. Ce don de la nature nous a mis en état de rendre une infinité de choses propres à notre usage, de pourvoir à nos besoins, de vivre en société, de former des établissemens, & de procurer enfin à ceux qui se servent de leur raison, le précieux avantage d'acquérir des connoissances, de méditer, & de passer dans l'étude de la vérité & de la sagesse les plus doux momens de la vie, avantage au-dessus des plus grandes fortunes.

Il est peu d'hommes qui ne sentent les douceurs de l'amitié, il n'en est point qui ne puissent les sentir, il semble même que l'attachement soit indépendant des vertus & des talens. Heureux celui qui trouve un ami à qui un secret confié n'est point un pénible fardeau, dont la conversation est un utile plaisir, dont les avis sont de sages conseils, dont la gaieté peut dissiper notre tristesse, dont la vuë ranime nos plaisirs, qui plein de droiture fait être vertueux, & plein de tendresse fait chérir ses amis, qui loin des détours use de cette franchise si peu faite pour le commun des hommes, qui cultivant son esprit met à tout sa juste valeur, & ne préférant point ce clinquant éblouissant pour des yeux qui ne voient pas, à cet or caché dans



les mines, fait vivre & penser ! Celui qui connoît les plaisirs de l'amitié, qui sent jusqu'où peut s'étendre cette délicatesse de sentimens, jouit de ces épanchemens d'ame plus délicieux que toutes les faveurs de la fortune. Qu'on ne s'y trompe point, ce n'est rien d'affecter un sentiment qu'il faut éprouver. J'en connois peu qui sachent aimer ; je vous le demande à vous-même, où sont ceux aux yeux desquels vous ne déguisez pas une bonne partie de vos sentimens, où sont ceux que vous ne négligez pas lorsque vos intérêts ou votre fortune l'exigent ? Vous, vous voulez connoître les douceurs de l'amitié, & vous quittez un ami pour voler dans les bras d'une personne que vous méprisez, que vous haïsez peut-être ; ne profitez donc pas le sacré nom d'ami. Opprobre du genre-humain, le poignard se porte dans le sein d'une personne qu'on venoit d'embrasser ! L'accueil le plus gracieux, les confidences les plus secrètes, les assurances les plus positives d'une amitié éternelle sont accompagnées d'imposture, & suivies de la médifance la plus cruelle. Ah ! que ne puis-je vivre loin de vous, cœurs faux, ames patriées de limon ! tous les jours je vous vois pleins d'attention pour ceux que vous ne sauriez aimer, & tout prêts à nuire à ceux que vous faites semblant d'aimer. En vain, en vain me parlerez vous des loix de la politesse & de la décence, il n'est point de loix opposées à la vertu & à la vérité. C'est la lâcheté, c'est le vil amour de vos intérêts, qui combattent les devoirs sacrés de la vertu. Non, vous ne savez point aimer, vous étouffez ce doux sentiment, qu'il dépendoit de vous de goûter.

Et l'amour, ce feu qui anime tous nos sens, qui fait briller dans nos yeux la flamme qui nous agite, qui délie nos langues, ou fait naître ces silences encore plus expressifs que les discours les plus tendres, qui chasse de nos esprits tout ce qui est étranger à l'objet de nos desirs, qui fait palpiter nos cœurs & qui nous donne de ces instans de bonheur, auxquels le vieillard courbé sous le poids des années est encore sensible; & l'amour combien de plaisirs ne nous procure-t-il pas! Cœurs sensibles à ce doux sentiment, que vous êtes heureux, lorsque ne confondant point la rage effrénée d'une passion aveugle avec le tranquille sentiment d'une amitié bien vive, vous savez aimer & préférer les plaisirs du cœur à ces plaisirs grossiers qui ne contentent que des âmes ordinaires! Mais où sont-ils ces cœurs tendres & passionnés? Je n'en trouve plus, je ne vois que des sacrifices faits à la fortune; ce que les mains de l'amour devoient caresser, est sali par les mains hideuses d'un vieillard chez qui l'or a pris la place des graces, & la débauche celle du sentiment. On appelle raison, l'empire de l'avarice sur le sentiment, on va gémir dans le fond d'une maison bien montée, jusqu'à ce que le desordre vienne traîner la discorde à la suite de l'hymen: ces époux malheureux obligés de chercher des distractions, ne rentrent plus chez eux que pour y renouveler l'idée de leurs peines. Ah flambeau de l'hymen, pourquoi brûlez-vous d'un feu si nébuleux! Barbares parens, qui sans égard au bonheur de vos enfans, liez des nœuds si mal assortis, que vous anéantissez de plaisirs en un instant, que vous faites naître de maux



en un instant ! N'aurez vous jamais passé par ces situations où l'ame ravie ne voit & ne sent plus qu'un même objet, où l'infortune n'a plus d'empire, où tous les maux sont oubliés, où tout se tait hors les soupirs: heureux momens!..

Tout est mort pour qui n'aime point, tout renaît & tout vit pour qui aime. Oh! que ne mettez vous & plus de liberté & plus de sagesse dans vos plaisirs! y auroit-il du mal à s'aimer? Eh sans cesse la nature nous parle d'amour! Elle nous répète tous les jours que nos cœurs ne sont faits que pour cela. Vous en qui l'amitié ne séjourna jamais, vous qui condamnez dans vos vieux jours des feux que vous ne pouvez plus allumer, vos ris & vos raisonnemens, vos outrages & vos injures, fruits de l'erreur doivent-ils faire la loi à l'humanité? Non, allez, tendres amans, allez chanter les plaisirs de l'amour, couchés à l'ombre d'un beau chêne, près d'un clair ruisseau, où les oiseaux viennent mêler leur ramage à vos soupirs, allez éprouver des plaisirs que la nature fit pour vous. Tout l'agrément des beaux jours du printemps, tout le bonheur de ceux que la fortune caresse, toute la joie d'un homme qui échappe à la mort, tout le plaisir d'une tendre mere qui retrouve un enfant qu'elle croyoit perdu, ne valent pas cette secrète joie que produit l'assurance d'être aimé de ce qu'on chérit. Toute notre ame est occupée, & ces momens pleins de volupté que les regrets ne suivent jamais, sont des délices pour tous les instans de notre vie.

Ce n'est pas tout, je vois mes concitoyens, ma patrie, mon Roi, je puis leur être utile, ils sont faits pour mon bonheur. Qu'il est doux

de pouvoir se dire à soi-même, j'ai servi ma patrie! & tout homme peut jouir de ce bien. Le dernier moment de notre vie & l'état le plus affreux peuvent encore fournir l'occasion de donner à nos concitoyens des marques de notre amour. Cet amour de la patrie que les uns ont porté trop loin, en le poussant jusqu'à l'inhumanité, & que les autres ont trop peu connu lorsque pour vouloir être citoyens du monde, ils ne l'ont été d'aucun endroit, est une vertu parce que l'amour des hommes en est une. Le bien des sociétés a demandé que notre attachement pour les hommes eût des degrés, & qu'il fût plus grand pour ceux qu'une liaison plus particulière nous a unis. Les arts & les sciences doivent leurs progrès à l'amour de la patrie, les plus belles actions lui doivent leur naissance. L'estime & l'admiration sont dues au mérite intrinsèque, l'amour à cette liaison qui se trouve entre les hommes: qui admire les jardins de Luculle, a raison d'aimer davantage son petit potager, il sert à ses délassemens & à ses plaisirs: il suffit que notre estime soit indépendante. Mais il n'arrive que trop souvent que les hommes aiment peu leur patrie: ils s'en plaignent presque toujours: dans les injustices qu'on pourroit en recevoir, il n'est rien de plus puissant pour se consoler, que de chérir cette patrie qui nous a fait tort. Rutilius, ce généreux Romain, ayant été exilé, répondit à celui qui lui faisoit entrevoir l'espérance de son rappel, vû les guerres civiles dont Rome étoit menacée: *Que t'ai-je fait pour me souhaiter un retour plus douloureux que mon exil? Ne vaut-il pas mieux que ma patrie ait à rougir de mon exil qu'à pleurer de mon retour?*



Les lumières de l'esprit & les talens sont des avantages qu'il dépend de nous d'acquérir, du moins jusqu'à un certain point. La philosophie sur-tout, ce don précieux du meilleur de tous les Êtres, cette science qui a Dieu, le monde & l'homme pour objets, qui non contente de ce que les sens aperçoivent, mais soupçonant quelque chose au-delà, va chercher ce que la nature a dérobé à nos regards, qui nous arrache du sein des ténèbres, qui détruit nos préjugés & combat nos passions, qui nous conduit à la lumière, à la vérité & à la vertu; la philosophie, dis-je, est faite pour tous les hommes: ne nous imaginons pas qu'elle consiste dans ces subtilités obscures, dans cet art frivole de séduire la raison par des argumens captieux; dans ces discussions qui ne conduisent qu'à de brillantes chimères, dans ces systèmes attaqués & défendus avec un succès égal, dans ces hypothèses, où la vraisemblance est sacrifiée à ce qui est ingénieux, où l'autorité plus forte que la raison suppose des preuves qui ne se trouvent point. Si vous voyez un homme entêté de ses idées, mépriser tous ceux qui s'en écartent, substituer un ris outrageant aux raisonnemens, & les raisonnemens aux raisons, attaquer l'erreur par l'ironie, jeter du ridicule sur les opinions au lieu de les réfuter, approuver & condamner sans jamais balancer, & défendre son système comme il auroit honte de défendre toute autre chose, si vous voyez, dis-je, un tel homme, pensez que ce n'est point un philosophe. La philosophie élève nos âmes: que nous importeroit-il d'être nés, si nous n'avions qu'un corps à conserver? Tous les hommes sont

appellés à participer à ce trésor , parce que tous les hommes ont une raison que le temps développe , que les maîtres perfectionnent : ce qui distingue les philosophes de profession , de ceux qui n'ont pu cultiver leurs talens , n'est pas ce qu'il y a de plus précieux.

La philosophie apprend aux Rois que leur empire consiste moins dans l'exercice de leur pouvoir , que dans le soin pénible de faire le bonheur de leur peuple : c'est elle qui les rend à leurs états , & les enlève aux plaisirs qui les environnent , c'est elle qui apprend aux hommes que la révélation n'avoit point instruits , qu'il y avoit un Dieu & un culte à rendre à cet Etre , culte qui se borne à la recherche du véritable bonheur. Méprisons cette philosophie qui ôte à Dieu le gouvernement du monde , qui détache de la patrie , moins par un principe d'humanité que par je ne sais quel enthousiasme , qui pour nous faire envisager tous les hommes du même œil , ne nous en fait aimer aucun , & qui consiste plus en inutiles subtilités qu'en sages conseils , en questions frivoles qu'en vérités pratiques.

Quand on s'est mis en état de goûter les plaisirs de l'étude , il n'est rien de plus délicieux que les momens d'une méditation faite avec succès. Voyez cet Archimede se repliant sur lui-même , enfoncé dans des idées abstraites , il cherche la vérité : elle commence à l'éclairer , un nouveau jour brille à ses yeux : transporté de joie il s'écrie , *je l'ai trouvée* : que de difficultés qui se dissipent ! Content de son travail il le quitte pour se délasser , & sent en lui-même le prix de ces lumieres qui nous approchent de



la Divinité. Mais toute étude n'est pas l'étude du sage : au lieu de savoir ce qui peut amuser agréablement, apprenez en quoi consiste le vrai bonheur ; au lieu de jeter un œil curieux sur les usages du grand monde, apprenez comment il faut aimer ses parens & ses amis ; au lieu de chercher à découvrir si c'est par chasteté ou par orgueil que Lucrece s'est donné la mort, apprenez en quoi consiste la chasteté ; au lieu de veiller les nuits & les jours pour apprendre les moyens propres à défendre vos biens contre la surprise & la violence, apprenez à les perdre sans murmure. Sur-tout employez vos lumieres à leur véritable usage, employez-les à vous rendre meilleurs ; ce sont des biens que la providence vous a confiés : craignez de vous trouver embarrassé, si l'on vous demandoit quel fruit vous avez retiré de vos études & de vos veilles ? Combien de savans & de beaux esprits à qui l'on peut reprocher d'avoir substitué l'esprit au jugement, la mémoire à la raison, les apparences de la vertu à la vertu même ! Sera-t-il donc toujours vrai que les sciences & les arts rendent les hommes envieux, inquiets, & ténébreux ? Ne trouvera-t-on raisonnable que ce qui plaît ? Un ton méprisant sera-t-il ou la récompense d'une franchise peu commune, ou la peine d'une erreur bien moins grossiere que la plupart de celles que nous gardons jusques aux derniers momens de la vie ? Corrigez vous de vos vices, soyez utile à vos concitoyens, épargnez leur quelques erreurs, hâtez pour la postérité la découverte de quelques vérités, servez d'échelons à ceux qui vous suivront. Orgueilleux savans, si vous saviez ce que c'est que

tout votre faveur, honteux de vos écarts vous iriez vous cacher! Ah! briguez après cela, briguez un éloge pompeux de vos lumières; l'homme de bien met tous ses soins à mériter l'éloge de ses mœurs, de son caractère & de ses vertus. Les lumières de l'esprit, tous ces trésors amassés avec tant de peine, n'ont de prix qu'autant que le cœur est vertueux; ce sont comme des fleurs & des ornemens précieux, qui n'ôtent aux cadavres rien de ce qu'ils ont de hideux, & qui n'embellissent que les vivans.

Un des avantages réels de la fortune, & sans doute le premier, c'est le plaisir des bienfaits: mais il est donné à tous les hommes d'en jouir quoiqu'inégalement: combien d'occasions ne se présentent pas tous les jours de faire du bien, il n'y a qu'à les saisir. Ce plaisir, les hommes l'ont empoisonné; mal dans le bienfait même par la faute de celui qui donne, mal dans l'ingratitude par la faute de celui qui a reçu. Ne donner que pour obliger à la reconnaissance ceux à qui l'on donne; ne donner qu'après avoir fait acheter le bienfait par les démarches les plus humiliantes, & par la crainte d'un impitoyable refus, donner avec hauteur pour faire sentir sa supériorité, attendre que le besoin soit pressant & faire valoir ce qu'on a fait, ce sont autant de moyens d'ôter aux bienfaits tout ce qu'ils ont d'agréable, de les rendre même à charge à ceux qui les reçoivent. Plaignons-nous après cela de l'ingratitude d'un si grand nombre de personnes; la dureté du bienfaiteur dispense de la reconnaissance. Recevoir avec peine, ne donner quelque chose à la reconnaissance, que parce qu'il est dange-



reux d'être ingrat, se trouver humilié par les Bienfaits, chercher dans le bienfait même des raisons d'ingratitude & d'oubli, c'est refuser au bienfaiteur un plaisir, lorsqu'il nous en fait un fort grand. Plaignons-nous après cela de la dureté de ceux qui peuvent nous faire du bien; il y a de la peine à obliger des ingrats. Ce secret plaisir qu'on éprouve à soulager des malheureux, cette joie qu'on ressent à porter la paix & le repos dans le sein des familles défolées, à donner de la force à ces vieillards que l'âge accable autant que la misère, ce contentement délicieux qu'on éprouve à ramener dans le chemin de la vertu un homme qui s'en est écarté, à éclairer des âmes ensevelies dans les ténèbres, à soutenir les pas chancelans d'une jeunesse étourdie, sont des biens qu'il dépend de nous de goûter. Dans toutes les vocations de la vie humaine il se présente des occasions de faire du bien aux hommes, pourquoi ne les pas saisir? Voyez ces généreux bienfaiteurs, on diroit que c'est leur faire un bienfait que de leur en demander: ils volent au secours de ceux qui sont dans le besoin, avant même qu'on les appelle; ils dispensent de la reconnoissance, leur amour pour les hommes est le flambeau qui les conduit, & le feu qui les anime.

Il est un bien qui est d'autant plus précieux qu'il tient la place de beaucoup d'autres, & qu'il ne nous quitte jamais, c'est l'espérance: le mal opposé est le désespoir, ressource des âmes foibles. Les maux de la vie n'étouffent point l'espérance, elle est un garant assuré d'un bonheur à venir. Quel Dieu gouverneroit ce monde, si le tiran dormoit en paix, tandis que l'in-

nocence opprimée se trouveroit sans secours? Nicocréon en épuisant ses fureurs sur le philosophe Anaxarque, ne lui arracha que la preuve d'une inutile vengeance. Le désespoir est un poignard dont nous déchirons une playe facile à guérir: pourquoi nous étourdir lorsqu'il nous reste un si grand nombre de motifs de consolation? Au sein des maux l'espérance vient nous soutenir, c'est l'aurore d'un beau jour, il n'y a point d'éternelle nuit. C'est l'espérance qui est venu mettre l'égalité parmi les hommes: ces hommes qu'on croit heureux, ne le seroient guere sans elle; si nous pouvions lire dans leur cœur, nous verrions que les biens de la vie ne fussent pas à l'homme: mais nous l'éprouvons assez pour ne pouvoir en douter. Peut-être que ce misérable qui quète à la porte de ces grands, où la somptuosité & l'abondance sont trop connues, est plus heureux qu'eux: il mange avec plus de plaisir, il dort avec plus de tranquillité, il craint moins les inimitiés, les persécutions, la mort: il est comme un frêle bateau que les vents agitent, mais qu'ils ne brisent point, tandis qu'un vaisseau chargé coule au fond des eaux; c'est l'espérance qui le soutient.

Qui connoît Dieu le sert: ce n'est pas cet Être qui cherche des secours, il en offre: nous n'aurons jamais rien fait, si nous ne songeons à nous faire une idée juste du culte que nous lui devons; en avoir une fausse, ou nier l'existence d'un Être suprême, c'est à-peu-près la même chose. [\*] La religion l'honore, la superstition

[\*] Quid interest utrum Deos neges an infames?  
Seneca ep. 123.



perfection viole les droits les plus sacrés, l'irreligion les méprise : la religion nous découvre les moyens de nous rendre heureux, la superstition suppose dans le choix de ces moyens un défaut de sagesse ou de bonté, l'irreligion les détruit. Un homme religieux trouve de la joie dans l'adversité même, il arrache à la prospérité les épines dont elle est hérissée ; il vit content & meurt avec plaisir ; il a fait un pas de plus que le philosophe. Voyez ce brave soldat après cinquante ans de service, ou plutôt cinquante ans d'esclavage & de peines, sans espoir de fortune, aujourd'hui presque sans vigueur, il s'efforce encore de combattre pour des droits qui lui sont inconnus, il embrasse en partant ses enfans & sa femme, les bénit & ne s'attend plus à les revoir : couché sur le champ de bataille, il prie & meurt en demandant si le Roi vit & à qui est la victoire. Tel est le fruit d'un culte, où la plus agréable de toutes les offrandes est cela même qui nous rend heureux.

Soyez vertueux & tout sera bien, mais soyez véritablement vertueux. Vous avez évité les vices de l'ame, vous ignorez l'art honteux de feindre & d'en imposer, votre cœur n'est point double, votre avarice ne va pas jusqu'à vous refuser ce qui peut vous faire plaisir, votre luxe ne va pas jusqu'à vous engager à regagner honteusement ce que vous avez honteusement dissipé, votre ambition ne vous a jamais porté à de lâches indignités, votre amour-propre n'a point encore produit des haines implacables & de cruelles vengeances : ce n'est rien, vous n'êtes qu'un homme que le public ne méprise pas, ren-

trez en vous-même, voyez si vous êtes digne de son estime & de son amour.

Soyez vertueux & tout fera bien, mais ayez le courage de le paroître au milieu de ces vicieux qui couvrent la vertu de ridicule. Combien d'hommes que les passions ne dominent pas, & qui cessent d'être vertueux par la crainte d'un mépris dont ils devroient se faire honneur ! Ces ames timides à qui la crainte du ridicule ôte la raison, porteroient en tremblant leurs hommages aux pieds des autels, s'ils soupçonnoient qu'un ris outrageant méprisât leur dévotion. Tant il est vrai que les plus frivoles avantages sont quelquefois les plus chers : on devient vicieux & même criminel par le desir immodéré de plaire. Combien de jeunes étourdis pour qui la religion n'a rien de sacré, dès qu'il s'agit de montrer de l'esprit, & une prétendue philosophie que la raison n'approuva jamais. On se rit d'un jeune homme si sa vertu est austere, c'est l'usage du grand monde qui lui manque, c'est-à-dire que le monde ne l'a point encore corrompu : il faut espérer, veulent dire ces hommes esclaves des vices & des passions, il faut espérer qu'il apprendra à mentir impunément, à dissimuler soigneusement, à flatter ceux qu'il hait, à médire avec esprit, à en imposer avec fermeté, à sacrifier tout à sa fortune, à se rire avec grace de tout ce qu'il y a de plus auguste & de plus sacré, à priser les hommes en raison de leurs richesses, de leur crédit & de leur puissance. Qu'arrive-t-il aux ames les moins corrompues ? On commence par se taire & par rougir de sa propre vertu, fardeau incommode on la quitte, on suce le venin ; bientôt semblables à



ceux qui nous ont pervertis, nous pervertissons les autres : c'est là où conduisent la terreur du ridicule, & le desir immodéré de plaire.

Celui qui cherche dans la vertu & dans les lumieres de l'esprit, le bonheur que tous les hommes desirent, est véritablement heureux : celui qui croit avoir besoin d'autres choses, cherche des maîtres & perd sa liberté : qui veut jouir de tout le bonheur dont on peut jouir sur cette terre, doit se persuader qu'il est inséparable de la sagesse : s'il le place dans la possession des avantages qui éblouissent les hommes, il outrage la providence qui a permis que beaucoup de gens de bien en fussent privés. Ce sont ces fausses idées sur le bonheur, que nous n'avouons pas, mais avec lesquelles nous nous étourdissions constamment, qui nous font vivre sans plaisir & mourir avec peine. Plus sages, jouissons de tout, mais sans mettre trop de prix à l'accessoire : usons des biens de la vie, mais avec une sage œconomie : songeons que c'est un devoir que de se munir contre les adversités, & que le meilleur moyen de le faire, c'est de ne pas trop s'attacher à ce qu'on peut perdre à chaque instant, & à ce qu'il faut quitter une fois pour toujours. En toutes choses ne prisons que l'essentiel : on demande au lévrier de la légèreté, au dogue de la force ; plus ils en ont, plus aussi doivent-ils être estimés : le meilleur en tout est de bien avoir ce qui lui a été destiné, de posséder dans le plus haut degré ce qui le distingue des autres : or l'homme a été créé pour être une créature raisonnable, le reste il l'a de commun avec toutes les créatures : il a du courage, le lion le surpasse ; de la vitesse dans la course,

le lévrier en a plus que lui : il a un corps organisé & des mouvemens volontaires, tous les animaux en ont ; une voix, les chiens l'ont plus claire, l'aigle plus aiguë, le taureau plus forte, le rossignol plus douce : sa raison est son bien particulier, c'est à la perfectionner qu'il doit mettre tous ses efforts : n'eût-il d'autres biens, il ne seroit point à plaindre, & tous les autres sans la raison ne seroient d'aucun prix. Il ne s'agit pas pour l'homme de savoir combien il a de partisans qui le flattent, qui le caressent, qui l'encensent, s'il est dans l'abondance ou dans la misere, mais il s'agit de savoir s'il est vertueux. Les vrais biens de l'homme ne sauroient être hors de lui : il doit combattre & surmonter ses passions, avoir le courage de se faire quelquefois de la peine : qu'on ne dise pas qu'un semblable effort sur soi-même soit impossible, les passions, comme la colere, l'amour, la haine, à combien de périls ne nous exposent-elles pas ? Combien ne souffrons-nous pas pour elles ? & la raison seroit sans effet ? Elle nous rendroit timides, lorsque de véritables foiblesses nous donnent de l'audace ? Elle nous rendroit de petits maux insupportables, lorsque nos vices nous font supporter sans peine des douleurs & des maux violens ? Elle qui agit avec tranquillité, qui marche à pas assurés, seroit moins que les passions qui nous font donner tête baissée dans mille précipices ? Convaincons-nous une bonne fois, & persuadons-nous ensuite que les biens du corps ne valent pas ceux de l'ame ; que notre ame seroit plus heureuse délivrée de ses chaînes, que garottée par des biens qui la gênent.



Qu'un homme de bien est heureux ! La vertu est un trésor à l'abri des vicissitudes de la vie, elle est un bien pour tous les temps, pour tous les hommes. Au sein de la prospérité comme au milieu des infortunes & de la douleur, elle vient porter dans nos ames cette douce paix que rien ne fauroit altérer. Tous les momens de la vie sont des momens de plaisir, pour qui aime la vertu : il n'est point alors de devoirs pénibles, il n'est plus de vices agréables : la mort vient, elle n'est ni appelée ni conjurée d'attendre encore ; tout est bien, les soucis, les inquiétudes, les haines, les remords ; toutes ces passions qui troublent notre repos, fuient loin de l'homme vertueux : à ses yeux la nature est embellie, il la regarde autrement que le vicieux ; il lit par-tout les assurances de son bonheur, il voit par-tout la main d'un Être dont la bonté n'a point de bornes, il sent par-tout le prix inestimable des bienfaits dont il jouit : tous les plaisirs viennent en foule le délasser, parce que son ame tranquille peut jouir de ce qui est oublié par ces hommes que les vices tyrannisent. Maître de lui-même, il gouverne, il regne sur ses passions : c'est là l'homme qui se leve sans crainte, qui se couche sans soucis, qu'on n'entend jamais se plaindre, qui vit content. Ah vertus, régnez sur l'homme afin que l'homme soit heureux !

Mais, dit-on, ce n'est pas là l'idée que les hommes ont du bonheur ; ils recherchent ces avantages que vous voulez que je méprise. Avons-nous donc besoin du jugement des hommes pour nous croire heureux ? Pourquoi la raison nous a-t-elle été donnée, si ce n'est pour ne pas nous en rapporter aveuglément à la décision

de ceux avec qui nous vivons ? qu'ils se rient de l'austérité de notre morale, qu'ils nous méprisent nous & nos vertus, peu importe, ce n'est pas pour eux, mais avec eux que nous voulions être heureux. Au reste ne nous imaginons pas qu'ils nous condamneront toujours ; revenus tôt ou tard de leurs erreurs & de leur aveuglement, ils envieront notre sort : il y a plus, ils nous approuvent lors même qu'ils font semblant de nous condamner ; nos vertus les choquent quelquefois, parce que ces vertus sont autant de cris qui s'élèvent contre eux, & qui leur reprochent leurs égaremens ; ils craignent & fuient ces hommes qui semblent les avilir ; semblables à ces animaux nocturnes qu'un beau jour n'éclaire jamais & que les ténèbres flattent, ils cherchent à éviter ce qui pourroit les faire connoître de trop près : ils écartent tout ce qui pourroit réveiller en eux les remords qu'ils craignent ; & comment les écarter si ayant sous les yeux des hommes vertueux, ils ne cherchent à diminuer le prix de leurs vertus ?

Ce qui fait que les hommes s'aveuglent si facilement sur la nature des vrais biens & des véritables maux, c'est qu'ils jugent du prix des biens par le degré de plaisir, qu'ils éprouvent à les posséder, & des maux par le degré de douleur, qu'ils éprouvent lorsqu'ils les souffrent. Est-il un moyen plus sûr de se tromper ? Ce n'est ni le plaisir ni la peine qui doit nous gouverner & nous décider : sans cela il arrivera que les actions les plus honteuses & les plus dangereuses nous paroîtront bonnes, & que les choses les plus utiles & les plus nécessaires nous paroîtront mauvaises. Ce sentiment intérieur sur lequel les hom-



mes insistent, & qui doit à leur avis décider la question du bonheur, la décideroit sans doute, s'ils étoient moins en proie aux passions, & si leur imagination étoit mieux réglée. Enlevez à un enfant un jouet dangereux, c'est pour lui le plus grand de tous les maux; combien de personnes qui ont de l'aversion pour une infinité de choses sans pouvoir en donner de raisons! Serroit-il étonnant après cela qu'elles en eussent pour ce qui est opposé à ces malheureux penchans qu'elles ont contractés? Ce sentiment de plaisir ou de peine n'est autre chose que la passion elle-même; écoutez la raison lorsque vos desirs étant satisfaits l'aveuglement commence à se dissiper, c'est-à-dire, lorsque vous cesserez de vous étourdir, & vous verrez bientôt que vous vous faisiez illusion.

Si après cela on demandoit encore ce que c'est que le vrai bien, je répondrois que c'est la connoissance vive & exacte de nos devoirs. Une connoissance vive a toujours de l'influence sur nos actions, & s'il arrive que nous connoissions nos devoirs sans les pratiquer, c'est que nous ne les connoissons que d'une manière obscure, c'est que nous n'y prêtons aucune attention, c'est que nous n'avons garde d'en réveiller en nous l'idée avec cette chaleur qui détermine la volonté; c'est qu'appellant au secours de nos passions, les préjugés & l'erreur, nous nous faisons une morale qui n'est pas celle de l'honnête homme. Celui qui connoît ses devoirs, comme il convient à l'homme de les connoître, les pratique toujours: connoissons les ainsi, il en fera de nous comme de ce sage que l'aurore trouve toujours & que le soleil couchant laisse toujours dans la

plus parfaite tranquillité , à qui l'absence des plaisirs n'est pas désagréable , à qui la jouissance n'en est pas dangereuse , qui même comme l'épicurien , les savoure avec volupté , mais qui n'y met pas plus de prix qu'il ne convient , qui est d'autant plus heureux dans ces momens de plaisir , qu'il n'a point à craindre un triste repentir ; qui a toujours assez , qui élève son ame , & fait goûter ces momens délicieux que le commun des hommes refuse de connoître. Ne croyez pas que ce qui est au-delà de ces biens rende l'homme fort heureux : là où il n'y a point de vertu , là aussi il n'y a point de bonheur , quels que soient les avantages qu'on y suppose : un pygmée élevé sur une montagne est un pygmée qu'on voit de loin , un colosse dont la base est au fond d'un précipice , est un colosse qu'on ne voit que de près : il est une misère au sein de l'abondance , & une abondance au sein de la misère. Accumulez les honneurs , les richesses , cherchez tous les biens passagers de la vie , pour les mettre sur la tête d'un seul homme , si vous lui refusez la vertu , vous en avez fait le plus malheureux des hommes : il veut jouir , & destine les restes fragiles d'une vie prête à finir , au soin de ses véritables intérêts ; ce qui ne peut plus servir à rien , il le destine à l'essentiel : quand il n'aura plus de mémoire , il voudra chercher dans l'histoire des exemples qui l'instruisent ; quand il n'aura plus de jugement , il voudra examiner son état passé & son état présent ; quand il fera dégoûté de tout , parce qu'il ne pourra jouir de rien , il voudra éprouver les plaisirs de la vertu , qu'il n'a pas voulu connoître ; quand son cœur vuide de passions ,



ne sentira que des regrets, des remords & du trouble, il voudra éprouver ces sentimens de paix & de contentement que produit la sagesse. Quelle folie de vouloir commencer à vivre, lorsqu'il est temps de mourir, de conter s'occuper des réflexions les plus solides, dans un temps où peu d'hommes parviennent, & manquent assez souvent de force pour s'en occuper! Le sage ayant toujours en vue une immortalité qu'il desire & qu'il espere, regarde les biens de la vie comme des fleurs qui parent son passage, mais qui ne doivent point l'arrêter, parce qu'elles se fanent avant qu'il les quitte.

Il est d'autant plus impossible de douter de ces vérités, que tous les hommes les connoissent pour peu qu'on raisonne avec eux : au milieu du tumulte des passions & de l'ivresse des plaisirs, il est assez naturel qu'ils s'étourdissent sur la nature & la nécessité de leurs devoirs ; la voix de la raison ne parvient jusqu'à eux que comme un vain son qui ne frappe que les oreilles : mais parlez à l'homme, lorsque fatigué de ses amusemens, il veut bien rentrer en lui-même ; faites-lui envisager le vrai, vous verrez qu'il en sera frappé. J'en ai vu plus d'un à qui j'ai arraché ces aveux, mais ils étoient bientôt oubliés. Qu'on auroit donc raison de rechercher la conversation de ceux qui savent mettre un frein à leurs passions ! rien n'est plus propre à nous porter à la vertu : l'exemple est le premier de tous les maîtres ; il persuade le mieux, parce qu'il est le plus éloquent.

La difficulté de parvenir à dompter ses passions, & à se faire une douce habitude des devoirs que nous avons à pratiquer, nous arrê-

teroit-elle ? Il n'est point si difficile d'être vertueux ; c'est la passion qui suppose des difficultés où il n'y en a point : vivez comme si vous étiez continuellement observé ; persuadez-vous qu'aucune pensée de votre ame n'est indifférente, qu'elles influent toutes sur votre bonheur ; jetez souvent vos regards sur vos devoirs & sur vos actions ; comparez l'homme tel qu'il devroit être à l'homme tel qu'il est ; scrupuleux observateur de ce qui se passe en vous-mêmes, jugez-vous comme vous jugeriez un homme à qui vous n'avez rien à pardonner. Si nous pensions que Dieu est près de nous, avec nous, & en nous-mêmes, si cet esprit qui vit au-dedans de nous, n'étoit continuellement distrait par le soin que nous prenons de l'occuper de tout ce qui est hors de nous, plus vertueux & plus sages, nous trouverions qu'il en coûte pour être vicieux.

Mais, dira-t-on sans doute, quelle prodigieuse différence entre ces principes & ceux du commun des hommes ! La plus grande partie du genre-humain sera donc privée de ce degré de bonheur tant désiré, & il ne sera réservé qu'à un petit nombre de mortels, de trouver qu'il est heureux de vivre ? Erreur, les principes sont les mêmes, la nature & la raison les dictent à tous les hommes, & pour nous la révélation les a développés. Lorsque la philosophie ou une raison plus éclairée étoit nécessaire pour épurer nos mœurs, lorsque la superstition écartoit de la Divinité les perfections qu'on y doit supposer, lorsque les hommes conduits par leurs passions, se formoient des Dieux commodes, les lumières de l'esprit mettoient une plus grande différence



entre les hommes, mais elles n'en mirent jamais assez pour justifier les murmures de ceux qui étoient moins heureux : il restoit toujours à l'homme la puissance de suivre les lumières de sa raison, & il est un contentement, une paix de l'ame, un bonheur réel pour qui les suit. Nos devoirs sont proportionnés à nos lumières comme à notre pouvoir, c'est-à-dire que s'il est vrai que plus nos lumières sont étendues, plus aussi il nous est imposé de devoirs, par la raison que nous ne sommes obligés qu'à la pratique de ceux qui nous sont connus, il ne l'est pas moins que plus l'homme a de devoirs à remplir, plus aussi il se trouve en état de faire de ces efforts de vertu qui semblent quelquefois être au-dessus des forces humaines, & cela parce que dès qu'un devoir nous est connu, le motif qui peut nous engager à le pratiquer, & le bien qui nous en revient nous le font aussi ; la raison & notre propre conscience ne nous demandent que ce que nous pouvons : or l'homme est heureux dès qu'il fait tout ce qu'il peut pour l'être. J'avoue que c'est un grand avantage que d'être éclairé ; mais ne nous imaginons pas qu'à cet égard, la différence entre les hommes soit immense : ne nous persuadons pas que les plus vastes connoissances soient nécessaires à qui veut connoître tous ses devoirs. Celui qui écoute la voix de sa raison, doit & peut être tranquille : mais qu'il est peu d'hommes qui l'écoutent toujours ! Si l'on dit que la raison de la plus grande partie d'entre eux est un amas informe d'idées vagues, de préjugés & d'erreurs, qu'on voit d'un côté le peuple séduit par les apparences, par les passions les

plus brutales , par les préjugés les plus grossiers, & de l'autre les hommes plus éclairés séduits par les systêmes, par les opinions du siècle, par des passions colorées de quelque beau nom , je dirai que les hommes ne peuvent se tromper sur la nature des devoirs qui leur sont imposés & c'est tout ce qu'il faut pour leur bonheur.

Si la pratique de nos devoirs , si l'occupation la plus noble , si l'état le plus doux de l'ame , si les sensations les plus délicates , si la jouissance d'une infinité de biens , si l'assurance la plus certaine d'une immortalité heureuse ne peuvent engager les hommes à se persuader de leur bonheur , je ne connois rien au monde dont on ait raison d'être certain. Je fais que je combats des préjugés difficiles à détruire , mais il me suffit de pouvoir compter sur le suffrage de tout homme qui voudra bien rentrer en lui-même. S'il y a des hommes malheureux , c'est parce qu'ils veulent l'être : le malheur est de nature à être détruit dès qu'il leur sera bien connu , & il peut le leur être à chaque instant. Nous avons tout ce qu'il nous faut pour remplir le but pour lequel nous sommes nés , rien ne nous manque. Nous ferons aussi heureux qu'il est possible de l'être , si nous le voulons sérieusement : nous pouvons toujours chercher dans le présent , dans le souvenir du passé , & dans l'espérance de l'avenir , des sujets de plaisir , de joie & de contentement. Si les biens de la vie ont des inconvéniens , les véritables biens n'en ont point : qu'on en jouisse dans le plaisir ou au milieu des peines passagères de ce monde , cela n'ôte rien à notre félicité.

M'objectera-t-on que ce sont les hommes qu'il



Faut consulter, pour savoir s'ils sont heureux & qu'il n'y a point de bonheur pour celui qui s'imagine n'en point avoir? Mais, ignore-t-on donc que l'homme est un être qui se croit malheureux sans malheur, ou qui du moins ne veut pas passer pour être heureux? Aux yeux des hommes nous multiplions nos maux, nous les exagérons, nous diminuons le prix des biens dont la nature trop libérale pour des ingrats, nous a comblés; mais notre cœur condamne tout bas ce que notre bouche prononce. Si l'on dit que le suicide prouve que quelques hommes sont malheureux, je répondrai que le suicide ne prouve autre chose qu'un moment de délire; j'avoue qu'un homme qui périt par ses mains, se croit malheureux, mais je nie qu'il le soit autrement que par les crimes qu'il peut avoir commis, & par celui qu'il commet en s'arrachant une vie dont il n'a pas le droit de disposer. Il y a des maux dans la vie, & ces maux ont leur ivresse, un moment de réflexion auroit empêché une action aussi noire, & la même main qui vient de terminer les jours de ce désespéré, fermeroit, si elle le pouvoit, la plaie qu'elle vient de faire. Il est un temps où nous devons mourir, ce n'est point à nous à en avancer le terme; *Vale & I licet*, disoient les Romains au mort dont ils alloient brûler le cadavre. Si l'on y prend garde, on verra que le suicide même prouve que les crimes & les vices sont les seuls & les véritables maux. Pour ce qui regarde les foux & les mélancholiques, c'est une question qui demanderoit un ouvrage séparé, & qui offre un trop vaste champ à d'importantes réflexions, pour être examinée ici.

Pour trouver des malheureux parmi les hom-

mes, on charge le portrait, sans songer s'il est possible qu'un tel homme existe, ou du moins s'il existe réellement. Examinez de près les plaintes des hommes, vous verrez qu'ils ne se plaignent de leurs maux que parce qu'il leur est étrange & nouveau d'en avoir. Plus justes ils devroient penser à tous les biens dont ils jouissent, mais la possession les y a rendus insensibles : plus raisonnables ils devroient se féliciter du grand nombre de maux auxquels ils étoient échappés, mais un moment de peine éclipse à leurs yeux un siècle de bonheur.

Je ne me suis point fait une philosophie qui méprise les maux de la vie, & qui fait gloire d'une insensibilité réellement au-dessus des forces humaines : je suis tout aussi éloigné de croire, comme quelques théologiens du siècle passé, que nous devrions être contents, quand même il auroit plu à la Divinité de nous rendre très-malheureux en ce monde, & de nous préparer pour l'avenir le sort le plus funeste : je me suis fait de Dieu une idée bien plus grande ; il n'a point tiré l'homme du néant pour le plonger dans le malheur. Jetez vos regards sur l'univers, & vous verrez la nature en travail s'opposer à nos maux : jetez vos regards sur les voies de la providence, & vous verrez bientôt qu'un hazard aveugle ne conduit point cet univers : tout concourt au bonheur des hommes, & Dieu n'est point un tyran. Je pardonne à l'Epicurien ses murmures ; le hazard a tout fait dans son système, son Dieu n'y a aucune part ; mais peut-on les pardonner à celui qu'éclaire une lumière plus pure ? Qu'on nous montre que le souverain maître de ce monde a pu faire autrement sans agir contre les principes éternels.



nels de ses actions : faute de connoître l'ensemble, nous trouvons des défauts dans quelques parties. Tous les jours on impose silence à une jeune orgueilleuse qui juge de tout, & l'on se permet des jugemens sur les ouvrages de Dieu même : notre raison trop fiere appelle à son tribunal ce qu'elle devoit admirer en silence.

Oui, je l'avoue, il y a des maux & des afflictions dans la vie : il s'agit de nous consoler, & la sagesse nous donne des préceptes faciles à suivre pour tout homme raisonnable. Le plus souvent les hommes s'étourdissent ; ils opposent à leurs maux des distractions : semblables à ces médecins empiriques qui donnent des palliatifs à leurs malades, & qui, fiers d'une guérison momentanée, endorment l'ennemi au lieu de le détruire, ils ne font qu'étouffer la douleur pour quelques instans. Vous les voyez, pour se consoler du mal, en écarter l'idée, éloigner de leur esprit tout ce qui pourroit les attrister, ils retardent la peine au lieu de la diminuer ; combien d'hommes qui attendent, du temps & de l'avenir, ce qu'ils peuvent se procurer dès l'instant même, & ce qu'ils auront d'autant plus difficilement qu'ils attendront davantage !

A cette extrémité ajoutons l'autre non moins déraisonnable, & tout aussi dangereuse, c'est le désespoir : on n'envisage alors que le mal, sans songer au remède ; étonné, anéanti par la douleur, on se refuse à tout autre sentiment ; on craint même l'importun qui vient interrompre le cours de nos gémissemens. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'aller au-devant des maux, en les craignant ! soucis & inquiétudes dont on est devoré, on joint à la foiblesse l'art dangereux de

se représenter comme présent ce qui est fort éloigné, comme certain ce qui est fort douteux : pour une ame de cette trempe, il n'est pas aisé d'y porter la tranquillité & la paix. La consolation devient plus aisée à mesure qu'il y a plus de vertu dans ceux que l'on console : un homme véritablement vertueux est aussi-tôt consolé qu'affligé, tant il est vrai que la vertu est notre véritable bien ; car tous les biens de la vie sont sans effet pour quiconque souffre les plus petits maux. S'il est des malades difficiles à guérir, c'est beaucoup moins par la force du mal, que par la foiblesse volontaire du malade ; les préjugés, les vices sont de terribles ennemis à combattre, lorsque l'homme combat pour eux, mais il ne faut point reculer, il faut forcer l'homme à écouter les leçons de la sagesse.

C'est aux premiers mouvemens de douleur, comme aux premières tentations, qu'il faut résister : on risque trop à attendre ; comment détruire un mal dans ses progrès, lorsqu'on n'a pu l'étouffer dans sa naissance ? Un mal nous arrive, la première chose que nous devons faire, c'est de connoître la nature & le degré de ce mal ; la seconde c'est de songer au remède, & la troisième de nous consoler. Si l'on envisage les choses de bien près, on verra que dans les maux de la vie, les consolations ne sont autre chose, que l'intime persuasion où l'homme doit être, que tout ce qui lui arrive concourt directement ou indirectement à son bonheur : développez cette idée à un homme qui souffre, appliquez-la aux circonstances où il se trouve, présentez-lui la vérité telle qu'elle est, & vous le consolerez s'il est raisonnable, pour peu même



me qu'il le soit. Pour que les maux de la vie troublent notre bonheur, il faut que nous coopérons avec eux : ce n'est pas le mal en lui-même qui nous fait souffrir, mais c'est la réflexion dont nous l'accompagnons : c'est notre foiblesse, ce sont nos vices qui trouvent dans ce qui nous arrive le moyen d'altérer notre bonheur. L'idée affligeante qui se présente d'abord à notre esprit, c'est-à-dire, des regrets & des desirs, pourroit être combattue, & le seroit avec succès si nous le voulions : il dépendroit de nous de ne pas tant regretter, de ne pas tant désirer ; il dépendroit de nous de regarder les adversités de la vie comme des biens nécessaires à l'homme, parce qu'il est homme : la douloureuse amputation de quelque membre n'est-elle pas un bien pour qui ne sauroit être sauvé sans la souffrir ? A combien de personnes n'aurions-nous pas pardonné, si nous eussions réfléchi avant que de nous courroucer ? Combien de maux dont nous ne nous serions jamais plaints, si nous eussions réfléchi avant que de pleurer ? Il en est de beaucoup de maux de la vie, comme de ces terreurs paniques qui, examinées de bien près, au lieu d'être des sujets de crainte, deviennent des sujets de risée.

Il y a des remèdes qui soulagent le malade, il y en a qui étouffent jusqu'au sentiment du mal, il y en a qui consolent. La nature est pleine de ressources, elle est la plus tendre des mères, elle nous tend les bras, ne nous éloignons pas des voies qu'elle nous prescrit, & des secours qu'elle nous offre. Faisons plus : au sein des maux, si la providence nous y place, persuadons-nous qu'il est heureux de vivre. Mais





# THÉORIE

DES

SENTIMENS

AGRÉABLES.

---

## CHAPITRE I.

*Il y a une Science des Sentimens, aussi certaine & plus importante qu'aucune Science naturelle.*

IL y a eu des philosophes qui, par leurs observations, ont appris de la nature quelques-unes des regles qu'elle s'est prescrites dans la distribution des mouvemens. Le recueil & le développement de ces loix a formé une science, où brille la même évidence que dans la géométrie. L'ordre qui regne dans la suite des changemens qu'éprouvent les corps, sera-t-il un objet privilégié de nos connoissances, & l'esprit n'aura-t-il aucune prise sur l'ordre des changemens qu'il éprouve en lui-même ? Serait-il possible que le flambeau de l'expérience qui nous éclaire sur ce qui précède ou accompagne la naissance des mouvemens, s'éteignît aussi-tôt que nous porterions les yeux sur la naissance de nos sentimens ? Il est vrai que la matiere, l'espace & le temps qui, par leur différente combinaison

expriment toutes fortes de mouvemens, ont l'avantage de se prêter aisément à des calculs géométriques, & de leur fournir une vaste carrière : mais quoique les modifications secrètes du corps & de l'ame, qui font éclore en nous les sentimens, ne soient point susceptibles de mesure précise, elles n'en sont pas moins des objets d'une connoissance certaine : & si la théorie du mouvement parcourt, pour ainsi dire, le compas à la main, l'immensité de l'espace & du temps ; la théorie du sentiment concentrée dans un cercle plus étroit, n'a pas à la vérité une marche si brillante ; mais elle ne l'aura pas moins sûre, pourvu qu'elle ait l'attention de s'appuyer sur des observations incontestables, & de développer ses expressions de façon à ne présenter à l'esprit que des idées distinctes.

La certitude de nos connoissances ne suffit pas pour les rendre précieuses ; c'est leur importance qui en fait le prix. Il n'en est aucune qui mérite plus de nous intéresser que celles qui roulent sur la distribution du plaisir ; leur objet est celui même de nos desirs. Je sens bien que des recherches qui ne donneront que des idées, inspireront d'autant plus de dédain, qu'elles sembloient annoncer des sentimens. Des réflexions abstraites suffisent pour jeter de la tristesse sur le tableau même de la joie. Mais ce n'est point à l'imagination que je me propose de parler ici du plaisir. Content de le faire connoître, je n'aspire point à le faire sentir. Les loix qui en règlent la naissance, ressemblent assez à la source de ce fleuve bienfaisant qui enrichit l'Egypte : on peut les ignorer & jouir de leurs bienfaits ; a-t-on la curiosité de les découvrir ? on a des dé;



ferts à traverser. Il me semble cependant que ceux qui l'entreprendront, trouveront dans leurs réflexions mêmes une sorte de sentiment : c'est jouir de la nature que d'en entrevoir la beauté.

La théorie des sentimens n'a pas seulement l'avantage de nous offrir un spectacle digne de notre attention ; elle fournit encore des principes aux arts qui nous intéressent le plus.

Ceux qui ont excellé parmi les poètes, les orateurs, les peintres, n'ont pas toujours agi par l'inspiration soudaine d'un instinct aveugle ; ils ont souvent guidé leur travail par des réflexions fines & profondes sur ce qui pouvoit plaire à l'esprit ; ils les ont comme gravées dans leurs ouvrages ; & c'est en les y recueillant qu'on a formé les théories de la poésie, de l'éloquence & de la peinture. Toutes ces spéculations particulières sont autant de démembrements que la théorie des sentimens est en droit de revendiquer.

De tous les arts il n'en est point de plus important que celui d'être heureux ; & il n'en est aucun où tant d'opinions différentes se soient élevées sur les ruines les unes des autres. On fait que Varron en a compté jusqu'à près de trois cens, sur ce qui faisoit la félicité de l'homme en cette vie. C'est cependant de cette question que partent les principes de la philosophie morale. Or, pour la résoudre avec une parfaite évidence, il ne faut que remonter aux loix du sentiment, les rapprocher, & se laisser conduire au fil des conséquences.

Dans le Dialogue de Platon sur la République, ou plutôt sur la Justice intérieure, quelques-uns des interlocuteurs se plaignent que les législateurs & les philosophes, en exhortant à la vertu, n'of-

frent d'autre motif pour l'embrasser, que la considération des biens qui marchent à sa suite. Ils exigent de Socrate qu'il leur prouve que par ses propres charmes elle fait le bonheur de ceux qui la possèdent; & c'est ce qu'il exécute par un long parallele des différentes formes de gouvernement, avec la république intérieure que forment en nous la raison & les passions.

Ce dogme de l'école platonicienne peut, ce me semble, s'établir d'une façon directe par la théorie des sentimens. Creusons-la, & nous en verrons sortir les principes d'une morale exacte. Nous reprocherons à Epicure de n'avoir été voluptueux qu'à-demi, & de n'avoir pas assez senti le prix & l'étendue des plaisirs de l'esprit; & nous reconnoissons que la vertu est le moyen le plus sur que la nature nous offre pour écarter les sentimens affligeans, & pour rassembler les sentimens agréables.

Il y a des Chrétiens qui s'imaginent que l'évangile condamne la vertu à être malheureuse en cette vie. La loi de Dieu qui, suivant l'écriture sainte, a tant d'attraits par elle-même, n'est pour eux qu'un joug insupportable. Ils se porteroient aux plus grands crimes, si la crainte qui les enchaîne, les laissoit en liberté; également malheureux par le vice qui les tyrannise, & par le supplice qui les effraie. Il n'en est pas ainsi de ceux dans le cœur de qui (\*) *la charité l'emporte sur la crainte*. Ils n'apperçoivent dans l'évangile & dans les prophètes, suivant l'expression de J. C. que l'obligation d'aimer Dieu & son prochain; & qu'y a-t-il que notre raison

(\*) I. Jean IV. 18.



n'avoue & que notre cœur ne doive agréer, soit dans des mouvemens de bienveillance pour nos semblables, soit dans la soumission aux volontés d'un Être souverainement sage ?

Par l'ordre de la nature, un usage convenable de nos facultés est toujours accompagné de sentimens agréables. Cette source de plaisirs vertueux ne coule pas moins pour le Chrétien que pour l'infidèle. Mais par l'ordre de la grace, le Chrétien est infiniment plus heureux par ce qu'il espere, que par ce qu'il possède. Les fleurs qu'il cueille ici-bas sont pour lui des germes d'un bonheur éternel.

La théorie des sentimens & la théologie morale, arrivent donc par des routes différentes à un même but. Chacune d'elles dans la comparaison des biens présens, en fixe la valeur, par des principes particuliers, & les évalue néanmoins l'un par rapport à l'autre dans la même proportion. Mais la théorie des sentimens a sur la théologie morale l'avantage qu'en établissant les mêmes loix, elle les fait, pour ainsi dire, accepter par l'amour-propre.

## CHAPITRE II.

*Où l'on expose le plan de cet Essai.*

**D**ANS la foule des biens & des maux qui s'offrent à nous de toutes parts, rien ne nous importe davantage que d'en faire un juste discernement. Nous l'entreprendrions en vain sans le secours des sentimens agréables & douloureux.

Leur lumière bienfaisante éclaire notre choix; une impression de plaisir est répandue sur ce qui est de nature à favoriser notre conservation; au contraire, ce qui la menace s'annonce par une impression de douleur. C'est à l'établissement de cette loi que nous sommes redevables de la durée de notre vie, de la perfection de nos facultés, & de l'acquisition de cette légère portion de bonheur que la nature a mise à notre portée. Ce seul principe, en se développant, va nous ouvrir toutes les sources des sentimens, nous dévoiler la sagesse & la bonté de notre Créateur, & nous instruire de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers les autres hommes.

Cette matière n'est guère susceptible de découvertes brillantes. Que dire de nouveau sur ce qui, depuis la naissance du genre humain, a été l'objet perpétuel des desirs du cœur & des réflexions de l'esprit? Il n'y aura ici rien de neuf que la réunion de quelques idées éparfes jusqu'à présent en différens Ouvrages (\*) & qui rapprochées l'une de l'autre se prêteront un éclat mutuel, & se joindront comme d'elles-mêmes pour former un corps régulier.

(\*) Comme dans Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, Arrien, Descartes, Mallebranche, Addison, de Craus, Trublet.



## CHAPITRE III.

*Il y a un agrément attaché à ce qui  
exerce les organes du corps  
sans les affoiblir.*

**I**L y a des êtres vivans qui semblent se suffire à eux-mêmes ; l'élément où ils sont fixés, leur fournit tout ce qui est nécessaire pour leur conservation & pour leur accroissement. Il n'en est pas ainsi de l'homme ; il n'est rien qui ne devienne l'objet de ses desirs. On peut lui appliquer ce que Platon a dit de l'amour : la Déesse de l'indigence, & le Dieu des richesses, semblent avoir également concouru à sa formation. Accablé de besoins auxquels la nature entière paroît à peine pouvoir suffire, il est enrichi d'une multitude d'organes qui le mettent à portée de s'approcher des objets les plus éloignés, d'en discerner les qualités & d'en faire usage. Tout ce qui exerce ses organes sans les affoiblir, peut contribuer à sa conservation, & est accompagné d'un sentiment agréable.

L'aversion des enfans pour le repos, marque assez combien le mouvement a de charmes pour eux. La danse & la chasse l'emportent dans la jeunesse sur tout autre amusement ; & elles ont d'autant plus d'agrément qu'elles sont plus vives. Les vieillards eux-mêmes, en qui l'âge a émoussé tout autre sentiment, se plaisent encore à un exercice modéré.

Cette sorte de plaisir ne peut guere se dé-

composer sans devenir presque insensible. Le sentiment qui accompagne le mouvement des mains, se dérobe à nous par sa petitesse; mais il n'en est pas moins réel. Des femmes ne se garantissent-elles pas tous les jours de l'ennui par un léger travail, dont elles ne se proposent d'autre fruit qu'un amusement passager? L'attrait de l'ouvrage & le plaisir de l'occupation ont besoin d'être aidés l'un de l'autre, pour faire sur elles une impression sensible.

C'est dans le jeu de organes de la transpiration, qu'est la source secrète de ce plaisir. Les observations de *Sanctorius* le démontrent. Des vapeurs qui échappent à nos yeux, sortent continuellement par les pores de la peau; elles donneroient bientôt atteinte à la santé si elles séjournoient davantage dans le sang. Or, le défaut d'exercice, ou des exercices trop violens, diminuent cet écoulement invisible. Au contraire, des mouvemens assortis à nos forces le favorisent.

Les observations de *Sanctorius* nous ont encore appris que c'est ce même jeu des organes de la transpiration, qui donne des charmes à la chaleur du feu pendant l'hyver, à la fraîcheur de l'air pendant l'été, & à tout ce qui entretient & anime la circulation du sang.

Quand nous nous sommes mis à portée d'un objet, les couleurs le caractérisent à nos yeux; quelques-unes sont tristes; la plupart sont agréables. Les expériences de *Mr. Newton* nous ont instruit des raisons de cette différence. Les rayons qui forment la couleur de feu sont ceux qui ont le plus de force; aussi est-elle la plus brillante; mais bientôt elle fatigue la vue. Ceux



qui forment la couleur verte ont par leur mouvement modéré le privilege de pouvoir toujours mettre en mouvement les fibres de l'œil, sans jamais les affoiblir; les couleurs brunes & noires portent l'image de la tristesse, parce qu'elles laissent les yeux dans une sorte d'inaction.

Ces différentes couleurs font sur tous les yeux la même impression; mais il y en a sur la préférence desquelles les goûts se trouvent partagés. C'est ainsi que des fibres de l'œil tendres & délicates, aiment mieux le violet que l'orange; c'est une couleur attachée à des rayons plus foibles. La variété dans les fibres de l'œil met de la variété dans l'agrément des couleurs.

Ce qui a frappé agréablement la vue par ses couleurs, acquiert un nouvel agrément, soit par la grandeur, soit par la diversité de ses parties. L'immense étendue de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes se précipitent dans des abîmes, des campagnes qui présentent de toutes parts de riches tableaux; tous ces objets ont un agrément proportionné à la grandeur & à la variété des portraits qui se peignent dans le fond de nos yeux.

Il en est des fibres de l'oreille comme de celles de l'œil; elles sont flattées par ce qui les agite sans les affoiblir; quoi de plus doux que le gazouillement d'un ruisseau?

Le siege de l'ouïe est une sorte de coquille composée de fibres nerveuses tournées en spirale, dont chacune a son élasticité particulière. Un son est d'autant plus moëlleux qu'il trouve dans cet instrument admirable, plus de cordes à l'unisson. Au contraire, un bruit est importun,

quand les fibres de l'oreille, par la dissonance de leurs mouvemens, s'entre-choquent & s'entre-heurtent.

La variété donne de l'agrément aux sons. Les plus agréables cessent de l'être par la continuité fatigante de leur action sur les mêmes fibres.

La différence dans l'organe de l'ouïe rend agréables pour les uns, des sons qui déplaisent aux autres. Un homme dont parle *Pétrarque* (\*) étoit moins charmé du chant des rossignols, que d'un concert de grenouilles. Les fibres de son oreille étoient apparemment si compactes, qu'une suite de cris perçans les ébranloit sans les fatiguer.

L'agrément des saveurs & des odeurs, n'est pas moins assorti à nos besoins, que celui des couleurs & des sons. Les sels âcres & piquans, qui portés dans le corps par la respiration ou par la digestion, y jetteroient le trouble & déceleroient leur qualité malfaisante, par la violence de leur impression sur les mammelons nerveux, qui sont le siege de l'odorat & du goût : au contraire, une impression douce & agréable annonce les odeurs & les saveurs qui, par la nature de leurs principes, peuvent entretenir dans le sang le juste mélange de sels & de souffres qui y décide de la santé.

Les remedes les plus salutaires dans certaines circonstances sont cependant desagréables. N'en soyons point surpris. Ce sont des poisons pour un homme sain, & même pour la plûpart des malades. Mais il y a une sorte de remedes qui semblent nous être présentés par les mains de

(\*) De Remed. fortun. L. 2.



la nature, dont l'usage est nécessaire dans toutes les maladies, & qui suffit presque pour les guérir; ce sont la diete & les liqueurs capables de délayer le sang, de le rafraîchir, & de le renouveler. Devient-on malade? le goût donne alors à ces remedes universels la préférence sur les nourritures les plus délicieuses.

## CHAPITRE IV.

*Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer.*

**L**E mouvement de l'esprit n'est pas moins nécessaire que celui du corps pour assurer notre existence. Les sens des animaux bien plus parfaits que les nôtres, les éclairent suffisamment sur ce qui leur est contraire ou favorable; mais l'esprit nous est donné pour suppléer au défaut de nos sens, & le plaisir s'offre à lui pour l'animer dans ses démarches, & le préserver d'une inaction fatale. Le plaisir, pere des jeux & des amusemens, l'est aussi des sciences & des arts; & si l'univers entier est forcé par notre industrie de payer tribut à nos besoins & à nos desirs, nous en avons l'obligation à l'attention qu'a eu la nature de revêtir d'une impressions agréables, ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer. Le charme de cet exercice enleve quelquefois l'ame au point qu'il semble l'avoir détachée de son corps; personne n'ignore ce que l'histoire rapporte d'*Archimede*, & de quelques autres géometres anciens & modernes. Si nous doutons de ces faits, reconnoissons-en du moins la possibilité

par des spectacles à-peu-près semblables qui s'offrent à nous tous les jours. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & insensible à tout ce qui frappe ses yeux & ses oreilles, ne le croiroit-on pas intimement occupé du soin de sa fortune ou du salut de l'état ? Ce recueillement si profond a pour objet, le plaisir d'exercer l'esprit par la position d'une piece d'ivoire.

C'est de cet exercice de l'esprit que naît l'agrément des pensées fines, qui de même que la bergere de Virgile, se cachent autant qu'il le faut pour qu'on ait le plaisir de les trouver.

Il y a eu des hommes à qui l'on a donné le nom de philosophes, & qui ont cru que l'exercice de l'esprit n'étoit agréable que par la réputation qu'on se flattoit d'en recueillir. Mais tous les jours ne se livre-t-on pas à la lecture & à la réflexion, sans aucune vue sur l'avenir, & sans autre dessein que de remplir le moment présent ?

Les spectacles que l'art nous offre, doivent la plus grande partie de leur agrément à l'ordre & à la symmétrie qui mettent l'esprit à portée d'en saisir les différentes parties.

C'est la symmétrie qui fait l'agrément de la rime. Un de nos poètes a essayé de proscrire cette ressemblance de sons, & de la reléguer dans la classe des *acrostiches* & de ces ouvrages frivoles qui n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté. Il n'a pas fait attention que les vers sont destinés à être chantés ou déclamés ; ils passent de la bouche d'un acteur ou d'un musicien, dans celle de tout un peuple ; & leur structure est d'autant plus parfaite, qu'ils sont plus disposés à se présenter aussi-tôt que la mémoire les recherche.



Les langues Grecque & Latine n'ont pas besoin de la rime dans les vers. Chaque espece de versification y forme par l'ordre de ses différentes mesures, une sorte d'air noté qui donne suffisamment prise à la mémoire ; le retour des mêmes sons, en y devenant inutile, n'y seroit qu'une répétition désagréable.

Mais si dans notre poésie, cette sorte de monotonie est agréable par sa nature, pourquoi, dit Mr. de la Motte, déplaît-elle presque toujours dans la musique ? C'est que l'objet principal du musicien est de charmer par les sons, & il ne peut mieux y réussir qu'en les variant. Mais le poëte ne se borne pas à flatter l'oreille de celui qui l'écoute ; il veut encore imprimer dans sa mémoire une suite d'idées, de sentimens & d'expressions ; il n'est aucun de ces vers qu'il ne voulût graver dans le cerveau de tous les hommes avec des traits ineffaçables. La plûpart des langues vivantes lui offrent la rime, comme le secours le plus favorable pour l'exécution de son dessein.

L'imitation par les couleurs, par les sons, par les gestes, par le discours, est encore une sorte de symétrie. Les objets qu'elle nous présente donnent une prise facile à l'imagination, par la comparaison que nous en faisons avec des objets déjà connus.

Si nous en croyons Aristote, la représentation d'un objet n'a d'agrément pour nous, que parce que l'esprit, en observant la fidélité du portrait, acquiert une connoissance. Mais ne fait-il pas une acquisition de même espece, quand il observe les défauts d'une représentation infidèle ? Tous les ouvrages des peintres, des poë-

tes, des déclamateurs, des musiciens, feroient donc toujours une égale impression de plaisir, quelque différence qu'il y eût dans l'exécution.

La représentation d'un objet, suivant d'autres philosophes, ne plaît qu'à la faveur des passions; & il est certain que sans leur secours elle n'émeut & ne pénètre point. Mais convenons aussi que l'objet le moins intéressant fait du moins sur la surface de l'ame une légère impression de plaisir, s'il est fidèlement exprimé, & si entre l'original & le portrait il y a une exacte symétrie. C'est que telle est une des loix principales du sentiment; dès qu'un tout a ses parties formées & assorties de façon que l'ame peut aisément s'en former une idée nette & distincte, il est revêtu d'agrément.

Le contraste dans la peinture, dans la poésie & dans l'éloquence est encore une sorte de symétrie qui, rapprochant des objets contraires, fait sortir les traits de l'un par la comparaison avec ceux de l'autre. C'est ainsi que les anciens sculpteurs, pour ajouter une nouvelle beauté à une Vénus, ou à une Grace, la renfermoient dans la statue creusée d'un satyre; & par un semblable artifice, Virgile, pour peindre plus vivement l'agitation du cœur de Didon, en place le tableau dans celui d'une nuit qui versoit ses vots sur tout le reste de la nature.

Il y a des rapports, autres que la symétrie qui sont faciles à saisir. L'architecture les emploie avec succès: la hauteur des portiques dans les édifices réguliers, est double de la largeur; la hauteur de l'entablement est le quart de la hauteur de la colonne; & c'en est le tiers qui fait la hauteur du pié-d'estal. Tous les grands architectes, parmi  
les



Les diverses proportions qui pouvoient se concilier avec la destination de leurs ouvrages, ont toujours choisi celles que l'esprit pouvoit saisir sans effort.

Il en est du musicien comme de l'architecte. L'unisson & l'octave sembleroient devoir être les plus agréables de tous les accords, puisque ce sont ceux qui impriment le plus de mouvement dans les fibres de l'ouïe. Mais le plaisir de la musique est bien plus du ressort de l'esprit que de l'oreille. La quinte est la consonance la plus agréable, parce qu'elle a l'avantage de présenter à l'ame le rapport dont la recherche l'exerce davantage sans la fatiguer.

Il y a des compositions hardies & savantes, qui ne plaisent qu'à de profonds musiciens. La finesse de leur goût leur fait mesurer sans peine entre des dissonances, un rapport qui échape à des oreilles moins exercées.

L'analogie qui regne dans toute la nature, nous autorise à conjecturer que la loi qui regle l'agrément des sons, influe sur d'autres objets de nos sens. Il y a des couleurs dont l'assortiment plaît aux yeux; c'est qu'apparemment leur impression sur les fibres de l'œil y forme, pour ainsi dire, une consonance. Peut-être même cette loi s'étend-elle aux odeurs & aux saveurs. Il est vrai que celles qui sont salutaires, sont agréables; mais leur salubrité ne paroît pas toujours la mesure précise de leur agrément.

Ce n'est point par les proportions, ou par les rapports symétriques, que l'art jette le plus d'agrémens dans ses ouvrages. C'est sur-tout en liant leurs différentes parties avec un objet principal, qui aide l'esprit à les saisir & à les retenir.

Le rapport des moyens à une fin marquée, suffit pour embellir ce qu'il y a de plus simple, & c'est le principal de tous les agrémens; c'est celui qui influe & domine sur tous les autres, qui leur assigne à chacun leur place, & les déclare ou beautés ou défauts, suivant qu'il se concilie avec eux.

L'art ne se borne pas à unir les parties d'un ouvrage par leur rapport à une fin commune; il les lie encore par leur subordination à une partie principale, qui soit pour elles comme un centre de réunion.

Les architectes *Goths* aimoient à placer aux deux côtés du corps de leurs édifices, des masses énormes de pierre, qui l'effaçoient, qui paragoient la vue & la tenoient indécise.

*Bramante*, & à son exemple, la plupart des architectes modernes, mieux instruits que leurs prédécesseurs dans l'art de frapper agréablement les yeux, ont placé dans le milieu de l'édifice, une partie principale qui domine sur les autres, & offre à la vue un point fixe, d'où elle peut se distribuer aisément sur toutes les parties de l'ouvrage.

Les grands peintres ont une semblable attention; ils groupent & disposent leurs figures de façon à déterminer & fixer les yeux sur un objet principal.

Les Poètes en usent de-même dans l'ordonnance de leurs tableaux.

Les uns & les autres ne se bornent pas à subordonner leurs personnages; ils rapportent encore d'ordinaire à une seule action les événemens qu'ils nous offrent. Quoi de plus satisfaisant pour l'esprit, que de saisir comme d'un



coup d'œil une multitude de faits liés ensemble par leur rapport commun à une action importante ?

On peut sans doute renfermer dans un poëme différentes fables, & y rassembler comme dans une gallerie, une suite de portraits. C'est ainsi qu'en ont usé Ovide, Stace, & plusieurs autres poëtes. Mais bien des siècles avant eux, & la poésie n'étant encore qu'au berceau, Homere s'étoit apperçu que ce seroit offrir à l'esprit un spectacle bien plus agréable, que de réunir dans un même tableau une multitude de personnages, & de les y faire tous concourir à une même action ; il forma sur cette idée le plan du poëme épique.

Eschile, long-temps après, forma sur le poëme épique le plan de la tragédie, par la représentation d'un événement développé dans toutes ses circonstances. Ce grand poëte, rival d'Homere, sans en être l'imitateur, reconnu aisément qu'un poëme dramatique auroit d'autant plus de charmes pour l'esprit, qu'une action principale en lieroit toutes les scènes, & les tiendrait comme enchaînées dans la mémoire.

A l'unité d'action, Eschile ajouta l'unité de jour & de lieu. Il est vrai que dans ses Euménides la scène passe de Delphes à Athenes. Mais dans ses autres pieces, elle demeure toujours la même.

Mr. de la Motte a essayé d'affranchir les poëtes dramatiques de la loi que sembloit leur imposer l'exemple d'Eschile & des anciens. Ce fameux partisan des modernes, semblable à quelques sectaires, ne s'est pas contenté de déclarer la guerre à la superstition ; tous les

honnêtes-gens se fussent rangés de son parti : il a dans l'ardeur de son zèle, brisé des tableaux qui méritoient nos respects, a combattu des dogmes consacrés, & en a fait revivre de flétris, novateur d'autant plus dangereux que la raison semble quelquefois s'armer en sa faveur. Heureusement l'Eglise, ni l'Etat, n'ont rien à craindre de cette prétendue réforme, & il n'en doit sortir que des guerres innocentes qui souvent valent mieux que la paix.

Il est certain, par la théorie des sentimens, que l'observation des trois unités ne doit point son mérite à une institution arbitraire, puisqu'il y a un agrément attaché à tout ce qui met l'esprit en état de se former un tableau distinct de l'objet qu'on lui présente.

Convenons cependant que les plaisirs du cœur étant fort au-dessus de ceux de l'esprit, si les trois unités n'avoient d'autre avantage que de donner à l'esprit une prise facile, on devroit souvent les sacrifier à une multitude d'événemens intéressans qui porteroient de grands mouvemens dans le cœur; mais voici quelque chose de plus.

On doit qualifier de défaut réel, dans un poëme dramatique, tout ce qui est de nature à diminuer l'intérêt qu'on y prend; comme au contraire, il y a un agrément réel attaché à tout ce qui fortifie le charme de l'illusion. Qu'un vieillard joue le rôle d'un jeune-homme, lorsqu'un jeune-homme jouera le rôle d'un vieillard; que les décorations soient champêtres, quoique la scène soit dans un palais; que les habillemens ne répondent point à la dignité des personnages; toutes ces discordances nous blesseront; & il en est de même de l'inobservation



des trois unités. Multipliez dans une piece de théâtre les actions principales : faites couler plusieurs siecles dans l'espace de quelques heures ; transportez en un moment le spectateur, d'une partie du monde dans l'autre ; toutes ces absurdités sont autant d'avertissemens qui nous rappellent la fausseté du spectacle , & il en sort comme une voix qui nous crie de ne point donner de larmes véritables à des malheurs feints.

## CHAPITRE V.

*Il a un agrément attaché à tous les mouvemens du cœur, que la haine & la crainte n'empoisonnent pas.*

C'EST par les mouvemens d'amour & de haine que l'ame s'attache à ce qui lui paroît un bien , & qu'elle repousse & fuit tout ce qui lui paroît un mal ; ce sont-là comme les deux ressorts qui font jouer toutes nos facultés, pour le maintien de notre existence.

La haine & toutes les passions qui en prennent naissance , sont nécessairement accompagnées d'un sentiment douloureux , par l'idée du mal qui nous afflige, ou qui nous menace ; elles portent même leur poison jusques dans le sang ; & troublant le cours de la transpiration, comme on le fait par les observations de Santorius , elles répandent dans toute l'étendue du corps une impression desagréable. Il y a néanmoins une sorte de douceur qui tempere leur amertume. L'ame s'y complait comme dans

les mouvemens qui conviennent le mieux à la situation présente, & qui ont pour objet d'anéantir ce qui la menace. Tels sont la plupart de nos sentimens ; le plaisir & la douleur entrent dans leur composition, & ils sont agréables ou désagréables, suivant que l'un ou l'autre de ces élémens contraires y domine le plus.

Il y a des plaisirs vifs qui naissent du sein de la haine ; la destruction de son ennemi paroît le plus grand de tous les biens. Il y a même des hommes, aux yeux desquels il n'est point de spectacle plus charmant, que la chute de quiconque leur paroïssoit heureux ; un bonheur étranger rend leur misère plus vive, & ils applaudissent à tout ce qui anéantit des points de vue qui leur étoient odieux.

Toutes ces sortes de plaisirs malfaisans décelent un malheur secret, dont ils ne font qu'adoucir, ou suspendre le sentiment. Aussi tout homme, né envieux ou méchant, est-il naturellement triste.

Les mouvemens du cœur, autres que ceux de la haine, sont essentiellement agréables ; le désir même, quoiqu'enfant de l'indigence, pour me servir de l'expression de Platon, est accompagné de plaisir. On jouit toujours de ce qu'on espère, & l'on ne jouit pas toujours de ce qu'on possède. Il est plus doux de se porter par le mouvement du cœur vers le moindre objet, que de posséder les plus grands biens dans une molle inaction.

Le charme de l'espérance fait celui de la nouveauté. Avides de sentimens agréables, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui se présentent à nous. C'est à la



nouveauté que la vérité même doit une partie de son éclat. Elle a souvent l'avantage de flatter, ou l'esprit par le succès de ses recherches, ou le cœur par les biens qu'elle lui promet. Mais d'ordinaire son principal attrait s'efface dès qu'elle nous est connue. Le charme secret qui a du nous inviter à acquérir des connoissances, devroit aussi s'évanouir sitôt qu'elles sont acquises; leur utilité réelle doit faire alors tout leur mérite.

La nouveauté n'a plus les mêmes attraits pour les vieillards; ils ont appris à se défier des promesses qu'elle leur fait.

L'agrément de la variété tient de la nouveauté. Dans une multitude d'objets différens qui se présentent à nous, il y en a toujours qui nous offrent quelque chose de nouveau.

Des objets qui ont pour eux la nouveauté & la variété, ont souvent la préférence sur ceux où brillent un ordre & des proportions qui nous sont connues. On quitte avec plaisir les jardins les plus réguliers pour se promener dans les campagnes; & l'on préfère bien-tôt le chant naturel des rossignols, à des airs notés qu'on leur aura entendu répéter plusieurs fois.

Si l'amour a des charmes jusques dans l'inquiétude du desir, combien doit-il en avoir lorsqu'il n'est point corrompu par le mélange d'aucune passion affligeante? *Que les damnés sont malheureux*, disoit Ste. Catherine de Gênes, *ils ne sont plus capables d'aimer!*

Tout mouvement de tendresse, d'amitié, de reconnoissance, de générosité, de bienveillance, est un sentiment de plaisir; aussi tout homme né bienfaisant est gai.

Il y a eu de pieux visionnaires qui ont essayé par une abstraction de l'esprit, de désirer la durée de leur amour pour Dieu, & l'anéantissement du plaisir qu'ils sentoient à l'aimer. Mais retrancher l'idée du plaisir de celle de l'amour, c'est retrancher de l'idée d'un cercle celle de la rondeur. L'amour est parfaitement désintéressé lorsqu'on ne veut en recueillir d'autre fruit que celui d'aimer. Le désintéressement du chrétien doit aller jusques-là, & ne peut pas aller plus loin.

S'il y a des théologiens qui ont cru l'ame capable d'un désintéressement total à l'égard du plaisir; il y a eu en revanche des philosophes qui l'ont cru incapable de tout autre mouvement que de ceux qui naissent d'un intérêt personnel. Mais voulons-nous nous convaincre du contraire? Transportons-nous un moment sur nos théâtres. Ces spectacles mêmes où l'on essaie souvent de corrompre le cœur, nous apprendront qu'il étoit fait pour la vertu. Que de pleurs sur des héros malheureux! avec quelle joie les arracherions-nous à l'infortune qui les poursuit! Leur sommes-nous donc attachés par les liens du sang ou de l'amitié? Non, certainement; mais ce sont des hommes qui nous paroissent vertueux, & nous portons en nous-mêmes un germe de bienveillance, toujours prêt à se développer en faveur de l'humanité & de la vertu, dès qu'une passion contraire n'y met point obstacle. L'histoire nous a conservé le souvenir du tyran d'une ville grecque qui se baignoit tous les jours dans le sang, & qui à la représentation de l'*Hecube* d'*Euripide*, sortit à la fin du premier acte, honteux



d'être malgré lui tout en pleurs, & d'avoir pour les mânes des Troyens une sensibilité qu'il n'avoit pas pour ses compatriotes. Cruel par penchant, il payoit sur le théâtre à des hommes malheureux de qui il n'avoit rien à craindre, le tribut de bienveillance qui leur étoit dû.

Puisqu'il y a un plaisir attaché à tout mouvement de l'ame où la bienveillance domine, les anciens n'ont pas du regarder comme des tragédies défectueuses, celles où notre inquiétude sur le sort d'un homme vertueux, croissant jusqu'à la catastrophe, fait enfin place à la joie de le voir heureux.

Convenons cependant avec Aristote & ses commentateurs, que l'ame plus sensible à la douleur qu'au plaisir, est bien plus profondément attendrie par l'infortune d'un héros vertueux, que par sa prospérité. Son honneur auroit fait notre joie; & par le pouvoir enchanteur de la tragédie, ses malheurs nous font encore plus de plaisir; ils nous affligent profondément; & cette affliction devient délicieuse, quand l'art du poète a su en écarter l'indignation, & y faire dominer la bienveillance dont le charme secret est assez puissant pour changer la douleur même en plaisir, & rendre les larmes plus agréables que le rire.

Mais par quel prodige pouvons-nous être agréablement frappés sur le théâtre, par des malheurs affreux qui nous auroient pénétrés d'horreur, si nous en avions été les témoins?

C'est la différente position de l'objet qui fait la différence de ces impressions. Plus les malheurs d'autrui sont à portée de se répandre sur nous, plus la crainte nous les rend personnels.

Mais ceux que la tragédie étale à nos yeux, se montrent à nous dans un lointain, d'où, sans inquiéter l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, ils intéressent celui que nous portons à tous les hommes vertueux.

Les mêmes spectacles qui nous instruisent du charme secret qui accompagne les mouvemens du cœur, nous apprennent aussi qu'on ne peut guere les appercevoir dans les autres, sans les partager. C'est à ce commerce établi par la nature, que la société doit ses liens les plus doux, & que la peinture, la poësie, la déclamation & l'éloquence, doivent leurs charmes les plus puissans.

## C H A P I T R E V I.

*De la beauté du Corps, de l'Esprit & de l'Ame.*

LA nature ne s'est pas bornée à nous éclairer par le sentiment sur nos qualités personnelles : celles d'autrui forment pour nous un spectacle enchanteur ou affligeant, suivant qu'elles sont favorables ou contraires à l'existence de ceux qui les possèdent. Destinés à vivre en société & à être membres les uns des autres, nous discernons du premier coup d'œil, ceux qui ont besoin de notre secours, & ceux qui peuvent nous être de quelque utilité.

On ne peut sans une secrète horreur envisager dans les autres hommes des membres déchirés, des excrescences incommodes, des cou-



leurs cadavereuses. Au contraire, une heureuse température dans le sang s'annonce par l'agrément des couleurs, & les organes qui sans avoir rien d'inutile, ont précisément tout ce qu'il faut pour remplir parfaitement leurs fonctions, se caractérisent par l'agrément des traits.

Quelques parties du corps, telles que le front, sont susceptibles de diverses formes qui se concilient également avec leur destination. La beauté en est alors arbitraire. C'est ainsi qu'en Egypte & en Syrie, une prévention favorable donnoit des charmes aux moindres traits de ressemblance avec Alexandre & Cléopâtre.

La beauté se différencie suivant les différentes places que la nature nous a assignées. Elle brille dans l'Hercule Farnese, de même que dans la Vénus de Médicis; elle se montre jusques sur le front austere & dans les rides du Moïse de Michel-Ange. Il y a dans chaque âge & dans chaque sexe, une sorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

Il y a des pays stériles en beautés régulières, où il semble qu'on ait placé l'idée du beau, non sur ce qui l'étoit réellement, mais sur ce qui étoit le moins laid.

Les qualités de l'esprit fournissent à ceux que la passion n'éblouit pas, un spectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il n'y a que l'envie ou la haine qui puissent rendre insensible au plaisir d'apercevoir en autrui cette pénétration vive, qui saisit dans chaque objet les faces qui s'assortissent le mieux avec la situation où l'on est.

Les graces sont plus belles que la beauté du corps, parce qu'elles sont comme un voile trans-

parent, à travers lequel l'esprit se montre. Elles sont attachées au juste rapport des attitudes, des gestes, des mouvemens, des expressions, des pensées, avec la fin qu'on s'y propose; & elles y jettent d'autant plus d'agrément que les moyens les plus convenables étoient les plus difficiles à saisir.

La beauté de l'esprit, quelque brillante qu'elle soit, est effacée par la beauté de l'ame. Les faillies les plus ingénieuses n'ont pas l'éclat des traits qui peignent vivement une ame courageuse, désintéressée, bienfaisante. Le genre-humain applaudira dans tous les siècles, au regret qu'avoit Titus, d'avoir perdu le temps qu'il n'avoit point employé à faire des heureux: & les échos de nos théâtres applaudissent tous les jours au discours d'une infortunée qui, abandonnée de tout le genre-humain, & interrogée sur les ressources qui lui restent dans ses malheurs: *moi, repond-elle, & c'est assez.*

Ces traits de l'ame nous inspirent quelquefois une vive passion pour des morts. Pourquoi Plutarque dans ses paralleles a-t-il sur des historiens supérieurs à lui, l'avantage de se faire relire, de façon qu'on croit toujours le lire pour la première fois? C'est qu'il y fait en quelque sorte l'histoire de la grandeur de l'ame.

Des hommes célèbres par la connoissance du cœur humain, ont cru que le charme qu'avoit pour nous la beauté de l'ame, n'étoit que la joie secrète qu'avoit l'amour-propre d'enviager en autrui des qualités qui nous sont favorables. Mais la beauté de l'ame n'est pas moins indépendante de notre intérêt personnel que l'est la beauté du corps. Un traître est infâme, même



aux yeux de la nation qu'il sauve par sa perfidie. Un dissipateur est ridicule, même aux yeux de celui qu'il enrichit par sa ruine. Au contraire, un inconnu, un mort, nous frappent agréablement par le spectacle d'une action vertueuse, dont notre amour-propre n'espère aucun fruit; & il n'est pas même impossible que dans un ennemi la grandeur de courage ne nous charme, en même temps qu'elle nous intimide.

Il en est donc de la beauté de l'ame comme de celle du corps; elle caractérise des qualités qui sont de nature à assurer l'existence de ceux qui les possèdent. Quoi de plus favorable dans l'état de foiblesse où nous sommes, que de mettre par notre bienveillance les autres hommes dans nos intérêts, de pouvoir conserver toute sa présence d'esprit dans les plus grands périls, & de trouver dans le sein de ses propres facultés une richesse & une grandeur indépendantes de la fortune?

Mais si le spectacle de la grandeur d'ame doit ses charmes au mérite qu'elle a de pouvoir contribuer à notre conservation, par quel prodige ne brille-t-elle jamais plus que dans ceux qui s'immolent à leur devoir? C'est que le charme qu'a pour nous la grandeur d'ame dans les autres hommes, n'est point l'ouvrage de nos réflexions sur l'avantage dont elle est pour assurer leur existence; c'est un caractère éclatant qui lui est imprimé par la main même de la nature & qui subsiste indépendamment des situations personnelles. Les loix générales ne suspendent point leur action, lors même que des circonstances particulières la rendent inutile. Au reste, le sacrifice de la vie à la vertu, reçoit

sa principale beauté de la raison & de la religion qui y applaudissent.

L'air du visage & de la personne rassemble quelquefois sous un même point de vue toutes les différentes especes de beauté; c'est un assortiment de la figure avec les mouvemens, qui caractérise les qualités du tempérament, de l'esprit & de l'ame.

L'heureuse conformation des organes s'annonce par un air de force; celle des fluides par un air de vivacité; un air fin est comme l'étincelle de l'esprit; un air noble marque l'élévation des sentimens; un air tendre semble être le garant d'un retour d'amitié.

Tous ces différens airs font un spectacle agréable, non-seulement par les qualités qu'ils expriment, mais encore par les sentimens qu'ils font naître dans l'ame du spectateur.

C'est le rapport secret de ces différens airs avec nos dispositions particulieres, qui fait le jeu de la sympathie. Il en est des personnes comme des lieux & des objets; ce qui nous plaît plus n'est pas toujours ce qui mérite davantage de plaire. Des lieux sombres dont l'approche semble faire expirer la joie, ont des charmes pour ceux qui livrés à une profonde tristesse redoutent tout ce qui peut les en distraire.

Ce rapport secret à nos dispositions particulieres, fait quelquefois sortir du sein même de la laideur, des agrémens qui, invisibles au reste du genre-humain, brillent à nos yeux de l'éclat le plus vif. Un enfant nouvellement né semble devoir être le rebut de tout l'univers; c'est pourtant de tous les objets le plus charmant pour ceux de qui il tient la naissance. La nature a ré-



parvenu une impression de plaisir, non-seulement sur ce qui peut assurer notre existence, mais encore sur ce qui peut la perpétuer. Aussi la beauté la plus parfaite ne feroit-elle son impression que sur la surface de l'ame, si la nature ne l'avoit établie comme l'attrait qui nous invite à immortaliser notre espèce.

Les animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent sur-tout à l'éclat de leurs couleurs; aux graces qu'ils nous paroissent avoir dans leurs mouvemens, & aux sentimens qu'ils nous semblent exprimer par leur air.

## CHAPITRE VII.

### *De l'harmonie du Style.*

L'HARMONIE du style mérite une considération particuliere. J'espere en indiquer toutes les sources par le secours des anciens qui ont bien plus approfondi cette matiere que n'ont fait les modernes. Ceux qui sembloient les maîtres d'Athenes & de Rome, étoient les esclaves d'un peuple dont il leur falloit flatter l'oreille délicate. L'ambition ennoblissoit alors des recherches qui ne sont présentement que des minuties de grammaire. La philosophie les ennoblira à son tour, si elles peuvent éclaircir les loix du sentiment, & nous faire sentir jusqu'à quel point leur auteur a porté son attention bienfaisante.

Les sons qui composent un discours peuvent être considérés, 1. en eux-mêmes;

2. par rapport à ceux qui les précédent;

3. par rapport au nombre des syllabes qui forment un mot ;

4. par rapport aux idées qu'expriment ces mots.

Ces quatre rapports différens fournissent autant de sources d'agrémens.

Mr. de la Motte a cru que les mots ne plaisoient à l'oreille, que par les idées qu'ils présentoient à l'esprit ; mais nous en rapporterons-nous plutôt à son autorité qu'à notre sentiment intérieur, & à celui de tous les peuples de la terre ? Non, sans doute ; il y a des sons qui considérés en eux-mêmes sont doux : il y en a de rudes ; quelques-uns par leur réunion forment une sorte d'accord ; d'autres sont une dissonance ; enfin le mélange des sons est agréable ou choquant, suivant qu'il est varié ou uniforme.

Les organes de la parole sont en quelque sorte associés à ceux de l'ouïe ; il y a des nerfs qui lient commerce entr'eux, & qui rendent leurs intérêts communs. Aussi n'entend-on qu'avec peine les sons qui se prononcent avec difficulté.

La différence dans les organes de l'ouïe & de la parole, fait que des sons rudes pour un peuple délicat, ne le sont point pour des peuples grossiers. Je ne m'étendrai point ici sur cette théorie que les rhéteurs anciens & modernes ont fort approfondie.

Les sons considérés comme mots, acquierent une sorte d'harmonie, lorsqu'ils sont placés dans l'ordre le plus favorable pour la mémoire. S'il y a dans une phrase quelque mot qui soit beaucoup plus long que les autres, & par conséquent plus difficile à retenir, marquez-lui, s'il est possible, la dernière place ; on pourra alors se le  
rappeller



rappeller plus aisément. Jugeons-en par la facilité qu'ont les enfans à répéter les derniers mots du discours.

Les bons écrivains d'Athènes & de Rome ont fait usage de cette règle, autant que l'ordre des idées a pu le leur permettre. Aussi les anciens rhéteurs & grammairiens l'ordonnoient-ils expressément; (\*) *In verbis observandum est ne à majoribus ad minora descendat oratio; melius enim dicitur vir est optimus quam vir optimus est.*

J'observerai ici que, dans notre langue, plusieurs monosyllabes rassemblés terminent bien une phrase, parce qu'ils ne sont pour l'oreille qu'un seul & même mot.

Telle est la structure des fibres de l'ouïe; elles saisissent cette théorie lors même qu'elle échappe à la connoissance de l'esprit. L'auteur de la Prosodie Françoisise a observé que les syllabes qui sont breves, devenoient longues, quand elles terminoient le discours. Nos peres avoient senti qu'il étoit agréable pour l'oreille, que la dernière portion d'une phrase fût la plus longue, & ils ont en conséquence eu le raffinement de varier la prononciation du même mot. C'est ainsi que *votre*, qui est toujours bref, devient long quand il termine la phrase; *je suis votre serviteur, & moi le vôtre.*

Les sons considérés par rapport à ce qu'ils expriment, forment une sorte d'harmonie, quand par leur longueur ou leur brièveté, leur rapidité ou leur lenteur, leur douceur ou leur rudesse, leur agrément ou leur simplicité, ils peignent pour l'oreille le sentiment qu'ils présentent à l'esprit.

(\*) Diomed. l. 2. cap. de structura perfectæ orationis. voy. aussi Hermogen. l. 1, & Harpocraton.

Chaque sentiment a son style comme il a son ton.

L'extrême tristesse ne parle guere que par son silence; & il n'est point de dissonance plus choquante que des discours pompeux dans la bouche d'une personne extrêmement affligée.

Les douleurs médiocres aiment à se répandre dans le sein d'autrui; mais l'abattement qui les accompagne, ne laisse pas la force d'employer de longues périodes. Il perinet aussi peu des cadences sonores, & des ornemens recherchés. Des couronnes de fleurs ne s'ient point dans le deuil.

La joie, si elle étoit extrême, seroit presque aussi muette que la tristesse. L'ame pénétrée alors d'un sentiment délicieux, repousseroit tout objet étranger qui paroîtroit y pouvoir faire diversion. Mais cette situation est rare; notre joie est presque toujours médiocre, & nous aimons à la multiplier en la partageant avec tous ceux qui nous approchent; le discours le plus long ne nous le paroît pas assez pour faire passer dans leur cœur tout ce que nous ressentons. Une heureuse circulation du sang fournit alors aux organes de la parole toute la force dont ils ont besoin; & l'imagination devenue féconde & riante, change en or tout ce qui se présente à elle. Les expressions les plus fleuries, les périodes les plus nombreuses, sont donc le langage naturel de la joie & de toutes les passions où elle domine.

Mais quelque éloquente qu'elle soit, elle l'est bien moins que la colere. L'intérêt de notre conservation demandoit qu'on fût plus ardent à repousser le mal qu'à poursuivre le bien; nous im-



plorons alors le secours de tous les êtres; nous voudrions armer l'univers entier contre l'objet de notre haine; & tout ce qui s'offre à nous, semble devoir être l'instrument de notre vengeance. Les figures les plus vives, les périodes les plus longues, ne suffisent pas à tous nos sentimens. C'est ainsi que Périclès irrité contre Mégare, tonnoit, foudroyoit, & mettoit en feu toute la Grèce. Il n'est point de harangue où l'éloquence brille avec plus d'éclat que dans celles qu'a enfanté la colere de Démosthene & de Cicéron.

Les sons considérés par rapport à ce qu'ils expriment, forment encore une sorte d'harmonie pour l'esprit, quand chaque idée est placée dans un ordre convenable à sa dignité, & que celle qu'il importe le plus de retenir se présente la dernière.

Il arrive quelquefois que le plaisir de l'oreille est en opposition avec celui de l'esprit. L'idée la plus importante se trouve renfermée dans le mot le plus court. Faudra-t-il alors lui refuser, pour ainsi dire, la place d'honneur, ou surcharger la phrase d'un poids inutile? Non sans doute; ce seroit faire sa cour à l'esclave plutôt qu'à la maîtresse. Il faut, sans balancer, sacrifier les sons aux idées: les agrémens du style sont si fort au-dessous du prix de la pensée, qu'ils doivent être pour l'écrivain, ce que sont pour l'homme sage les faveurs de la fortune; il les accepte si elles s'offrent à lui: le fuient-elles; il dédaigne de les poursuivre.

Il n'est aucune phrase, soit qu'elle soit composée de plusieurs membres, ou qu'elle n'en ait qu'un, qui ne soit susceptible des différentes for-

tes d'harmonie que je viens d'exposer. Le style soutenu en a une qui lui est particulière, & qui résulte du rapport qu'ont entr'eux les membres d'une période. Consultons Cicéron : *Si membra in extremo breviora sunt, infringitur ille quasi verborum ambitus ( sic enim has orationis conversiones Græci nominant ) ; quare aut paria esse debent posteriora superioribus, extrema primis, aut quod etiam est melius & jucundius, longiora : atque hæc quidem ab iis philosophis quos tu maxime diligis, Catule, dicta sunt, quod eo sapius testificor ut authoribus laudandis ineptiarum crimen effugiam.* Ne recueillons de ce passage que ce qui peut s'approprier à notre langue ; & imitons nos poëtes qui, ne pouvant transporter dans notre poésie la versification des Grecs & des Latins, apprirent d'eux du moins à flatter agréablement l'oreille par des rapports symétriques. Apprenons ainsi de Cicéron, ou plutôt des Grecs dont il se déclare interprète, qu'on peut former dans toutes les langues, des périodes nombreuses par la symétrie des parties qui les composent, ou par leur gradation.

Ce sont comme l'a observé Quintilien, les rapports symétriques qui, par leur agrément, ont donné naissance à la poésie. Mais ils ne lui ont pas été réservés. La rhétorique en a composé plusieurs de ses figures ; & tout frivoles que sont ces ornemens, les orateurs en font souvent un usage heureux. L'histoire nous a conservé à ce sujet le souvenir d'un événement mémorable. Gorgias le Sicilien fut le premier qui apprit à mettre en œuvre ces jeux de l'éloquence. Il fut envoyé à Athenes en Ambassade par les Léontins ses compatriotes, pour deman-



der du secours contre une puissance voisine. Il harangua les Athéniens, & les éblouit bientôt par des ressemblances de sons, de mesures & d'idées, ménagées avec art; & il les détermina autant par le brillant de ses figures, que par la force de ses raisons, à porter la guerre en Sicile en faveur de sa patrie.

La gradation dans les membres d'une période est encore plus agréable que la symmétrie; l'art s'y cache mieux, & s'y diversifie davantage; & puisque dans l'arrangement des expressions & même des syllabes, c'est une chose agréable pour l'oreille que les plus longues soient placées les dernières, une pareille disposition dans les membres d'une période, aura sans doute un semblable agrément. En voici quelques exemples,

*Les plaintes de ceux qui souffrent,*  
dit Mr. Fléchier,

*remplissent l'ame d'une tristesse importune.*

L'oreille sent, ce me semble, que toute période formée sur ce modèle sera toujours agréable.

Mr. Bossuet dit d'une Reine d'Angleterre,

*Issue de tant de Rois,*

*son grand cœur surpassa sa naissance.*

L'oreille n'est pas moins flattée par la cadence des sons, que l'esprit par la grandeur de l'idée.

L'exposition de ce qui fait le nombre des périodes à deux membres, comprend presque toute la théorie du style nombreux. C'est d'ordinaire la fin d'une phrase qui décide de son agrément. L'impression récente des deux derniers membres, semble effacer celle des précédens. On peut cependant dire de l'oreille, que si dans les périodes à plus de deux membres, une gra-

dation mesurée est un plaisir qu'elle n'exige point, elle n'est pas insensible quand on le lui procure. En voici la preuve.

*Déjà*, dit Mr. Fléchier, en parlant de Montécuculli qui commençoit à se retirer ;

*Déjà prenoit l'effor,*  
*pour se sauver vers les montagnes,*  
*cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé*  
*nos provinces.*

Observez quel est l'agrément de la gradation dans les membres d'une période ; il mérite qu'en sa faveur on renverse l'ordre naturel des termes.

Voici quelques autres exemples que j'emprunterai de Cicéron. Il suffit d'ouvrir ses harangues ; elles nous offrent de toutes parts des modeles de périodes nombreuses. Ce grand orateur pour prouver que Cecilius ne peut se rendre l'accusateur de Verrès, lui demande s'il lui fiéroit de dire : *j'accuse celui,*

*quicum quæstor fueram,*  
*quicum me fors consuetudoque majorum,*  
*quicum me deorum hominumque judicium con-*  
*junxerat.*

Le peuple romain, dit-il, dans le même discours, a plusieurs gages de mon exactitude dans l'accusation de Verrès :

*habet honorem quem petimus,*  
 c'étoit l'Edilité :

*habet spem quam propositam nobis habemus,*  
 c'étoit le Consulat :

*habet existimationem multo sudore, labore, vigi-*  
*liisque collectam.*

Lorsque dans ces sortes de progressions les idées s'élevent par degrés, de-même que les membres de la période, il se forme une sorte de



concert également enchanteur pour l'oreille & pour l'esprit.

Voici d'autres périodes qui sont encore parfaites dans leur espèce; elles ont des membres égaux, & un membre inégal qui, s'il est le moindre, se présente d'abord. En voici un exemple.

Cicéron cite ainsi l'Afrique en témoignage de la valeur de Pompée :

*Testis est Africa,  
quæ magnis oppressa hostium copiis,  
eorum ipsorum sanguine redundavit.*

Si le membre inégal est le plus grand, il doit terminer la période, comme dans celle-ci de Crassus, que Cicéron nous a conservée, & qu'il assure avoir charmé l'oreille de tout le peuple Romain :

*Eripite nos ex miseris,  
eripite nos ex faucibus eorum,  
quorum crudelitas nostro sanguine non potest expleri.*

Si dans toutes ces périodes on renverse l'ordre des termes, on sentira bientôt que c'étoit la gradation qui en faisoit l'harmonie.

C'est ainsi que les langues des Grecs & des Romains, indépendamment d'une harmonie particulière, formée par le rapport des breves & des longues, en avoient encore une autre que peuvent partager avec elles toutes les langues de l'univers, & qui est attachée aux rapports de grandeur des différens membres d'une période.

On peut reconnoître présentement la vérité de ce que dit Cicéron, que la prose nombreuse a ses mesures déterminées; & que ce qui la distingue de la poésie, c'est le privilege d'allonger ses membres de quelques syllabes, ou de les raccourcir.

Mais peut-être y a-t-il quelques hommes qu'une sorte de surdité rend insensibles à cette musique, & qui pour s'en consoler entreprendront d'an tantir le sentiment que la nature leur a refusé. Par quelle voie pourrons-nous les détromper ? Comment prouver à un aveugle l'agrément des couleurs ? Tentons-le néanmoins, & essayons de démontrer qu'il y a une harmonie attachée, & à la symmétrie des membres d'une période & à leur gradation.

On fait qu'une période est une proposition composée de phrases particulières qui n'ont un sens complet que par leur réunion, & qui pour être prononcées aisément & avec grace, demandent d'être détachées par le repos de la voix. Or, tout ce qui s'offre à nous est susceptible d'agrément, dès que ses parties sont susceptibles de proportions faciles à saisir, ou d'un arrangement qui annonce un rapport marqué à leur destination. C'est dans ces deux sources que puisent sans cesse tous les arts qui ont pour objet la recherche des agrémens. Ces deux principes concourent également à l'harmonie des périodes. Il n'est aucune proportion facile à saisir, dont leurs membres ne soient susceptibles, puisqu'ils sont détachés l'un de l'autre, par le repos de la voix, leur longueur est variable à notre gré ; ils ne sont pas moins susceptibles d'un rapport marqué à leur destination. L'objet du discours est de se graver dans la mémoire. Or, si les membres d'une période sont égaux, leur ressemblance les y fixe & les y retient, comme liés l'un à l'autre. S'ils sont inégaux, l'ordre le plus favorable fera celui qui marquera les dernières places aux membres les plus longs, comme aux



plus difficiles à retenir. Il est donc évident pour quiconque aura réfléchi sur les loix du sentiment, qu'une période flattera toujours l'oreille par la symmétrie de ses membres, ou par leur gradation.

Je résumerai en une seule proposition, toute cette théorie.

On entend par harmonie du style, l'agrément attaché à l'ordre des parties d'une période. Or, cet ordre sera toujours agréable pour l'oreille, lorsqu'il sera symétrique, ou que sans faire tort à la clarté du sens, il marquera les dernières places aux idées les plus importantes, aux expressions les plus sonores, aux mots & aux membres les plus longs.

Il y a une sorte de périodes nombreuses qui s'affranchissent de cette loi générale. Quoique le dernier membre y soit moins long que celui qui le précède, il y regne d'ailleurs des proportions si marquées, qu'elles suppléent au défaut de la gradation.

Mr. de Fénelon dit, en parlant de Calypso,

*Dans sa douleur,  
elle se trouvoit malheureuse,  
d'être immortelle.*

Le premier & le dernier membre sont égaux entr'eux, & tous deux pris ensemble, sont égaux à celui qui les sépare. La justesse de ces accords a au moins le même agrément pour l'oreille qu'une symmétrie continue, parce qu'elle joint l'avantage de la variété à celui de donner presque une égale prise à la mémoire : l'exception part du même principe que la règle.

Avant que de finir ce chapitre sur l'harmonie, j'examinerai une idée de Mr. de la Motte ; Il

*y a quelques gens, dit-il, qui interdisent aux orateurs les mesures que les poètes se sont appropriées : mais par quelle bizarrerie choqueroient-elles dans la prose, & plairoient-elles dans la poésie ? L'oreille par le même ordre des sons, peut-elle avoir deux sensations opposées ? Aussi ces mesures ne choquent-elles point réellement, & c'est le caprice qui les bannit de la prose.*

Ce petit nombre d'hommes qui ont condamné ce que Mr. de la Motte justifie, ce sont toutes les nations qui ont cultivé l'éloquence. Croirons-nous que le caprice, en dépit de la nature, fasse ainsi conspirer le genre-humain à tirer du néant un sentiment désagréable ? Au lieu de recuser le jugement de tant d'oreilles savantes, essayons plutôt de découvrir la raison d'un fait certain.

Une suite de périodes exactement mesurées, blesse dans la prose & charme dans les vers. C'est que le poète est orateur & musicien tout à la fois. Il doit être toujours également attentif, & à flatter l'oreille & à toucher le cœur. Mais la prose n'annonce d'autre dessein dans l'orateur, que de parler à l'esprit ; on reçoit volontiers de lui les fleurs qu'il a cueillies dans son chemin ; l'on dédaigne celles qui paroissent l'en avoir détourné.

Ce n'est pas seulement une suite de périodes trop mesurées qui blesse dans la prose ; un vers seul y fait une difformité. Ceux qui ont approfondi la théorie de la musique, ont cru que par les proportions qui reglent l'agrément des consonances, la quarte devoit être plus agréable qu'elle ne l'est. Mais ils ont prétendu que le rapport qui forme la quarte, étoit de nature à rappeler



l'idée de la quinte qui, rapprochée de celle de de la quarte, en effaçoit l'agrément, & le faisoit en quelque sorte disparaître. N'en seroit-il pas à-peu-près de-même d'un vers qui fait partie d'une période? N'y jetteroit-il pas un léger désagrément, parce qu'il rappelleroit à l'esprit l'idée d'une harmonie supérieure à celle de la prose? Toutes les parties d'un tout, doivent par leurs beautés particulieres, former une sorte de concert où l'une d'elles n'efface point l'autre. C'est une difformité dans un style simple, qu'un morceau fleuri ou une piece fort embellie dans un appartement peu orné: & il en est apparemment de-même au jugement de l'oreille, d'un vers qui fait partie d'une période.

Mais pourquoi des vers cités dans la prose, n'y font-ils qu'un effet agréable? N'y rappellent-ils pas de-même l'idée d'une harmonie supérieure à celle de la prose? C'est que ce sont des parties détachées qui s'annoncent d'une maniere différente, & qui ne promettent point pour la suite une harmonie pareille à la leur. Quelqu'un qui, habillé modestement, étale une étoffe riche, ne présente point aux yeux un contraste choquant; il les blesseroit si un morceau de cette étoffe bigarroit son habillement. Au reste, cette bigarrure est d'autant plus difforme qu'elle rassemble des objets plus disproportionnés; & il faut convenir que l'harmonie de la versification, n'est pas assez supérieure à celle des périodes, pour que des vers qui échappent dans la prose y fassent des difformités considérables. Aussi ce sont des taches si légères, qu'Isocrate, Cicéron, & tous les meilleurs écrivains n'ont jamais consenti à les effacer par le sacrifice d'une expression heureuse.

## CHAPITRE VIII.

*De l'agrément attaché aux biens honnêtes.*

**Q**U'OUTRE les objets qui sont agréables par eux-mêmes, il y en a qui le sont par ce qu'ils nous promettent, ou ce qu'ils nous procurent. Dans cette seconde classe de biens, il n'en est point de plus importans que ceux qu'on appelle honnêtes, c'est-à-dire, ceux qu'accompagne une idée de perfection.

Les mêmes qualités du corps, de l'esprit & de l'ame, qui nous frappent par leur beauté, quand nous les appercevons en autrui, forment notre perfection personnelle, quand elles nous appartiennent; & tout ce qui nous en prouve la possession, est accompagné d'un sentiment agréable. Ce n'est que parce qu'on est sensible au plaisir de se croire parfait, que la flatterie est un poison, & la louange un encouragement à la vertu.

La grandeur & la variété des objets, le sublime dans la pensée & dans les sentimens, doivent la plus grande partie de leurs charmes à la preuve qu'ils nous fournissent de la grandeur de l'esprit.

La représentation d'un objet nous plaît davantage dans une statue ou dans un tableau, que sur le cristal d'une eau tranquille. Le pinceau invisible qui dessine sur le cristal, ne flatte que nos yeux : mais l'art du peintre & du sculpteur, en animant la toile ou le marbre, énergueillit encore notre amour-propre par une réflexion bien capable de l'humilier.



Que fait un homme dont un autre homme ne soit capable ?

Outre la perfection naturelle qui consiste dans la possession des qualités qui contribuent à notre conservation, il y a encore une perfection morale attachée aux qualités qui semblent nous promettre un bonheur solide.

Nous la composons à notre gré des différens matériaux que nous fournissent l'éducation, le tempérament, la société, nos propres réflexions; & tel est le triste privilege de l'homme que nous pouvons par la vertu de cette idée enchanteresse, donner de l'éclat à ce qui nous rend malheureux; & même ériger en héroïsme, le sacrifice de notre vie aux préjugés les plus ridicules.

Le peuple, ( & qui est ce qui n'est pas peuple ? ) se construit une idole de perfection, par un assemblage de biens qui nous sont entièrement étrangers; erreur grossiere dont la raison triomphe aisément, & qui cependant subjugué presque toujours l'homme le plus raisonnable.

Confucius & Zénon ont établi la perfection dans un usage de nos facultés convenable à la nature de notre être. Nous sommes nés intelligens & sociables; nous sommes donc parfaits quand la vérité regne sur nos jugemens, & l'équité sur nos actions.

Pythagore, Socrate, & dans toutes les religions, les théologiens ont jugé que la perfection de l'homme, de-même que celle de tous les ouvrages des êtres intelligens, dépendoit du rapport de ses facultés aux intentions de son auteur.

Enfin, suivant Epicure, l'homme n'est parfait qu'autant que sa façon de penser & d'agir

est de nature à le conduire par la voie la plus courte & la plus sûre, vers la fin qu'il se propose, c'est-à-dire sa félicité.

Ces trois différentes façons d'envisager la perfection morale, rentrent l'une dans l'autre, & doivent se réunir. Elle consiste dans la possession des habitudes de l'ame qui nous mettent à portée de nous procurer un solide bonheur, en conformité des intentions de notre auteur, gravées dans la nature de notre être.

L'ame est donc d'autant plus parfaite, qu'elle porte dans la nature de ses goûts, moins de principes de regrets, de chagrin, d'inquiétude; & qu'elle a plus de facilité à régler toutes ses volontés par des jugemens clairs & certains, qui aient pour objet, non la satisfaction passagere d'une faculté particuliere, mais le bonheur solide de la personne entiere, considérée dans toutes ses parties & dans toute sa durée.

Les mêmes qualités qui, en nous, forment la perfection morale, considérées en autrui, forment la beauté des mœurs; & puisque dans les ouvrages de l'art, le juste rapport des moyens à une fin, suffit pour les embellir, le juste rapport de toutes les actions d'un homme vertueux à une fin qui soit assortie à ses talens & à son état, doit sans doute former un spectacle agréable.

Diotime, fameuse par le banquet de Platon, avoit donc grande raison d'engager Socrate à étendre, à épurer, & perfectionner son goût pour le beau. C'est être vertueux que de rendre à la beauté des mœurs, l'hommage d'amour & de respect qui lui est du. Mais malheureusement pour le genre-humain, l'opinion qui a tant d'empire sur la beauté du corps, en a bien davantage



sur la beauté des mœurs. Notre idée de perfection est entièrement assujettie aux principes de religion & de morale que nous avons reçus, ou que nous nous sommes formés. Ce sont des verres trompeurs qui quelquefois ternissent la grandeur d'âme, & donnent de l'éclat au fanatisme.

C'est d'une idée de perfection que l'amitié emprunte ses charmes. Epicure & d'autres philosophes ont cru qu'elle avoit sa source dans l'impuissance où nous sommes de nous procurer sans l'entremise d'autrui, les biens nécessaires à la vie. Mais s'il y a une liaison qui est un commerce d'intérêts, il en est une autre dont l'objet est plus noble. On y envisage moins des secours étrangers, que des preuves de perfection. Les bienfaits de Claude, disoit Paffiénus, me sont plus précieux que son amitié; mais l'amitié d'Auguste m'étoit bien plus précieuse que ses bienfaits. (\*)

Le charme de la grandeur n'est pas, comme paroît l'avoir cru Mr. Pascal, d'empêcher les grands de penser à eux. C'est plutôt que tout ce qui les environne, travaille continuellement à embellir l'idée qu'ils ont de leurs personnes.

La plûpart des vices ne parviennent à nous dégrader, que parce qu'ils nous flattent. Nous nous bornons à recevoir d'une perfection apparente cette satisfaction intérieure qui devrait être le fruit privilégié d'une perfection réelle. Frivoles que nous sommes! un fantôme suffit pour faire sur nous l'impression la plus vive; tout ce qui peut se couvrir d'une apparence de force,

(\*) Senec. L. 10. de Benef.

d'habileté ou de bonté, peut se montrer à nous avec des charmes enchanteurs.

C'est cette perfection chimérique qui donne du prix à la vengeance. Aristote a justifié par plusieurs faits, que lorsqu'on est également animé contre plusieurs de ses ennemis, une vengeance éclatante prise de l'un d'eux, affoiblit le ressentiment contre les autres. On a signalé sa puissance, & l'on est moins ardent à en rechercher une seconde preuve.

Mais l'orgueil pour nous flatter, n'a pas besoin d'étaler à nos yeux un spectacle brillant de nos perfections. Tout ce qui abaisse les autres hommes, nous élève, par la comparaison que nous faisons de leur état avec le nôtre. Leurs fautes ou leurs disgraces deviennent pour nous des objets de plaisanterie, à moins qu'elles ne soient des objets de compassion. La nature nous attendrit sur les maux d'autrui lorsqu'ils nous paroissent considérables. Mais sont-ils légers? Nous aimons à jouir de cette sorte de supériorité que nous donne l'avantage de nous en croire exempts.

Ce seroit sans doute bannir l'enjouement de la société, que de proscrire cette raillerie innocente, qui saisit le ridicule avec plus de gaieté que de malice. Mais malheur à ceux qui aiment à s'appesantir sur les défauts d'autrui. Ce penchant malin décele une imperfection réelle. Est-ce être grand, que de l'être par la petitesse des autres?

Il en est de notre perfection comme de tout ce qui est susceptible de preuve : elle se prouve à nous, non-seulement par la voix du sentiment, mais encore par celle de l'autorité.



Il y a peu d'hommes qui aient, ou assez de vertu, ou assez de vanité, pour se contenter d'une approbation intérieure. A peine ose-t-on s'estimer quand un suffrage étranger ne se joint pas à celui de l'amour-propre.

Non-seulement l'estime d'autrui nous flatte par l'idée qu'elle nous donne de nos qualités personnelles ; elle nous persuade encore que les autres hommes envisagent notre félicité, comme faisant partie de la leur. Nous sommes dans une si grande dépendance les uns des autres, qu'il n'est aucun homme qui ne puisse troubler notre bonheur, & qu'il en est toujours plusieurs à portée de le procurer ou de l'augmenter. Quoi de plus heureux dans cet état de foiblesse, que l'estime publique qui nous montre dans tout ce qui nous environne, une inclination générale à favoriser nos desirs ? Objet si flatteur que bien des hommes préféreroient un fantôme de réputation à un mérite réel.

Mais si l'estime des autres hommes n'a d'attrait pour nous, que parce qu'elle nous paroît un gage de notre félicité, comment peut-on la rechercher par le sacrifice de sa propre vie ? L'histoire a immortalisé des Grecs, des Romains, des Chinois, qui se sont dévoués à une mort certaine, sans avoir eu d'autre perspective que d'échanger leur vie contre les louanges de la postérité. Par quel prodige des hommes qui ne paroissent avoir connu d'autre vie que la présente, ont-ils pu consentir à cesser d'être, pour être heureux ?

Cicéron a cru que le principe de cet héroïsme étoit toujours une espérance secrète de jouir de sa réputation, dans le sein même du tombeau.

Mais il y a quelque chose de plus; il ne seroit pas impossible que ces hommes célèbres aient été plus heureux par leur mort, qu'ils ne l'eussent été par leur vie. Admirés de leurs amis & de leurs compatriotes, persuadés qu'ils le seroient de leurs ennemis mêmes, de leur postérité, de tout le genre-humain; cette épaisse nuée de tant d'admirateurs a pu, pour des imaginations vives, former un spectacle dont le charme, quoique de peu de durée, fut, pour ainsi dire, d'un plus grand poids qu'une suite de sentimens agréables, délayés dans le cours d'une longue vie.

## CHAPITRE IX.

*Des modifications du cerveau, qui précèdent ou accompagnent les sentimens agréables.*

J'E n'ai jusqu'ici recherché la source du plaisir que dans l'ame, ou dans les organes du sentiment. A leurs différentes modifications, il en répond toujours dans le cerveau de parallèles & de proportionnées, dont les vestiges se conservent par la mémoire. Nous seroit-il possible d'en percer le mystère? C'est ici principalement où la nature s'est couverte d'un voile que jamais les mortels ne pourront lever. Mais si nous ne devons pas nous livrer à l'espérance de voir, ne renonçons pas du moins au plaisir de deviner. Qu'au défaut de l'expérience, l'analogie nous prête son flambeau. Nous pouvons juger de l'impression qui se fait sur le cerveau,



par celle qui se fait sur les organes des sens, qui en sont comme des extensions & des branches. Nous sommes donc autorisés à croire qu'un objet qui est agréable, met en mouvement les fibres du cerveau, sans les affoiblir ou les épuiser; que ce qui est douloureux, les blesse; & que ce qui est ennuyeux, les laisse dans l'inaction.

Ne soyons point surpris que la grandeur & la variété aient tant d'attraits: elles impriment dans le cerveau un mouvement doux à un grand nombre de fibres.

La nouveauté suffit pour donner de l'agrément à ce qui n'en a point; parce qu'elle agit fortement sur une fibre du cerveau qui n'a point encore de pli. On peut mesurer la force de ce qui est nouveau, par l'impuissance des remèdes les plus souverains & des poisons les plus pernicieux, dès qu'on y est accoutumé.

Ce n'est pas seulement le degré du mouvement dans les fibres du cerveau, qui y fait éclorre le plaisir; c'est principalement le rapport qu'ont entr'eux les différens mouvemens qui y sont imprimés. Nous devons cette observation importante à la théorie de la musique; les accords sont d'autant plus agréables, que les vibrations qui les forment se réunissent plus souvent. Or la même analogie qui nous montre dans le cerveau une sorte d'écho, qui nous flatte par la répétition de l'ébranlement des corps sonores, nous montre de pareils échos dans les autres sensations. Il n'est donc point d'objet qui ne fasse sur nous une impression agréable, dès que ses parties excitent en différentes fibres du cerveau des vibrations qui sont liées entr'elles, qui s'accordent & s'entretiennent mutuellement.

La symmétrie, la rime, les proportions, l'imitation, le rapport des moyens à une fin & à un objet principal : tous ces différens rapports sont autant de sources d'agrémens, parce que ce sont comme des consonances formées par des mouvemens liés, qui se prêtent un mutuel secours.

Mais pourquoi les qualités qui forment la beauté du corps, de l'esprit, & de l'ame, nous frappent-elles si agréablement, lors même que nous n'appercevons pas les rapports secrets d'utilité qui en font le mérite réel ? Ces agrémens ont leur source dans l'attention qu'a eu la nature de former les hommes de façon que, malgré l'amour-propre qui les divise, ils sont tous membres d'un même corps. Chacun d'eux a son mouvement séparé, dont l'intérêt personnel est le centre ; & tous ces mouvemens particuliers & passagers font partie du mouvement universel & immense qui a pour centre le bien général.

Le principal moyen dont s'est servi la nature, pour établir & conserver la société du genre-humain, a été de rendre communs entre les hommes leurs biens & leurs maux, toutes les fois que leur intérêt particulier n'y met point obstacle. Une personne délicate ne peut appercevoir en autrui un membre déchiré, sans ressentir dans la même partie du corps le contre-coup de la blessure ; & si dans un homme robuste cette impression est moins sensible, elle n'en est pas moins réelle.

Les sentimens affligeans ne sont pas les seuls qui soient contagieux ; il suffit d'avoir de la gaieté dans l'esprit pour la communiquer à ceux qui nous approchent.

Il paroît donc que ces précieuses qualités qui



forment la beauté du corps, de l'esprit & de l'ame, font sur le spectateur une impression agréable, parce qu'elles font naître dans son cerveau un mouvement qui tend à les lui communiquer, & qui y réussiroit si les dispositions particulières n'y mettoient pas obstacle.

On a dit de la géométrie, qu'elle avoit présidé à la construction de nos cerveaux. L'impression presque miraculeuse qu'y fait la musique dans certaines maladies, nous autorise à croire que ce sont des instrumens à corde; une multitude de filets nerveux, différemment tendus, les rend susceptibles d'une infinité de vibrations différentes; ils se communiquent leurs mouvemens par l'entremise des yeux & des oreilles, & ils s'en communiquent d'autant plus, qu'il se trouve entre eux plus de cordes à l'unisson, ou que les cordes des uns ont plus de force pour ébranler celles des autres.

Ne voit-on pas que les peres, les princes, ceux qui ont une imagination vigoureuse, exercent sur nos sentimens, un empire presque absolu? Rien n'égale la facilité qu'ont ceux qui s'aiment, de se pénétrer des mêmes idées. Il y a des ames qui, du premier coup d'œil, s'attirent l'une l'autre plus fortement que l'aiman n'attire le fer. Ceux qui rient ou pleurent sur le théâtre, font passer jusqu'à nous le sentiment qu'ils expriment.

Mais par quelle mécanique les vibrations des fibres d'un cerveau peuvent-elles passer dans un cerveau étranger? La théorie des sons jette encore quelque jour sur ce mystère. Le son parvient jusqu'à nous, parce qu'il y a des fibres du corps sonore, des parcelles de l'air, des fibres

de l'oreille, & enfin des fibres du cerveau, qui forment comme une chaîne continue de cordes à l'unisson.

Mr. de Mairan, pour expliquer cette transmission, a conjecturé que l'air étoit composé d'une infinité de parcelles dont chacune avoit son élasticité particulière. On peut appliquer à la lumière, cette idée ingénieuse, & dans le rayon visuel qui paroît aux yeux une ligne indivisible, le microscope de l'esprit y apperçoit aisément une multitude sans nombre de parties différentes. Ainsi, quand l'état de notre ame se marque à des yeux étrangers par les mouvemens du corps, par les couleurs du visage, par la disposition de l'œil; il a tout lieu de croire qu'il se forme, depuis notre cerveau jusqu'à celui du spectateur, une chaîne de cordes à l'unisson, qui portent à l'un les vibrations des fibres de l'autre.

Il faudroit présentement pour achever cette esquisse de la théorie des sentimens, indiquer dans le cerveau la portion principale, siege du plaisir & de la douleur, qui reçoit l'impression des objets voisins, & qui agit en conséquence sur nos organes. Ce doit être une partie solide, puisqu'il s'y grave des caractères que le cours de plusieurs années n'efface point. Cette membrane nerveuse doit embrasser & toucher les extrémités de chaque nerf du sentiment, pour en recevoir toutes les différentes impressions; elle doit dominer sur l'origine de chaque nerf du mouvement, pour pouvoir lui imprimer des mouvemens assortis aux vibrations qu'elle ressent. Ces différens caractères se rassemblent tous dans la pie-mere, qui enveloppe toute la masse



du cerveau, y est fort adhérente, & produit par quantité de replis & de duplicatures particulières un grand nombre de cloisons multipliées & ondoyantes, qui s'infinuent dans toutes les circonvolutions, & pénètrent l'intérieur de toutes les différentes couches du cerveau & du cervelet.

S'il étoit vrai cependant qu'il fût quelquefois arrivé que le retranchement d'une portion considérable de la pie-mère n'eût donné aucune atteinte aux facultés du sentiment; il y a lieu de croire que ce ne seroit point cette membrane nerveuse qui en seroit le siège. Quoi qu'il en soit, il n'y a guère que le hasard de quelques accidens malheureux, qui puisse sur cette matière éclaircir tous nos doutes.

## CHAPITRE X.

*Les loix du sentiment annoncent une souveraine Intelligence.*

DÈS qu'on commença à étudier l'anatomie, on s'apperçut que la grosseur de chaque muscle étoit proportionnée à la grosseur de l'os auquel il s'attachoit. Quelques anatomistes frappés de ce rapport, objecterent aux Epicuriens, que si c'eût été une puissance aveugle qui eût bâti l'édifice mobile du corps des animaux, elle n'y eût pas si parfaitement assorti à la pesanteur de chaque os la force du cordon destiné à le soutenir, ou à le mouvoir. Les Epicuriens repliquèrent que ces cordons n'avoient point été différenciés par la nature; mais que

ceux qui faisoient le plus de mouvemens devenoient plus charnus, de-même que les hommes qui font le plus d'exercice deviennent les plus robustes. C'est là, sans doute, l'unique retranchement de l'Atheïsme : mais Galien (\*) le foudroya aisément ; il démontra dans les enfans tirés du sein de leurs meres, ces mêmes proportions aussi marquées que dans les Athletes les plus vigoureux.

Les différentes especes de sentimens agréables nous fournissent une pareille preuve de l'existence de Dieu. Elles sont différenciées par des caracteres naturels dont il seroit absurde de faire honneur à une cause aveugle.

Pourquoi dans les productions de l'art, la convenance des moyens avec leur fin, ne plaît-elle que quand on est instruit ? & pourquoi s'annonce-t-elle dans la figure des hommes, des animaux, & des plantes, par un charme secret qui devance toutes nos réflexions ? Croirons-nous que la nature ignore ce qu'elle même nous révèle ? & refuserons-nous de l'intelligence à l'architecte de l'univers, qui par les agrémens, comme par autant de caracteres qu'a gravé sa main bienfaisante, nous instruit du rapport qu'ont les différentes parties de ses ouvrages à leur destination ?

Ces caracteres sont plus ou moins marqués, suivant l'importance de ce qu'ils nous annoncent. De tous les objets qui s'offrent aux sens, il n'en est point qui nous frappe plus agréablement qu'un beau visage ; mais les traits les plus réguliers sont moins touchans que les graces de l'esprit, qui sont effacées à leur tour par les sen-

(\*) Galen. de usu partium.



timens & par les actions qui annoncent de l'élevation dans l'ame & dans le courage.

La beauté du corps a l'avantage d'être toujours présente à nos yeux. Celle de l'esprit & de l'ame ne se montre que par reprise. Mais toutes les fois que ces différens objets s'offrent à nous, leur agrément naturel se gradue toujours dans l'ordre que je viens d'exposer; & c'est ainsi que la nature nous apprend ce que l'expérience confirme, que la beauté de l'esprit donne plus de droit à la félicité que celle du corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'ame. Au reste, il est uniquement question ici de l'impression que font sur nous ces différens objets, quand ils s'offrent à nos yeux comme des tableaux, & que la passion ne trouble point notre vue.

La même sagesse qui a différencié la beauté du corps, de l'esprit & de l'ame, a différencié aussi leurs mouvemens; ceux de l'esprit plus agréables que ceux du corps, le sont moins que ceux de l'ame.

Voici une autre différence entre les plaisirs, qui annonce encore bien hautement une puissance intelligente. La vapeur des parfums, les spectacles de l'architecture, de la peinture, & de la déclamation, les charmes de la musique, de la poésie, de la géométrie, de l'histoire, d'une société choisie; tous ces biens sont naturellement tels que leur jouissance est plaisir, & que leur privation n'est point douleur. Ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence; ce sont des graces qui nous enrichissent & augmentent notre bonheur. Combien de gens qui les connoissent peu, & qui jouissent pour-

tant d'une vie douce ! Ceux même qui y sont le plus sensibles, peuvent les perdre, s'ils savent les remplacer. Il n'en est pas ainsi de quelques autres sortes de sentimens agréables. La loi, par exemple, qui nous invite à nous nourrir, ne se borne point à récompenser notre docilité; elle punit notre désobéissance. La nature ne s'est pas reposé sur le plaisir seul, du soin de nous convier à notre conservation; elle nous y porte par un ressort encore plus puissant, par la douleur.

Une parfaite unité de dessein ne se montre pas moins dans la durée des sentimens que dans leur force. Ceux de la vue, de l'ouïe, de l'esprit, du cœur, ceux qui accompagnent une occupation modérée semblent toujours s'offrir à nous : ils remplissent le vuide de la vie, sans donner atteinte à la santé. Il n'en est pas de même, par exemple, du plaisir attaché à la nourriture. Si sa durée se fût étendue au-delà du besoin, un usage immodéré des alimens les plus sains, les auroit bientôt changés en de mortels poisons.

De tous les plaisirs, il n'en est guere d'aussi remarquables que ceux qui commencent notre vie, & qui en assurent la durée. Comment réussira-t-on à nourrir cet enfant nouvellement né ? En vain la nature lui a-t-elle préparé dans le sein de sa mere, l'aliment qui lui convient : par quelle voie l'engagera-t-on à exprimer cette précieuse liqueur ? Reconnoissons ici les attentions d'une puissance intelligente. Cet enfant, incapable encore de tout autre exercice de ses différentes facultés, trouve un plaisir secret à remuer ses levres & ses joues, de la façon qui



peut faire passer dans sa bouche, le lait qui lui est offert. Flatté par l'agrément de cette nourriture, il y trouve un nouveau motif de réitérer les mêmes mouvemens. Il passe ainsi les premiers temps de sa vie, ou à dormir, ou à goûter les seuls plaisirs qu'il puisse ressentir; & cet être informe qui sembloit ne pouvoir vivre que pour la douleur, ne vit en effet que pour une suite de sensations agréables.

L'auteur de nos biens l'est aussi de nos maux; & sur ce fondement quelques philosophes comme pour s'en venger, l'ont dégradé du titre d'intelligent, & relégué parmi les causes aveugles. Mr. Bayle s'est signalé parmi eux. Voici le précis de sa doctrine :

» Si c'étoit Dieu qui eût établi les loix du sentiment, ce n'auroit certainement été que pour  
» combler toutes ses créatures de tout le bonheur dont elles sont susceptibles; il auroit donc  
» entièrement banni de l'univers tous les sentimens douloureux, & sur-tout ceux qui nous  
» sont inutiles. A quoi servent les douleurs d'un  
» homme dont les maux sont incurables, ou les  
» douleurs d'une femme qui accouche dans les  
» déserts?

Telle est la fameuse objection que Mr. Bayle a étendue & répétée dans ses écrits en cent façons différentes; & quoiqu'elle fût presque aussi ancienne que la douleur l'est dans le monde, il a sçu l'armer de tant de comparaisons éblouissantes, que les philosophes & les théologiens en ont été effrayés comme d'un monstre nouveau. Les uns ont appelé la métaphysique à leur secours; d'autres se sont sauvés dans l'immensité des cieux, & pour nous consoler de nos maux,

nous ont montré une infinité de mondes peuplés d'habitans heureux. Je n'aurai recours ici à aucune supposition ; je me bornerai à tirer de l'objection même, une preuve du dogme qu'on attaque, sans employer cependant d'autres réflexions que celles qui s'offrent à l'attention la plus légère.

La plûpart des philosophes, au lieu de former leurs idées sur les êtres, ont façonné les êtres sur leurs idées. Du fond de leur cabinet, ils ont pénétré les recoins les plus cachés de la nature ; & semblables en quelque sorte au héros de Cervantes, les yeux bandés & assis sur un cheval de bois, ils ont parcouru tout l'univers, déterminé la nature de tous les êtres, & marqué à chacun d'eux leurs fonctions.

Mr. Bayle a suivi cette maniere de philosopher. Il abuse de quelques expressions théologiques pour ne reconnoître en Dieu d'autres fonction que celle de rendre toutes ses créatures parfaitement heureuses ; & après s'être taillé une idole, que la nature & la religion défavouent, il n'a pas de peine à détruire l'ouvrage de ses mains. La théologie naturelle est une branche de la physique. Si nous voulons nous y garantir de l'illusion, faisons-y usage de la méthode qu'on emploie avec succès dans les sciences du même ordre : interrogeons la nature par nos observations, & sur ses réponses fixons nos idées.

On peut former sur l'auteur des loix du sentiment, deux questions totalement différentes ; est-il intelligent ? est-il bienfaisant ? Confondre dans un seul examen ces deux objets, ou nier qu'un être fût intelligent, parce qu'il ne seroit pas bienfaisant au gré de nos desirs ; ce seroit



violier les premières loix de l'art de penser. Séparons donc ces deux questions, & commençons par l'éclaircissement de la première.

L'expérience nous apprend qu'il y a des causes aveugles, & qu'il en est d'intelligentes. On les discerne par la nature de leurs productions; & l'unité de dessein est comme le sceau qu'une cause intelligente appose à son ouvrage. Or dans les loix du sentiment brille une parfaite unité de dessein. La douleur & le plaisir se rapportent également à notre conservation. Si le plaisir nous indique ce qui nous convient, la douleur nous instruit de ce qui nous est nuisible. C'est une impression agréable qui caractérise les alimens qui sont de nature à se changer en notre propre substance; mais c'est la faim & la soif qui nous avertissent que la transpiration & le mouvement nous ont enlevé une partie de nous-mêmes, & qu'il seroit dangereux de différer plus long-temps à réparer cette perte.

Des nerfs répandus dans toute l'étendue du corps, nous informent des dérangemens qui y surviennent; & le sentiment douloureux est proportionné à la force qui les déchire, afin qu'à proportion que le mal est plus grand, on se hâte davantage d'en repousser la cause, ou d'en chercher le remède.

Il arrive quelquefois que la douleur semble nous avertir de nos maux en pure perte; rien de ce qui est autour de nous, ne peut alors les soulager. C'est qu'il en est des loix du sentiment, comme de celles du mouvement. Les loix du mouvement reglent la succession des changemens qui arrivent dans les corps, & portent quelquefois la pluie sur des rochers ou sur des terres

stériles. Les loix du sentiment reglent de-même la succession des changemens qui arrivent dans les êtres animés; & des douleurs qui nous paroissent inutiles en sont quelquefois une suite nécessaire, par les circonstances de notre situation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes loix dans quelques cas particuliers, est un bien moindre inconvénient, que n'eût été leur mutabilité continuelle, qui n'eût laissé subsister aucun principe fixe, capable de diriger les démarches des hommes & des animaux.

Celles du mouvement sont d'ailleurs si parfaitement assorties à la structure des corps, que dans toute l'étendue des lieux & des temps, elles préservent d'altération les élémens, la lumière, le soleil; & fournissent aux animaux & aux plantes, ce qui leur est nécessaire ou utile. Celles du sentiment sont de même si parfaitement assorties à l'organisation de tous les animaux, que dans toute l'étendue des lieux & des temps, elles leur indiquent ce qui leur est convenable, & les invite à en faire la recherche; elles les instruisent de ce qui leur est contraire, & les forcent de s'en éloigner ou de les repousser.

Quelle profondeur d'intelligence dans l'auteur de la nature, qui par des ressorts si uniformes, si simples & si féconds, varie à chaque instant la scene de l'univers, & la conserve toujours la même!



## C H A P I T R E X I.

*Les loix du sentiment annoncent une Intelligence bienfaisante.*

**N**ON-SEULEMENT les loix du sentiment se joignent à tout l'univers, pour déposer en faveur d'une cause intelligente : je dis plus; elles annoncent un législateur bienfaisant.

Si pour ranimer ma main engourdie par le froid, je l'approche trop près du feu, une douleur vive la repousse; & tous les jours je dois à de pareils avertissemens la conservation, tantôt d'une partie de moi-même, tantôt d'une autre.

Mais si je n'approche du feu qu'à une distance convenable, je sens alors une chaleur douce; & c'est ainsi qu'aussi-tôt que les impressions des objets, ou les mouvemens du corps, de l'esprit, ou du cœur, sont tant soit peu de nature à favoriser la durée de notre être ou sa perfection; notre Auteur y a libéralement attaché du plaisir. J'appelle ici à témoin de cette profusion de sentimens agréables, la peinture, la sculpture, l'architecture, tous les objets de la vue; la musique, la danse, la poésie, l'éloquence, l'histoire, la géométrie, toutes les sciences, toutes les occupations; l'amitié, la tendresse; enfin tous les mouvemens du corps, de l'esprit & du cœur.

Mr. Bayle & quelques autres philosophes, attendris sur les maux du genre-humain, ne l'en croient pas suffisamment dédommagé par tous

ces biens ; & ils nous font presque regretter que ce ne soit pas eux qui aient été chargés de dicter les loix du sentiment. Supposons pour un moment, que la nature se soit reposée sur eux de ce soin, & essayons de deviner quel eût été le plan de leur administration. Ils auroient apparemment commencé par fermer l'entrée de l'univers à tous les sentimens douloureux ; nous n'eussions vécu que pour le plaisir. Mais notre vie auroit eu alors le sort de ces fleurs qu'un même jour voit naître & mourir. La faim, la soif, le dégoût, le froid, le chaud, la lassitude, aucune douleur ne nous auroit plus averti des maux présens ou à venir ; aucun frein ne nous auroit modéré dans l'usage des plaisirs ; & la douleur n'eût été anéantie dans l'univers que pour faire place à la mort, qui pour détruire toutes les especes d'animaux, se fût également armé contre eux de leurs maux & de leurs biens.

Les législateurs dont nous venons de parler, pour prévenir cette destruction universelle, auroient apparemment rappelé les sentimens douloureux, & se seroient contenté d'en affoiblir l'impression : ce n'eût été que des douleurs sourdes, qui nous eussent avertis, au lieu de nous affliger.

Mais tous les inconvéniens du premier plan se seroient retrouvés dans la second. Ces avertissemens respectueux auroient été une voix trop foible pour être entendue dans l'usage des plaisirs. Combien d'hommes ont peine à y entendre les menaces des douleurs les plus vives ? Nous eussions encore bientôt trouvé la mort dans l'usage même des biens destinés à assurer notre durée.

Pour



Pour nous dédommager de la douleur, on auroit peut-être ajouté une nouvelle vivacité aux plaisirs des sens. Mais ceux de l'esprit & du cœur fussent alors devenus insipides; & ce sont pourtant ceux qui sont le plus de nature à remplir le vuide de la vie : l'ivresse de quelques momens eût alors empoisonné tout le reste du temps par l'ennui.

Eût-ce été par l'augmentation des plaisirs de l'ame qu'on nous eût consolé de nos douleurs? ils eussent fait oublier le soin du corps.

Enfin auroit-on redoublé dans une même proportion tous les plaisirs, ceux des sens, de l'esprit & du cœur? Mais il eût fallu ajouter aussi dans la même proportion une nouvelle vivacité aux sentimens douloureux. Il ne seroit pas moins pernicieux pour le genre-humain d'accroître le sentiment du plaisir sans accroître celui de la douleur, qu'il le seroit d'affoiblir le sentiment de la douleur sans affoiblir celui du plaisir. Ces deux différentes réformes produiroient le même effet, en affoiblissant le frein qui nous empêche de nous livrer à de mortels excès.

Les mêmes législateurs eussent sans doute caractérisé par l'agrément tous les biens nécessaires à notre conservation; mais eussions-nous pu espérer d'eux qu'ils eussent été aussi ingénieux que l'est la nature à ouvrir en faveur de la vûe, de l'ouïe, & de l'esprit, des sources toujours fécondes de sentimens agréables, dans la variété des objets, dans leur symmétrie, leurs proportions, & leur ressemblance avec des objets connus. Auroient-ils songé à marquer par une impression de plaisir, ces rapports secrets qui sont les charmes de la musique, les graces du corps

& de l'esprit, le spectacle enchanteur de la beauté dans les plantes, dans les animaux, dans l'homme, dans les pensées, dans les sentimens?

Ne regrettons donc point la réforme qu'Épicure & Mr. Bayle auroient voulu introduire dans les loix du sentiment. Reçonnaissons plutôt que la bonté de Dieu est telle, qu'il semble avoir prodigué toutes les sortes de plaisirs & d'agrémens, qui ont pu être marqués du sceau de la sagesse.

Je ne m'arrêterai point ici à combattre les deux principes des Manichéens, dont l'un distribuoit le plaisir, & l'autre la douleur. Mr. Bayle a paru vouloir relever ce systême écroulé depuis tant de siècles; mais il ne se servoit apparemment de ces ruines, que comme on se sert à la guerre d'une mazure dont on essaie de se couvrir pour quelques momens. Il n'étoit point assez superstitieux, pour être tenté de croire en deux divinités. Quoi qu'il en soit, je me contenterai d'observer ici que, puisque la distribution du plaisir, & celle de la douleur, entrent également dans la même unité de dessein, elles n'annoncent point deux intelligences essentiellement ennemies.

## CHAPITRE XII.

*Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu.*

**N**ous nous dégradons par l'admiration de ce qui nous est ou inférieur, ou égal. Mais quand



Après avoir observé les démarches d'une intelligence souveraine, on voit un art infini s'offrir à nous de toutes parts; l'étendue de l'admiration devient alors la mesure de la grandeur de l'ame; & c'est ici où un sentiment, que l'ignorance enfante d'ordinaire, a le privilege de naître du sein même de la science.

Si Dieu mérite notre admiration à titre d'intelligence infinie, il ne mérite pas moins notre reconnaissance & notre confiance, à titre d'intelligence bienfaisante.

Epicure, en combattant le dogme de l'existence de Dieu, se félicitoit d'anéantir une puissance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée superstitieuse d'un être qui, en nous donnant des goûts, nous offre de toutes parts des sentimens agréables, qui en nous composant de diverses facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un plaisir? Les biens qui s'offrent à nous, seront-ils donc empoisonnés par l'idée que ce sont des présens d'une intelligence souveraine? & n'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, puisque ce sont des gages de sa bonté?

Enfin la puissance de Dieu, sa sagesse & sa bonté, sont autant de titres qui exigent de nous une parfaite soumission dans les maux dont il nous afflige, dans les biens dont il nous prive, dans les loix qu'il nous impose.

Nous révolterons-nous contre une puissance infinie? N'ajoutons point à nos maux celui de nous faire traîner malgré nous par une main toute-puissante.

Placés dans l'univers comme dans le jardin d'Eden, si l'usage d'un fruit nous est interdit.

n'en acceptons pas avec moins de reconnoissance ceux qui se présentent à nous de toute part. Jouissons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé. Le desir se nourrit d'espérance, & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet. Qui est-ce en Europe, qui se trouve à plaindre de n'être pas assis sur le trône du Mogol? N'ayons donc ni desir, ni inquiétude, ni chagrin sur ce qui n'entre point dans la chaîne des biens qui nous sont destinés; & regardons en l'acquisition comme aussi impossible que celle de l'Asie. En nous soumettant ainsi volontairement à une puissance à laquelle nous sommes nécessairement assujettis, nous avons la satisfaction de savoir qu'admis à ses conseils, nous applaudirions aux motifs de ses loix & aux raisons de sa conduite.

Tels sont les hommages envers Dieu, qu'une loi éternelle exige de toutes les intelligences. Or le plaisir les accompagne, puisqu'il accompagne tout mouvement de l'ame, que la haine & la crainte n'empoisonnent point.

### CHAPITRE XIII.

*Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes.*

**N**os devoirs envers nous-mêmes se réduisent à savoir apprécier les biens qui s'offrent à nous, & à soutenir nos maux avec courage.

Il y a eu une secte de philosophes qui sembloient vouloir anéantir tous les biens agréables.



Leurs écoles ne retentissoient que de l'austere leçon, *abstenez-vous des plaisirs*. Mais quoi? ne s'offrent-ils pas à nous de toute part, soit que nous ouvrons les yeux ou les oreilles, que nous faisons usage d'alimens sains, que nous sachions nous occuper, ou nous amuser à propos, que nous jouissions de la solitude, ou de la société? Tous ces biens inséparables de la vie seront-ils l'objet de nos dédains, plutôt que de notre reconnoissance?

Je dis plus; le plaisir naît du sein même de la vertu. Quoi de plus heureux, que de se plaire dans une suite d'occupations convenables à ses talens & à son état? Ce qui nous délasse de ces occupations est toujours d'autant plus agréable, qu'un usage modéré en prévient le dégoût. Les spectacles que nous offrent l'histoire & la tragédie, ne sont jamais plus charmans, que quand la beauté de l'ame y brille dans tout son jour. L'amitié qu'enfante la vertu, donne naissance aux plaisirs les plus délicats; & de tous les commerces que forme la tendresse, en seroit-il aucun plus délicieux, que celui qui faisant trouver ce qu'on doit aimer dans ce qu'on aime, concilieroit tous les goûts, assortiroit toutes les vues, & confondroit tous les intérêts.

Il se présente ici d'abord une question importante, qui, bien avant la naissance d'Epicure & de Platon, a partagé le genre-humain en deux sectes différentes. Les plaisirs des sens l'emportent-ils sur ceux de l'ame? Pour en juger, imaginons les entièrement séparés les uns des autres, & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être insensible à ceux de l'esprit, goûte ceux du corps dans toute sa durée; mais que

privé de toute connoissance il ne se souviene point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoie point ceux qu'il sentira, & que renfermé, pour ainsi dire, dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent. Imaginons au contraire, un homme mort à tous les plaisirs des sens, mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur; s'il est seul, que l'histoire, la géométrie, les belles-lettres, lui fournissent de belles idées, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit : s'il se livre à la société, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fournissent hors de lui des preuves sans cesse renaissantes de la grandeur & de la beauté de son ame; & que dans le fond de son cœur, la conformité à la raison soit toujours accompagnée d'une joie secrète, que rien ne puisse altérer.

Il me semble qu'il est peu d'hommes nés sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps, qui placés entre ces deux états de bonheur, préférassent, pour me servir de l'expression de Socrate, au sort d'un Dieu, la félicité d'une huître.

Les voluptés du corps ne sont jamais plus vives que quand elles sont des remèdes à la douleur. C'est l'ardeur de la soif qui décide du plaisir qu'on ressent à l'éteindre. Socrate, qui dans ses tableaux s'attachoit plus à la fidélité du portrait qu'à la noblesse de l'image, comparoit ces sensations à celle de la gratelle : le mes-aïse les précède, les accompagne, & en s'évanouissant les emporte avec lui. La plûpart des plaisirs

du cœur & de l'esprit, ne sont point altérés par ce mélange impur de la douleur.

Il y a plus; tout ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'esprit & du cœur; sans leur secours, elle devient bientôt fade & insipide.

Enfin, les plaisirs du corps n'ont guere de durée que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des principes de douleur. Les plaisirs de l'esprit & du cœur leur sont donc bien supérieurs, n'eussent-ils sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

Mais parmi les sentimens de l'esprit & du cœur, auxquels donnerons-nous la préférence? Il me semble que le suffrage de tous les hommes l'adjudge à ceux qui flattent notre amour-propre.

Pourquoi est-on plus offensé du mépris que de la haine? C'est qu'il est plus douloureux de douter de sa perfection, que d'être menacé de la perte de tout autre bien.

Un comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assez justes mesures, quand on vouloit s'assurer d'un prisonnier: que n'en confie-t-on la garde au plaisir; que ne l'enchaîne-t-on par les délices? Plaute & l'Arioste ont adopté cette plaisanterie. Mais tous ces poètes auroient peu connu le cœur humain, s'ils eussent cru sérieusement que jamais leur captif n'auroit brisé ses chaînes. Il n'eût pas été nécessaire pour l'y déterminer, de faire briller à ses yeux tout l'éclat de la gloire. Qu'il se fût trouvé méprisable dans sa prison, ou qu'il y eût craint le mépris des autres hommes, il eût bientôt été tenté de préférer



un péril illustre à une volupté honteuse ; & c'est de quoi l'Europe entière nous fournit presque tous les ans des preuves éclatantes. Combien d'hommes qui vivoient tranquillement dans le sein du plaisir, en sortent pour vivre dans les périls & les fatigues de la guerre ? La gloire a plus d'attraits pour quelques-uns d'eux que la volupté ; tous craignent moins la douleur & la mort que le mépris.

C'est l'idée de la perfection qui, depuis plus de deux mille ans, rend les Indiennes insensibles à l'horreur de se brûler vives. Elle a précipité dans le sein de la mort, des hommes charmés de vivre à ce prix dans le cœur & dans la mémoire des autres hommes. C'est une sorte d'idole, à qui, pour effacer une insulte reçue, l'on sacrifie tous les jours sa patrie, son repos, les plus grands établissemens & la vie même. Enfin, l'amour qui semble ne vivre que par les sens, doit ses plaisirs les plus doux à des idées flatteuses.

Tout ce qui nous flatte n'est pas d'un égal prix. Aspirer à être estimé des autres hommes, sans l'être de soi-même, c'est consentir à être malade pour paroître sain. La nature ne se repose pas sur notre raison du soin de nous annoncer cette importante vérité ; & quoiqu'elle répande de l'agrément sur les marques d'estime qu'on nous donne, elle attache cependant une sorte de flétrissure à paroître les rechercher. Ne croiroit-on pas qu'elle est ici en contradiction avec elle-même ? Pourquoi proscrire-elle par le ridicule une recherche qu'elle semble autoriser par le plaisir ? Au lieu de censurer sa conduite, admirons sa sagesse. Elle nous apprend par la voix secrète

du sentiment, que la considération publique est une sorte de récompense de la vertu ; mais qu'elle n'en doit pas être le motif. C'est en effet se dégrader soi-même, que d'être trop avide de l'estime d'autrui. Recherchons par préférence l'approbation d'une conscience éclairée, que la haine & la calomnie ne peuvent nous enlever, que suit tôt ou tard l'estime des autres hommes, & qu'accompagne toujours l'approbation de Dieu même.

Ne nous laissons donc pas éblouir par ce qui ne nous flatte qu'à la faveur d'un jugement faux. Voyez-vous cet homme plongé dans la mélancolie ? Il mesuroit sa grandeur par une multitude de valets qu'il traînoit à sa suite, & dont il grossissoit son être. Un revers de fortune lui retranche la moitié de ce cortège nombreux : insensible à tous les biens qui lui restent, il est malheureux par la perte de ce qui lui étoit réellement inutile. Cet autre homme, dans le sein de l'opulence & de la grandeur, est saisi de rage & de désespoir ; il jugeoit de son excellence par la tendresse d'une femme, par la faveur d'un prince ; ce qui le flattoit lui est enlevé, & laisse dans son cœur un vuide dont l'horreur se répand sur tous les biens qui l'environnent.

Il est vrai que des fantômes de perfection font quelquefois sortir d'une imagination séduite & enchantée, un éclair de plaisir bien plus vif que n'est la lumière douce & durable qui accompagne la raison ; mais ce sentiment passager est de la nature de ceux qui rendent le boire plus agréable dans la fièvre que dans la santé ; il suppose une maladie de l'ame, d'où naissent l'inquiétude dans la recherche, le dégoût dans

la jouissance, le désespoir dans la privation.

Ce n'est pas seulement dans des preuves réelles de perfection, qu'on peut trouver une sorte de félicité; c'est encore dans la nature même de ses occupations.

Mais parmi les différentes occupations qui s'offrent à nous, nous livrerons-nous sans mesure à celles qui sont le plus agréables? Les mêmes sensations trop continuées émousseront bientôt ce sentiment; le dégoût & l'ennui sortiront du sein même de la volupté, & anéantiront ce qui nous charmoit. Comment nous défendre contre des ennemis si redoutables? On ne le peut qu'en se ménageant un cercle d'occupations assez variées pour que des privations passagères rendent aux différens objets de nos goûts une fleur de nouveauté. Les plaisirs de l'esprit & ceux du corps, le repos & le mouvement, la solitude & la société, les délassemens & les occupations sérieuses, tous ces différens biens se prêtent de nouveaux charmes en se succédant; & leur variété dans la vie, fait le même effet que la différence des accords dans l'harmonie.

Nous portons dans nos différentes facultés une infinité de germes précieux que le défaut de culture laisse périr. C'est à l'étude des sciences & des arts à les faire éclore. Plus elle en développe, & plus elle nous fournit, non-seulement de préservatifs contre les passions, mais encore de ressources pour l'agrément de la vie.

Un grand poète a feint que Jupiter avoit ouvert au pied de son trône deux fontaines, l'une du plaisir; l'autre de la douleur; qu'il méioit à son gré ces liqueurs contraires, & decidoit du bonheur ou de l'infortune de chaque homme



par le mélange fatal qu'il verfoit fur lui. Ne pourroit-on pas appliquer cette même image aux différentes especes de sentimens agréables ? L'idée de notre perfection, & l'exercice fucceffif de nos différentes facultés, font comme deux sources toujours ouvertes de plaisirs différens. Une intelligence bienfaite mêle par portions égales ces deux précieuses liqueurs en faveur de l'homme sage, & les verse incessamment fur lui.

Ne plaçons donc pas le souverain bien dans l'opulence, ni dans la grandeur. Il n'est point d'état où l'on ne puisse faire de sa vie un tissu de sentimens agréables, dès qu'on peut s'y procurer une suite d'occupations vertueuses qui exercent nos puissances sans les fatiguer. Ceux-là seuls sont heureux en possédant les faveurs de la fortune, qui pourroient être heureux sans les posséder. En effet, il n'y a de bonheur solide que pour celui qui, renfermant ses desirs dans la sphere des besoins réels & des biens qui sont à sa portée, se fait de cette enceinte, comme un retranchement contre l'inquiétude & le chagrin. Dès que le cœur passe cette ligne marquée par la nature, il se perd dans un champ immense, où il cherche en vain des bornes qui arrêtent & qui fixent la violence de ses mouvemens.

La santé, l'appétit, la force du corps, semblent être réservées à la pauvreté. Les plaisirs de l'esprit, de l'amitié, de la tendresse, la tranquillité de l'ame, la joie, la satisfaction intérieure, se trouvent aussi souvent à la suite d'une médiocre fortune, que dans le cortège des rois. Quels sont donc les avantages privilégiés de l'opulence & de la grandeur ? C'est de flatter

l'amour-propre par l'étendue des bâtimens ; par la richesse des meubles & des équipages, par le pouvoir de commander à d'autres hommes. On peut sans doute être heureux en usant de ces biens ; mais on est à plaindre, si l'on a besoin de ces témoignages trompeurs de perfection. Il en est, ce me semble, comme des parfums & des concerts : il est agréable d'en jouir ; il est bien malheureux de ne pouvoir en soutenir la privation.

Non-seulement la sagesse écarte loin de nous le chagrin ; elle garantit même de la douleur qui, dans les tempéramens bien conformés, ne doit guere sa naissance qu'aux excès ; & lorsqu'elle ne peut la prévenir, elle en émousse du moins l'impression, toujours d'autant plus forte qu'on y oppose moins de courage. Un capitaine Grec, fameux par la plus belle de toutes les retraites, (Xenophon) nous assure que la même fatigue n'est pas aussi pesante pour le général que pour le soldat ; la vanité du général porte la moitié d'un fardeau que le soldat porte tout seul. Les Indiennes, les sauvages, les fanatiques, marquent de la gaieté dans le sein des douleurs les plus vives ; ils maîtrisent leur attention au point de la détourner du sentiment désagréable qui les frappe, & de la fixer sur le fantôme de perfection auquel ils se dévouent. Seroit-il impossible que la raison & la vertu apprissent de l'ambition & du préjugé à affaiblir aussi le sentiment de la douleur par d'heureuses diversions ?

## CHAPITRE XIV.

*Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers les autres hommes.*

**S**I nous voulons remplir tous nos devoirs envers les autres hommes, soyons justes & bienfaisans. La morale nous l'ordonne : la théorie des sentimens nous y invite.

L'injustice, ce principe fatal des maux du genre-humain, n'afflige pas seulement ceux qui en sont les victimes ; c'est une sorte de serpent qui commence par déchirer celui qui le porte dans son sein. Elle prend naissance dans l'avidité des richesses, ou dans celle des honneurs, & en fait sortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'homme injuste se flattât-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la justice de Dieu ; il devrait toujours se trouver à plaindre de placer sa perfection ou son bonheur dans une possession chancelante d'objets dépendans du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune.

Non-seulement l'orgueil & l'intérêt asservissent notre bonheur à des puissances étrangères ; mais encore en faisant une sorte de guerre secrète à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs des semences d'une haine générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes ? on voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les héros d'une tragédie ; le cœur fait pour aimer, se porte alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il



est vrai que tout mouvement de bienveillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrète dès que la bienveillance y domine; que tout mouvement de haine & de trouble soit une douleur; notre bonheur sera toujours d'autant plus complet & plus solide, que notre façon de vivre sera plus de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de trouble & de haine.

L'habitude de la justice & de la bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend aussi par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent.

L'auteur de la nature, attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conservation, nous a imprimé par rapport aux autres hommes, deux desirs différens : celui d'en être craint, & celui d'en être aimé.

Dans l'état de liberté qui, suivant les juriconsultes, a précédé l'établissement des loix, il étoit plus important, & par conséquent plus agréable, d'être craint que d'être aimé; parce que contre des hommes que l'ambition ou l'intérêt armeroit contre nous, la crainte est une barrière plus puissante que la reconnoissance. Aussi pour les souverains, qui sont les uns par rapport aux autres dans cet état de liberté, est-il plus flatteur d'être redouté des puissances voisines que d'en être aimé. Il n'en est pas ainsi des particuliers; les loix veillent à la conservation de leurs biens, de leur honneur, de leur personne. A quoi leur est-il utile d'être craint? Mais il leur est important, & par conséquent

agréable d'être aimés. L'amour obtient de ceux qui nous environnent, souvent des services essentiels, & toujours une suite continue d'égards plus flatteurs que les services. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adressoit la plus agréable de toutes les musiques, on peut dire de-même, qu'il n'est point de spectacle plus doux que celui de se voir aimé.

Or ce spectacle flatteur, c'est à la justice & à la bienveillance à nous le préparer. L'orgueil & l'injustice ne peuvent se montrer sans devenir ou l'objet du mépris, s'ils sont accompagnés de faiblesse, ou l'objet de la haine, s'ils sont joints à la puissance. Ils établissent notre félicité sur les ruines de celle d'autrui. Mais la vertu, en conciliant notre bonheur avec celui des autres hommes, fait de notre bien personnel, leur bien commun. Jugeons en par l'intérêt qu'on prend aux hommes vertueux que la tragédie fait revivre sur nos théâtres.

Il est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet aussi bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'amour; il est presque impossible de réussir longtemps à la montrer où elle n'est pas : le vrai moyen de paroître juste & bienfaisant, c'est de l'être.

Imaginons présentement un homme qui haï de tous ceux qui le connoissent, les haïsse à son tour. Tous les objets qui s'offriront à ses yeux, seront affligeans; tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur, seront douloureux. Tel est apparemment l'état de ces hommes infortunés dont le cœur est livré dans les enfers à l'habitude de la haine & de l'injustice qui a fait ici bas leur crime, & commencé leur supplice.

Imaginons au contraire un homme juste & bienfaçant qui, aimé & estimé de tous ceux qui l'approchent, ne vive que pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offriront à ses yeux, lui seront agréables. Tous les mouvemens qui s'éleveront dans son cœur, seront des plaisirs. Tel est l'état de ces hommes heureux, dont le cœur est livré dans le ciel à l'habitude de bienveillance, qui a fait ici-bas leur vertu, & commencé leur récompense.

Rien de plus rare sur la terre, qu'un homme parfaitement injuste ou parfaitement bienfaçant. Entre ces deux extrêmes est une mer immense où flottent la plupart des hommes. Ils approchent d'autant plus du comble du malheur que le cœur est plus livré à la haine ; mais plus il l'est à la bienveillance, plus ils touchent à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation ? L'entreprise est sans doute difficile. Mais quoi de plus nécessaire que d'être heureux ? & peut-on l'être, si l'on ouvre son cœur à la haine ? Soyons aussi ingénieux à la proscrire, qu'on l'est pour l'ordinaire à la justifier.

Si ceux de qui nous nous plaignons, n'ont eu à notre égard, qu'une conduite appuyée sur de bonnes raisons, pourquoi les haïr, puisqu'ils sont tels que nous eussions cru devoir être en pareilles circonstances ? Si c'est injustement qu'ils nous attaquent, ils sont à plaindre de porter en eux un principe certain de regrets & de douleur. Ce sont des malades qui, dans leur fièvre chaude, croient se guérir en blessant ce qu'ils rencontrent. Défendons-nous contre leur fureur ; mais



ne nous en punissons point nous-mêmes, par des mouvemens qui portent le trouble dans notre ame.

Oùtre les sentimens d'humanité qu'on doit à tous les hommes, il y a des devoirs particuliers qui résultent des circonstances où la nature & la fortune nous ont placés. Ils se réduisent à nous conduire envers nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs, nos proches, de façon à faire desirer à tous ceux qui sont dans de pareilles circonstances, qu'on ait à leur égard une pareille conduite. L'accomplissement de ces devoirs est donc de nature à nous assurer l'estime, l'affection & la confiance de tous ceux qui nous environnent, & à reproduire en nous, par un contre-coup heureux, des sentimens de bienveillance.

De tous les devoirs que nous imposent nos différentes liaisons, il n'en est point qui paroissent plus au-dessus de la nature humaine, que ceux de la parfaite amitié. Elle nous ordonne de renoncer en faveur de notre ami à nos intérêts les plus chers, & nous le fait envisager comme la portion de nous-mêmes la plus précieuse. Il n'est point de source plus féconde de sentimens agréables, que l'accomplissement de ces devoirs qui paroissent si austères; & sentir qu'on en est capable, est déjà un plaisir bien délicat.

Il y a eu des écrivains célèbres qui ont soutenu que dans le commerce de l'amitié, il y avoit plus à perdre qu'à gagner; & que c'étoit une extension de nous-mêmes qui nous exposoit à la misère, non-seulement en notre propre personne, mais aussi en celle d'autrui. Il me semble que penser ainsi, c'est ignorer la puissance de l'amour. Telle en est la vertu magique;

par l'intérêt que prennent de parfaits amis à ce qui les touche, leurs biens se multiplient, leurs maux semblent s'anéantir, & jusques dans leur tristesse mutuelle, regne une sorte de douceur qu'ils n'échangeroient pas contre les plaisirs les plus vifs.

## CHAPITRE XV.

### *Du bonheur attaché à la Vertu.*

**A**PRÈS avoir indiqué les différentes especes de plaisirs qui accompagnent la vertu, je vais les rassembler ici sous un même point de vue.

Nous avons dans *Sextus Empericus*, l'extrait d'un ouvrage de Crantor sur la prééminence des différens biens. Ce philosophe célèbre feignoit qu'à l'exemple des Déeses qui avoient soumis leur beauté au jugement de Paris, la richesse, la volupté, la santé & la vertu, s'étoient présentées à tous les Grecs rassemblés aux jeux olympiques, afin qu'ils leur marquassent leur rang, suivant le degré de leur influence sur le bonheur des hommes. La richesse étala sa magnificence, & commençoit à éblouir les yeux de ses juges, quand la volupté représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit obtenir le premier rang. La santé le lui contesta : sans elle, la douleur prend bientôt la place de la joie. Enfin, la vertu termina la dispute, & fit convenir tous les Grecs, que dans le sein de la richesse, du plaisir & de la santé, l'on seroit bientôt, sans le secours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ses ennemis. Le premier rang lui fut

dont adjugé, le second à la santé, le troisieme au plaisir, le quatrieme à la richesse.

C'est bien dégrader, ce me semble, la vertu que de lui donner pour principale fonction, celle d'être la garde de ses rivales. L'on peut fonder sa prééminence sur des titres plus nobles.

La richesse, le plaisir, la santé deviennent des maux pour qui ne fait pas en user. La sagesse seule, à parler exactement, mérite le titre de bien, puisqu'elle seule est de nature à ne devenir jamais mal par un mauvais usage. Elle éloigne de nous les sentimens douloureux, & rassemble en notre faveur tous les sentimens agréables. Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, sont les fléaux qui affligent le plus le genre-humain. La vertu nous en garantit, en renfermant nos desirs dans l'étendue de ce qui est à notre portée, en les conformant à la raison, & les soumettant plainement à l'ordre immuable qu'a établi une souveraine intelligence. L'ennui non moins affligeant que le chagrin, porte son poison jusques sur le trône. Il n'ose approcher de la sagesse qui remplissant d'une suite d'occupations vertueuses le cours de la vie, y forme une chaîne de sentimens agréables. Elle écarte même de nous jusqu'aux douleurs qui le plus souvent ne sont que les fruits de l'intempérance. Elle nous offre dans toute leur vivacité les plaisirs des sens, dont l'agrément se proportionne au besoin réel qu'on en a. Les plaisirs de l'esprit marchent à sa suite, & l'accompagnent jusques dans la solitude & dans l'adversité. Elle nous affranchit, autant qu'il est possible, du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune, en plaçant notre perfection, non



dans une possession d'objets toujours prêts à nous échapper, mais dans un usage de nos facultés assorti à notre état présent.

De quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, sur Dieu, sur les hommes, sur ses proches, sur ses amis, il n'apperçoit que des motifs d'une joie secrète. Il se conforme aux intentions de son auteur; il mérite l'attachement de ses amis & de tout ce qui l'environne; il seroit l'objet de l'estime & de l'affection de toutes les intelligences, si toutes les intelligences pouvoient le pénétrer. Son cœur exempt de haine & de crainte, ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, c'est-à-dire, pour des sentimens de plaisir: Enfin, la satisfaction attachée à la perfection intérieure, forme dans le secret de son ame, suivant l'expression de Salomon, une fête continuelle. Et c'est ainsi que toutes les especes de sentimens agréables se réunissent en sa faveur, & se combinant ensemble par des proportions réglées sur leur vivacité, leur durée, leur convenance, ils font la plus délicieuse de toutes les harmonies. Peut-être ce tableau du sage n'est-il qu'une idée: on sera du moins d'autant plus heureux qu'on y ressemblera davantage.

Mais le plus grand bien dont jouisse ici-bas l'homme parfaitement vertueux, c'est que le moment fatal qui désespere les autres hommes, n'est pour lui qu'un passage à une vie plus heureuse.

L'homme injuste ne voit la mort que comme un fantôme affreux, qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui, empoisonne ses plaisirs, aigrit ses maux, & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage

en elle de plus heureux, feroit qu'elle le plongât pour toujours dans l'abyme du néant. Mais cette honteuse espérance est bien combattue dans le fond de son ame, par l'autorité de la révélation, par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, par l'idée d'un Dieu juste & tout-puissant.

Il n'en est pas ainsi de l'homme parfaitement vertueux. La mort lui ouvre le sein d'une intelligence bienfaisante, dont il a toujours respecté les loix & ressenti les bontés.

S'il est vrai que l'espérance soit un sentiment essentiellement agréable, & que son agrément soit proportionné à la grandeur du bien qui en est l'objet ; il ne peut y avoir sur la terre de situation plus délicieuse que celle d'un homme qui, trouvant dans la vertu un bonheur réel & présent, voit encore dans l'idée de la mort, la perspective d'une félicité parfaite.

## CHAPITRE XVI.

*Où l'on recherche quels sont les genres de vie les plus heureux.*

LA plupart des hommes attendent leur bonheur les uns des autres ; & dans le sein même de la grandeur, ils n'aspirent souvent à être heureux qu'à titre de mendiants. Il est presque impossible que les puissances qui décident de leur sort, s'accordent toujours avec ce qu'ils desirerent. Le cœur de chaque homme, pour me servir d'une expression cartésienne, est une sorte de tourbillon qui a pour centre de ses mouvemens

son bonheur personnel. Desirer que notre félicité devienne le centre commun des tourbillons voisins, c'est vouloir changer leur nature, c'est consentir à n'être heureux que par miracle. Ajurons-nous donc, du mieux qu'il nous est possible, avec ce qui nous environne; mais n'espérons point nous former un état solidement heureux, si ce n'est par nos propres mouvemens.

J'appelle états heureux, ceux où les sentimens agréables l'emportent sur les sentimens affligeans; & ils se partagent en trois classes différentes, suivant que les mouvemens du corps, de l'esprit ou du cœur y dominant.

Si nous voulons rassembler un nombre d'hommes heureux, nous les chercherons peut-être fort inutilement dans les places les plus brillantes; mais nous en trouverons beaucoup parmi ceux à qui un travail modéré fournit aisément de quoi subvenir à leurs besoins & à ceux de leur famille. Nous nous appercevrons bientôt que la plûpart d'entr'eux, exempts d'inquiétude, de chagrin & d'ennui, portent dans le fond du cœur une joie secrète toujours prête à se développer.

Si leurs jours ne sont pas filés d'or, ils le sont du moins de soie; c'est un tissu de sentimens doux, où il n'entre ni plaisir vif, ni chagrin amer.

Les mouvemens du corps sont moins agréables que ceux de l'esprit. Un genre de vie sera donc plus heureux, s'il est dévoué aux sciences, que s'il l'étoit à des travaux mécaniques. Quoi de plus flatteur que d'entrer en possession de tous les lieux, de tous les temps, de toute la nature? Cependant le sanctuaire d'un bonheur si délicat, ne s'ouvre que pour quelques mortels privilégiés. La barbarie en ferme l'entrée à la plûpart des hommes. C'est elle qui pour le mal-



heur du genre-humain, a ennobli l'injustice chez les conquérans, & a souvent flétri le savoir chez les particuliers.

Puisque le cœur est de toutes nos facultés celle d'où partent les mouvemens les plus agréables ; le genre de vie qui mérite la préférence sur tous les autres, est celui où les mouvemens de bienveillance dominant davantage.

Ceux que la fortune a enrichis de ses présens, n'en recueilleront tout le fruit que par leur penchant à en faire un usage favorable aux autres hommes ; jugeons de leur félicité par les heureux qu'ils sont.

Il n'est donc point de bonheur égal à celui d'un souverain qui, ne renfermant point sa bienveillance dans le cercle étroit des courtisans qui l'environnent, la porte sur tous ceux qui sont dans sa dépendance, pour leur procurer les biens qui leur conviennent, pour bannir la misère de ses états, y animer les arts & le commerce, & y encourager les talens & les vertus. La certitude qu'il a d'accroître & d'affermir sa puissance, l'idée qu'il se rend le ministre de la Divinité en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a destinés, le spectacle de tout un peuple heureux par ses bienfaits, l'exécution du plus noble de tous les projets indépendante des biens de la fortune, une suite continue des mouvemens de bienveillance les plus flatteurs, tout ce qui se présente à ses yeux, toutes ses idées, tous les mouvemens de son cœur, conspirent à former en sa faveur, l'état le plus heureux dont la nature humaine soit capable.

Il est vrai que dans cette chaîne de sentimens vertueux, il ne s'en trouve peut-être pas d'aussi

vifs que ceux d'un conquérant dont la victoire couronne l'ambition. Mais le conquérant n'acquiert cette sorte de plaisir, qu'au prix de pouvoir être le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'on en court d'autant plus le danger qu'on porte dans la nature de ses goûts, plus de principes de haine, de trouble, d'inquiétude & de chagrin.

## CHAPITRE XVII.

*Où l'on prouve que la Philosophie morale est à la portée de tous les hommes.*

**D**E toutes ces observations, il résulte ce qui paroîtra un paradoxe à bien des gens ; c'est que la philosophie morale est à la portée de tous ceux qui sont capables de la réflexion la plus légère. Cependant les philosophes, & la plûpart des législateurs, condamnent le peuple à une ignorance grossière. Ils n'ont presque connu d'autre frein pour le contenir que la terreur des supplices. Platon lui-même, dans cette république où il s'est permis les idées les plus hardies, n'a pas osé former un peuple solidement vertueux ; il ne confie qu'au magistrat le dépôt de la philosophie morale. Mais quelles sont donc les profondeurs de cette science réservée à des âmes privilégiées ? Il me semble qu'on peut toute la comprendre dans ces deux maximes-ci, qui sont comme le résultat de la science des sentimens :

1<sup>o</sup>. Plaçons, autant qu'il est possible, notre

bonheur & notre perfection, non dans des biens qui soient hors de nous, mais dans une suite d'occupations assorties à nos talens & à notre état.

2<sup>o</sup>. Prenons avec les autres hommes, une façon de vivre, qui soit de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de haine, d'inquiétude, de trouble & de chagrin.

Or, pour comprendre ces vérités, pour en pénétrer les détails; il n'est pas besoin de s'élever jusques aux cieux, ni de percer dans les abymes; elles sont aussi faciles à saisir que les principes des arts les plus communs; il en sort de toute part des démonstrations, soit qu'on réfléchisse un moment sur soi-même, ou qu'on ouvre les yeux sur ce qui s'offre à nous tous les jours.

L'artisan dont parle Horace, auroit suffi pour apprendre à tout un peuple qu'on ne peut être heureux que par des occupations assorties à ses talens. Il étourdissait tout son voisinage par des chansons qui commençoient avec le jour, & ne finissoient qu'à la nuit. Le beau-pere d'Auguste pour s'affranchir de l'importunité de sa musique, l'enrichit par le présent d'une terre, où l'ennui & l'inquiétude prirent bientôt la place de sa gaieté: Reprenez vos dons, vint-il dire à son bienfaiteur, & rendez-moi à mes travaux.

Quant à l'obligation de ne point placer sa perfection dans des biens qui soient hors de nous, nous apprenons de Lucien, que le peuple d'Athènes en étoit si pénétré, que les étrangers qui paroïssent vouloir surprendre son estime par la magnificence de leur cortège, n'en obtenoient que le mépris.



Enfin, il ne faut qu'être capable d'aimer & de haïr, pour pouvoir s'assurer que notre genre de vie sera d'autant plus heureux qu'il portera dans le cœur, plus de mouvemens de bienveillance, & en écartera davantage tout mouvement de haine. Aussi est-il certain par les historiens & par les voyageurs, que chez les peuples où la façon de vivre a fermé l'entrée à l'avidité des richesses, c'est une qualité populaire d'être généreux & bienfaisant envers ceux qu'on n'envisage point comme ses ennemis.

Les maximes que je viens d'exposer, si importantes par leur évidence, sont cependant violées par la plupart des hommes; & la philosophie morale si digne des hommages de tout le genre-humain, semble comme le Jupiter d'Égypte, avoir établi son temple dans un désert. Les vices du tempérament, l'excès de la misère & de la richesse en sont des causes particulières; les défauts de l'éducation en sont la cause générale.

Les législateurs de Lacédémone & de la Chine ont presque été les seuls qui n'aient pas cru devoir se reposer sur l'ignorance des pères ou des maîtres, d'un soin qui leur a paru l'objet le plus important du pouvoir législatif. Ils ont fixé dans leurs loix le plan d'une éducation détaillée, qui pût instruire à fond les particuliers sur ce qui faisoit ici-bas leur bonheur, & ils ont exécuté ce que dans la théorie même, on croit encore impossible, la formation d'un peuple philosophe. L'histoire ne nous permet point de douter que ces deux états n'aient été très-féconds en hommes vertueux; ils l'eussent été apparemment encore davantage, si l'éducation & la morale y eussent été plus parfaites.

# CONSIDÉRATIONS

SUR

LES MOYENS

DE SE RENDRE HEUREUX

DANS LA SOCIÉTÉ

EN CONTRIBUANT AU BONHEUR

DES AUTRES.

---

## CHAPITRE I.

*Du caractère & de l'usage de la Raison naturelle qui doit nous conduire au Bonheur dans la société civile.*

LES hommes ne subsistent que par le commerce qu'ils entretiennent ensemble, & par le besoin mutuel qu'ils ont les uns des autres. Si le christianisme canonise des solitaires, il ne leur en fait pas moins une suprême loi, de la charité & de la justice; & par là il leur suppose un rapport essentiel avec le prochain; mais sans nous arrêter à l'état où les hommes peuvent être élevés par des lumieres furnaturelles, considérons-les ici, entant qu'ils sont conduits par la raison humaine.

Bien que celle-ci en comparaison de la foi, n'ait que des lumieres très-inférieures & très-

bornées, il n'est pas inutile d'en connoître les justes prérogatives. Car étant le guide que les hommes, indépendamment même de la religion, se font honneur de suivre, & auquel ils ne renoncent point sans se rendre méprisables à leurs propres yeux, on ne peut trop leur en marquer le caractère & les véritables droits : sans cela, ils seroient exposés à la confondre avec leur imagination, leur passion ou leur humeur, & à la méconnoître d'une manière d'autant plus pernicieuse, qu'ils se flattent davantage de ne la perdre jamais de vue.

Tous les desordres de la vie ont leur principale source dans celui-là. Autant que la vraie raison les conduit à leur bonheur, autant une raison fausse les en éloigne-t-elle. C'est par des lueurs trompeuses de raison, qu'on fait de mauvaises démarches, qu'on suit un train de vie sujet aux repentirs, & qu'on prend des engagements contraires à son propre repos & au repos de ceux avec qui l'on est lié par les droits de la société.

Qu'on interroge ceux qui tiennent la conduite la plus déréglée, qui se livrent aux passions les plus outrées, ou qui exercent les plus criantes injustices; il n'en est aucun qui ne prétende se justifier, & même avoir raison. Mais quelle raison ? Une raison falsifiée en elle-même & cofondue avec la passion. César met sous le joug la république romaine sa patrie : c'est que comme elle lui préféroit Pompée, elle méconnoissoit ceux qui étoient capables de la servir & de la soutenir. Son fils Auguste imite son usurpation ou y succède : c'est que Rome se perdoit elle-même, abusant de sa liberté. Quelle



ambition semblable à la leur, ou quelle passion encore plus condamnable ne trouvera pas à se couvrir d'une teinture de raison, pour autoriser ses plus violens transports ! On voit ainsi quelle est l'importance de ne pas laisser méconnoître aux hommes la raison par laquelle ils prétendent se conduire ; & d'empêcher qu'ils ne prennent son ombre pour sa lumière, & son fantôme pour sa réalité.

Mais le temps de faire un discernement si essentiel, quel est-il ? Ce n'est pas celui où l'imagination, la passion, l'humeur, adversaires domestiques de la raison, ont pris le dessus pour la soumettre aveuglément & la faire servir indifféremment à leurs vues. Elle n'est plus alors dans son état naturel ; elle est sous le joug & forcée de parler le langage de ses ennemis qui la tiennent captive. Si elle essaie de se rendre à elle-même pour se faire entendre, daigne-t-on écouter un esclave ; ou si on l'écoute, quel cas fait-on de ses vues, quand elles osent contrarier ceux qui la maîtrisent ?

C'est dans le temps du calme & de la pleine liberté de la raison, qu'il faut s'appliquer à discerner son apparence d'avec sa réalité, pour nous pénétrer de ses vraies lumières, & prévenir les maximes que la cupidité fait revêtir du voile même de la raison. Cette étude est ce que l'on connoît d'ordinaire sous le nom de *Morale*, laquelle a pour fin de régler par la raison les mœurs & la conduite des hommes. C'est elle encore que je regarde ici en particulier, comme la science de vivre avec les autres hommes dans la société civile, pour y procurer, autant qu'il est en nous, notre propre bonheur, de concert

avec le bonheur d'autrui : enforte qu'il se trouve une liaison nécessaire entre ces trois choses, 1. raison : 2. science du savoir vivre : 3. secret de mettre parmi les hommes le plus grand bonheur que nous soyons capables d'y procurer, par rapport à nous-mêmes aussi bien que par rapport à eux.

## CHAPITRE II.

*Quel est le Bonheur où la Raison puisse naturellement nous conduire.*

ON soupçonnera d'abord que tout ce qu'on peut dire sur le moyen de procurer le bonheur des hommes, ne sauroit être qu'une spécieuse promesse, pour flatter vainement notre cœur ; ou tout au plus une idée de pure spéculation, pour nous exercer agréablement l'esprit : comme il se fait dans les discours & les raisonnemens des académies. Tout le monde, dit-on, se trouve trop intéressé à être heureux, pour n'en avoir pas le secret, s'il étoit praticable ; & l'on n'auroit pas attendu après mes réflexions pour en faire la découverte. Combien en effet a-t-on loué la conduite des Thraces, lesquels, au rapport d'Hérodote & de Strabon, donnoient hautement à entendre qu'il n'y avoit nul bonheur à attendre dans la condition humaine : de forte qu'à la naissance de leurs enfans, ils assembloient leurs parens & leurs amis pour faire des gémissemens en commun sur les miseres où le nouveau-né alloit être exposé dans le monde ;

au lieu qu'à la mort de leurs proches ils faisoient une autre assemblée, pour donner unanimement des marques de réjouissance, en voyant ceux à qui ils prenoient intérêt, délivrés des peines de la vie.

La condition humaine est misérable, on en convient; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. On est bien éloigné de vouloir parler ici d'un bonheur qui prévienne ou qui écarte tous les maux où nous sommes assujettis, & qui mette le comble à tous nos desirs. C'est celui qu'on se figure, & que j'avoue n'être qu'une pure idée, par rapport à la vie présente; c'est celui que l'on voudroit trouver & qu'on ne trouvera point. L'expérience universelle nous convainc trop évidemment que ce bonheur parfait où nous aspirons sans cesse, n'est jamais pour nous ici-bas. Les événemens dont nous ne sommes pas les maîtres; la méchanceté des hommes, que nous ne pouvons quelquefois éviter; la constitution de notre corps qui nous expose aux maladies & aux langueurs, sont des causes d'amertume & de douleur incompatibles avec le bonheur tel que nous le souhaiterions; mais pour n'être pas capables d'un parfait bonheur, négligerons-nous celui qui est entre nos mains?

Il est des peines attachées à la condition de notre nature; ne peuvent-elles pas diminuer par nos soins? Et fussions-nous destinés à être malheureux, n'est-ce pas un avantage & une sagesse que de nous appliquer à l'être le moins qu'il est possible? C'est donc la science de se rendre aussi heureux, ou si l'on veut, aussi peu malheureux qu'on le puisse être, que je me propose de rechercher: & pour y parvenir, il est des mo-



yens qui se trouveront salutaires, pourvu qu'on daigne les bien connoître & en faire usage.

On s'imagine souvent n'avoir nulle part aux peines que l'on souffre, sinon de les souffrir, parce qu'on n'a contribué en rien à la cause qui les produit à nos yeux : mais on ne voit pas l'occasion qu'on aura donné à une cause plus éloignée. Il arrive donc que la cause immédiate est formée par l'enchaînement de plusieurs autres causes précédentes, à l'une desquelles il suffit d'avoir contribué par sa faute, pour qu'on doive se reprocher son malheur à soi-même.

Ainsi voit-on quelquefois un renversement de fortune causé par une subite révolution d'affaires, à quoi l'on n'a point de part : mais plusieurs années auparavant, on avoit voulu prendre l'effort, par une ambition démesurée; c'est ce qui avoit fait faire des dépenses au-dessus de ses forces; les dépenses avoient obligé de faire de grands emprunts; ces emprunts avoient mis hors d'état de payer exactement ses dettes; cette difficulté de payer avoit diminué le crédit. La diminution du crédit n'empêchoit pas cependant qu'on ne trouvât de quoi subvenir aux besoins ordinaires; la persuasion où l'on étoit, que l'on trouveroit toujours à subvenir aux besoins plus pressans, a fait négliger de prendre des précautions & la négligence des précautions a ôté les ressources. Dans ces conjonctures, il est survenu une nécessité extraordinaire, causée immédiatement par une révolution dans les affaires ou dans les saisons, dans l'état ou dans les particuliers : révolution dont à la vérité on n'est pas la cause; mais on l'étoit de la situation particulière qui nous a rendu personnellement la révolution funeste.

Ce

Ce n'étoit pas le roi d'Espagne Philippe II. qui s'attira directement la révolte des sept provinces des Pays-Bas qui ont formé la république des États Généraux ; c'étoit, si l'on veut, la conjoncture des hérésies nouvelles, l'esprit indocile des peuples, la fermeté outrée du duc d'Albe gouverneur ; à cela le roi n'avoit point de part. D'un autre côté, on ne pouvoit remédier au mal que par de bonnes armées ; mais pour les tenir en état d'agir, il falloit les payer, & le roi n'avoit pas de quoi. Il falloit emprunter, & pour cela trouver des prêteurs ; on n'en pouvoit plus trouver : pourquoi ? C'est que le roi avant ces extrémités, avoit manqué en 1575, de payer les marchands à qui il devoit ; son crédit fut perdu : la chose paroissoit alors peu importante ; mais le besoin de crédit survint, & il attira la perte des armées & des provinces. Ainsi on ne laisse pas d'avoir à se reprocher son malheur auquel par sa faute on a donné une occasion éloignée. De là vient que le même accident ou le même malheur immédiat à l'égard de deux personnes, n'est plus un même malheur, lorsque dans les occasions éloignées, l'un s'est comporté avec imprudence, & l'autre avec sagesse. Ces conjonctures & mille autres semblables qui arrivent tous les jours, montrent comment ; 1<sup>o</sup>. nous contribuons beaucoup plus que nous ne croyons aux événemens fâcheux dont nous nous plaignons : 2<sup>o</sup>. que nous pourrions contribuer à proportion à nous procurer d'heureux événemens & une situation plus avantageuse, en observant les regles prescrites par la droite raison qui nous porte également, & à nous rendre heureux & à procurer le bonheur d'autrui.

## CHAPITRE III.

*Si l'on peut établir une regle de conduite & de mœurs, sur le seul fondement de la raison humaine.*

DEUX sortes de personnes semblent persuadées que la raison ne suffit pas pour nous faire atteindre à la fin que se propose la morale : & cela par des principes tout opposés ; les uns par religion, les autres par irreligion.

Les premiers par la haute idée qu'ils ont du christianisme, ne jugent pas qu'il puisse y avoir de regle de mœurs, sans le secours de la révélation. Ils en apportent pour preuve, la corruption répandue dans les parties du monde où la révélation n'est point parvenue. Sur ce principe, un auteur (\*) croyant ne pouvoir remonter trop haut dans ce que la révélation a de plus sublime, a posé pour fondement de toute sa morale *le mystere de la Trinité*. J'avoue que je ne comprends pas, comment pour diriger la raison, on a recours à un objet, qui de soi est entièrement au dessus d'elle, & dont par elle-même, elle est absolument incapable de se former seulement l'idée.

Il est vrai d'ailleurs, que la révélation marque des regles de morale qui n'ont point été suivies dans le monde où l'on s'est abandonné à un dérèglement comme universel, & auquel les philolophes païens avec leurs plus belles maximes,

(\*) Le P. Lami de l'Oratoire.



n'ont point apporté un remède suffisant. Mais si la révélation nous a aidés en ce point, c'est un secours qui, pour ainsi dire, a rendu la raison à elle-même, & qui l'a fait rentrer dans ses droits. Les lumières surnaturelles, toutes divines qu'elles sont, ne nous montrent rien par rapport à la conduite ordinaire de la vie, que les lumières naturelles n'adoptent, par les réflexions exactes de la pure philosophie : les maximes de l'évangile ajoutées à celles des philosophes, sont moins de nouvelles maximes que le renouvellement & l'éclaircissement de celles qui étoient gravées au fond de l'ame raisonnable. On fait le mot de Tertulien : *O ame de l'homme, qui êtes comme naturellement chrétienne !*

La révélation facilite la pratique de ces maximes, par les motifs & les secours puissans qu'elle fournit : mais la raison en a le principe dans elle-même. Si l'on supposoit qu'elle en fût tout-à-fait incapable, au lieu de l'humilier, on excuseroit ses égaremens, & ils sont inexcusables. L'apôtre St. Paul reproche formellement aux Gentils, d'avoir pu connoître, & d'avoir connu même ce qu'ils devoient faire, sans l'avoir voulu pratiquer. C'est dispenser les hommes de leurs obligations, que d'avouer qu'ils ne peuvent les appercevoir.

Par cet endroit, l'irreligion tire à-peu-près la même conséquence qu'une religion mal entendue, en supposant qu'il n'est point dans la raison humaine, de maximes assez fixes pour en faire des regles de morale. Tous les hommes, disent quelques-uns, different dans leurs opinions selon les tempéramens, les pays, les coutumes, les éducations différentes. Les femmes Indiennes

se jettent dans le feu à la mort de leurs maris. Les Iroquois, quand leur pere est trop vieux, le tuent pour servir d'aliment au reste de la famille. Les Egyptiens épousoient leur sœur & même leur mere. Parmi les Parthes, leurs princes de la race des Arfacides, ne comptoient pas avoir un droit légitime au trône, s'ils n'étoient nés de l'inceste d'une mere avec son fils. Ceux de la Guiane, comme on le fait, se mettent au lit quand leur femme est accouchée; c'est elle qui les sert, au lieu d'être servie & secourue. On a bien d'autres exemples dans l'histoire, qui paroissent contraires aux regles de la conduite & de la morale. Pourquoi donc, ajoutent-ils, préférer une coutume à l'autre; & quel droit pourroit avoir une nation, une société ou une école, de juger que son opinion & sa raison, doit l'emporter plutôt sur les autres, que non pas les autres sur la sienne? Ne sont-elles pas également fondées à s'attribuer cet honneur, ou à s'en disputer les prérogatives.

Pour dissiper une lueur qui n'éblouit que ceux qui veulent bien l'être, il suffit de se rappeler ce qui a été établi ailleurs, savoir qu'il est des jugemens si répandus parmi les hommes de tous les siècles & de tous les pays du monde, qu'ils doivent passer pour des jugemens naturels, & qui ne manquent point à se former dans leur esprit, à moins que la nature même n'ait manqué en quelques uns, comme il arrive à ceux qui ne font point usage de leur raison. Or, ces jugemens communs à tous les hommes ne se font appercevoir en nulle autre matiere, avec une impression si forte, que dans ce qui concerne la conduite de la vie. Pour en tomber d'accord, il

suffit d'indiquer ici le principe général & simple, sur lequel il me paroît qu'est appuyée toute l'économie de la société humaine. Il se trouvera capable par lui-même de donner non-seulement de l'estime, mais encore du goût pour les règles de la morale, dont on n'auroit pas assez examiné la nature & reconnu le fondement. Voici le principe dont il s'agit :

*Je veux être heureux ; mais je vis avec des hommes, qui comme moi, veulent être heureux également chacun de leur côté : cherchons le moyen de procurer mon bonheur en procurant le leur, ou du moins sans y jamais nuire.* Tel est le fondement de toute la sagesse humaine, la source de toutes les vertus purement naturelles, & le principe général de toute la morale & de toute la société.

## CHAPITRE IV.

*Comment tous les hommes aspirant à un bonheur qui dépend d'eux-mêmes, ne l'obtiennent-ils pourtant pas ?*

CE qui nous conduit & nous anime dans la suite générale de notre vie & dans chacune de nos démarches en particulier, c'est le penchant à nous satisfaire nous-mêmes. Quand on s'y porte du côté de la raison, c'est ce qu'on appelle communément *bien honnête* ; du côté des sens ; c'est ce qu'on appelle *bien agréable* ; si c'est en même-temps du côté des sens & de la raison, c'est ce qu'on peut appeler *bien utile*. Au reste, ces distinctions de biens ou de diverses sortes de



bonheur, se trouveroient peut-être aussi peu fondées à y regarder de plus près, qu'elles sont ordinairement admises sans être trop examinées.

Outre la difficulté de reconnoître si les sens ne contribuent pas autant que la raison à former le bien honnête, ou si la raison ne contribue pas aussi à goûter plusieurs des biens agréables; qu'importe après tout de quelle manière & par quelle voie se trouvent en nous la satisfaction, le contentement & le bonheur, pourvu qu'ils s'y trouvent en effet? Si les sens nous rendoient véritablement heureux & pour toujours, le serions-nous moins parce qu'un philosophe entreprendroit de prouver qu'il n'est aucun bien digne de l'homme, que le bien honnête?

Je vous quitte l'honnêteté, lui diroit-on; c'est au bonheur que j'en veux & à mon contentement; je le trouve, & je m'y tiens. Epuisez-vous d'ailleurs en raisonnemens; eussiez-vous même la raison de votre côté, j'ai mon compte du mien; que me servira tout le reste? C'est un secours aisé & commun qui me rétablit la santé; tandis que par des principes savans, vous établissez qu'un si vil remède ne sert point à ma guérison; elle n'en est pas moins réelle pour n'être pas conforme à vos principes. Le raisonnement est donc également frivole, & du côté des médecins & du côté des philosophes, quand il ne s'accorde pas avec l'expérience. Mon bonheur est dans moi & non dans l'esprit des autres; c'est ce que j'éprouve qui me rend heureux, sans qu'il soit moindre ou plus grand, pour venir d'une cause plutôt que de l'autre; c'est ce qu'elle produit en moi qui fait mon bonheur, & non ce qu'elle est en elle-même.

Mais ce qui est également vrai, & à quoi l'on ne pense pas assez, c'est que le contentement que nous éprouvons quelquefois venir par le secours des sens, ne se fait pas toujours également sentir à nous : il passe même très-vîte, & fait place souvent malgré nous, à des sentimens tout opposés, de déplaisir & de mécontentement. Ce n'est donc pas le seul contentement actuel qu'il s'agit de découvrir & de chercher comme le seul objet & la véritable fin de la morale. Quand il est actuellement en nous, il nous pénètre : il n'est pas nécessaire que les philosophes nous en parlent; nous en savons plus sur ce point que toute la philosophie, & que tous les philosophes réunis ensemble ne nous en peuvent dire. Si un homme voluptueux & passionné étoit dans tous les momens de sa vie avec le même contentement qu'il éprouve au moment qu'il goûte la volupté & qu'il assouvit sa passion, on n'auroit guere de raisons à lui alléguer, par rapport au temps de la vie présente : je n'en vois aucune à quoi il ne pût faire des repliques dont je serois aussi embarrassé qu'il le seroit peu de mes argumens. Je l'exhorterois à suivre le parti de la vertu, par les réflexions que fournit la morale pour être heureux; & il me répondroit qu'il est heureux indépendamment des maximes de la morale; qu'il s'en tient à une connoissance de pratique, au lieu de s'embarasser l'esprit d'une spéculation qu'il ne goûte point.

Mais enfin, l'expérience est manifeste, que le plaisir de la passion n'est point durable : il est sujet à des retours de dégoûts & d'amertumes. Ce qui avoit amusé ennuie; ce qui avoit plu, commence à déplaire; ce qui avoit été un objet

de délices, devient souvent un sujet de repentir & même d'horreur.

On ne prétend donc pas nier aux adverfaires de la vertu & de la morale, que la paffion & le libertinage n'aient pour quelques-uns des momens de plaifir; mais de leur côté, ils ne peuvent difconvenir qu'ils éprouvent souvent les fuites les plus fâcheufes, par le dégoût d'eux-mêmes & de leur propre conduite; par les autres fuites naturelles de leurs paffions mêmes; par les éclats qui en arrivent; par les reproches qu'ils s'attirent; par le dérangement de leurs affaires qui s'en enfuit; par leur vie qui s'abrege, ou leur fanté qui dépérit; par leur réputation qui en fouffre & qui expose souvent à perdre fon rang & fa dignité. Notre roi Childeric III. fe trouvoit bien de fa nonchalence; mais fe trouva-t-il bien de fa déposition qui en fut l'effet, & de fa prifon dans un monaftere où il fut relégué? L'empereur Venceflas fe livroit avec goût aux voluptés indignes qui faisoient fon occupation, & à l'avarice qui le dominoit; mais quel goût put-il trouver dans l'opprobre avec lequel il fut déposé, & dans la paralifie où il languit à Prague, & que fes débauches avoient attirée?

Il s'agit ainfi de faire une compensation du bonheur que peuvent donner le libertinage & la paffion, avec celui que promettent la vertu & une conduite réglée: il n'est que ces deux partis. Quand le premier auroit encore plus d'agrément qu'on ne lui en voudroit fuppofer, il ne pourroit pas fenfément être préféré au fecond; il faut pefer dans une juftte balance, lequel des deux nous porte davantage au but commun, auquel nous aspirons tous qui est de vivre heureux.



non pour un seul moment ou pour quelques heures, mais pour la partie la plus considérable de notre vie, & avec la plus grande impression de contentement & de bonheur dont nous soyons susceptibles.

Ainsi, quand un homme sensuel veut à l'excès manger des truffes & des champignons, boire du vin de Champagne ou de la Fenouillette, la morale n'entreprendra pas de l'en détourner, en lui disant simplement que c'est-là un faux plaisir, qu'il est passager & contraire aux loix de la bienséance, de la tempérance & de l'honnêteté: il répondroit bientôt comme nous avons vu; ou du moins il se diroit à lui-même, que le plaisir n'est point faux, puisqu'il en éprouve actuellement la douceur; qu'il n'est pas tellement passager, qu'il ne dure assez pour le réjouir; que pour les loix de la tempérance & de l'honnêteté, qu'il ne les envie à personne, dès qu'elles ne conviennent point au contentement qui est le seul terme auquel il aspire.

Cependant, lorsque je tomberois d'accord de ce qu'il pourroit ainsi repliquer, si je pouvois l'amener à quelques momens de réflexion, il ne seroit pas long-temps aussi à tomber d'accord que l'excès auquel il s'abandonne pour un plaisir actuel, est suivi d'inconvéniens dont il a eu déjà dans lui ou dans les autres, une suffisante expérience; qu'ainsi il s'attire plus de peine qu'il n'éprouve de plaisir. Alors pour peu qu'il fasse usage de sa raison, ne conclura-t-il pas, que même par rapport à la satisfaction & au contentement où il aspire, il doit se priver de certaine satisfaction & de certain contentement; & qu'en particulier, il doit s'abstenir de l'usage excessif des

champignons & des truffes, du vin & des liqueurs. Le plaisir payé par la douleur, disoit un des plus délicats Epicuriens du monde, ne vaut rien & ne peut rien valoir : à plus forte raison un plaisir payé par une grande douleur, ou un seul plaisir payé par la privation de mille autres plaisirs ; la balance n'est pas égale. Si vous aimez votre bonheur, aimez-le constamment ; gardez-vous de le détruire par le moyen même que vous employez afin de vous le procurer. La raison vous est donnée pour faire le discernement des objets où vous devez le rencontrer, & plus complet & plus constant.

Si vous vous trouvez importuné ou contraint par la réflexion même que je vous exhorte à faire, songez du moins que vous regretterez de n'avoir pas essuyé cette légère importunité ; & que la peine du regret passera de beaucoup la peine de la contrainte.

Si vous me dites que le sentiment du présent agit uniquement dans vous & non pas la pensée de l'avenir, je vous dirai qu'en ce point là même, vous n'êtes pas homme ; vous ne l'êtes que par la raison & par l'usage que vous en faites : or cet usage consiste dans le souvenir du passé & dans la prévoyance de l'avenir, aussi bien que dans l'attention au présent. Ces trois rapports du temps sont essentiels à notre conduite. Elle doit nous inspirer le soin de choisir dans le temps présent pour le temps avenir, des moyens que dans le temps passé nous ayons reconnus les plus propres à parvenir au bonheur. Ainsi pour y arriver, il ne s'agit pas de regarder précisément en chaque action que l'on fait, ou en chaque parti que l'on embrasse, ce qui s'y trou-

ve de plaisir ou de peine ; car dans les partis opposés de la vertu & du vice, il se trouve de côté & d'autre de l'agrément & du désagrément : il faut en voir le résultat dans la suite générale de la vie, pour en faire une juste compensation.

Il faut examiner, par exemple, ce qui arriveroit à deux hommes de même tempérament & de même condition, qui se trouveroient d'abord dans les mêmes occasions d'embrasser le parti de la vertu ou de la volupté : au bout de soixante ans, de quel côté y aura-t-il eu moins de peines & de repentirs, plus de vraie satisfaction & de tranquillité ? S'il se trouve que c'est du côté de la sagesse & de la vertu, ce sera conduire les hommes à leur véritable bonheur, que d'attirer leur attention sur un traité de morale qui contribue à cette fin, & ils ne s'étonneront plus que, tous désirant naturellement le bonheur, tous cependant ne le cherchent pas où ils le doivent trouver ; puisque volontairement séduits par l'appas trompeur d'un plaisir présent, ils renoncent, faute de prévoir l'avenir & de profiter du passé, à ce qui contribueroit davantage à leur bonheur dans toute la suite de leur vie.

## CHAPITRE V.

*Pourquoi on fait consister ici l'économie de la morale & la science de se rendre heureux, dans les devoirs de la Société civile.*

LE commun des philosophes ont donné plus d'étendue que je ne semble le faire ici à la science



de la morale, partageant les devoirs de l'homme en trois especes particulieres; savoir, ce que nous nous devons à nous mêmes; ce que nous devons au prochain, & ce que nous devons à Dieu. La division est judicieuse, & elle renferme ce que l'apôtre St. Paul nous enseigne, que nous devons vivre avec sobriété, avec justice & avec piété. La sobriété & la tempérance regardent notre personne en particulier; la justice & la charité regardent le prochain en général; la piété & la religion regardent Dieu & le culte qui lui est du.

Mais s'il est vrai de dire, qu'un homme auroit des devoirs à remplir quand il seroit seul dans le monde, il est vrai aussi qu'il n'en auroit aucun qui ne fasse actuellement partie des devoirs de la société, & que Dieu ne nous en prescrit point qui n'y soient essentiels. Le devoir de la tempérance qui semble ne regarder que chacun des particuliers, ne laisse pas d'intéresser la société, comme nous le verrons au chapitre suivant: & l'obligation d'aimer Dieu qui semble n'avoir point de rapport aux hommes, est le fondement le plus inébranlable de nos devoirs à leur égard; puisque nous ne pouvons aimer Dieu, qu'en leur donnant, autant qu'il nous est possible, sujet d'être contents de nous. D'où il s'ensuit, que les devoirs qui servent à nous regler, & par rapport à ce qu'est chacun de nous en particulier, & par rapport à ce que nous devons à Dieu, servent aussi à nous conduire avec les autres hommes: de maniere que le soin de travailler à rendre heureux ceux avec qui nous vivons, est le même que le soin de servir Dieu & de nous rendre nous-mêmes heureux.

Rien n'est plus intéressant qu'un traité de morale exposé sous ce jour ; puisqu'il tend à engager non-seulement chacun des hommes à être vertueux, mais encore à faire en sorte que chacun des autres hommes le soit. Ainsi, lorsqu'un particulier s'éloigne des regles de la vertu & de la morale, c'est, pour ainsi dire, autant de diminué sur le bonheur commun. Si alors il ne se faisoit tort qu'à lui-même, je dirois seulement, *tant pis pour lui* : mais dans le plan que je propose ici, je dois ajouter, *tant pis pour moi-même* ; puisqu'il n'en faut pas davantage, pour m'exposer à quelque désagrément ou à quelque malheur. N'y eut-il qu'un homme au monde qui s'écartât des regles de la vertu & qui les méprisât, je ne devrai qu'à de purs hasards, de me trouver à couvert de ses insultes ou de ses trahisons, de ses calomnies ou de ses violences, de ses bizarreries ou de sa mauvaise humeur. Or, ne pouvant me répondre de ce qui dépend du hasard ; je ne puis me répondre aussi de n'être pas insulté ou trahi, calomnié ou ruiné, persecuté, ou du-moins importuné. C'est donc un avantage commun, de porter tous les hommes à la vertu, pour nous mettre tous à couvert des pernicieux effets de leurs vices. A cela revient le mot du sage Agésilas. On demandoit devant lui, pourquoi les Lacédémoniens étoient plus heureux que les autres peuples : c'est, dit-il, que la vertu est plus cultivée parmi eux, dans les rois pour commander avec sagesse, & dans les peuples pour obéir avec fidélité. On trouvera peut-être, que des inclinations naturellement heureuses & les précautions que l'on prend contre les vices d'autrui, contribuent davantage au

bonheur de la société, que tout le secours qu'on peut tirer de la vertu : quand il en seroit ainsi, la morale n'y perdrait rien, puisqu'elle n'ôte quoi que ce soit n'y à l'avantage du tempérament, n'y à la sûreté des précautions. Au contraire, elle tend à les perfectionner & à y suppléer. Si tous les hommes pouvoient n'avoir que de bonnes inclinations, & prendre des précautions contre les vices de ceux avec qui ils ont à vivre, quel avantage ne seroit-ce point ? La condition humaine ne le permet pas ; il faut tâcher d'y remédier par le secours de la morale. D'ailleurs, comme il est des naturels incomparablement plus portés au bien que les autres ; il n'en est point qui ne soit porté au mal par quelque endroit : c'est à cet endroit même qu'il faut appliquer le secours de la vertu, pour nous les rendre utiles.

## CHAPITRE VI.

*Notion des Principes qui contribuent au Bonheur du genre - humain ; savoir, les passions, la liberté & la raison.*

LES traités ordinaires de morale sont remplis du nom, du caractère & du nombre des passions de l'ame. Ces connoissances peuvent être curieuses & ingénieuses ; mais servent-elles beaucoup au bonheur de la société & à la vertu des particuliers ? C'est ce que je ne vois pas. Qu'importe en quel nombre soient les passions, s'il faut être en garde contre toutes ? & que sert-



il de marquer avec de si justes précisions leur définition & leur nature, si cette spéculation les fait moins connoître que nous ne les connoissons par notre propre expérience? Nous avons observé ailleurs que les idées claires & distinctes par rapport à nous, venoient uniquement de nos sentimens intimes: est-il pour nous des sentimens plus intimes que nos passions? Distinguons-les seulement avec exactitude, des autres sentimens intimes qui ne sont point des passions.

Souvenons-nous d'abord qu'il est en nous quelque chose qui s'appelle *liberté*, & qui consiste, comme tout le monde le fait, dans le pouvoir qu'a notre volonté, de se porter à un objet ou de ne pas s'y porter.

Je ne m'arrêterai point à prouver qu'il est en nous une liberté pour le bien & pour le mal. Outre ce que j'en ai établi, (†) il le faut supposer quand on parle de morale; sans quoi on réduiroit à de pures chimères tout ce qu'ont enseigné là-dessus les plus solides esprits & généralement tous les philosophes païens ou chrétiens, profanes ou sacrés. Ce seroit même rendre ridicule la science de la morale dans le genre-humain qui se trouveroit ainsi avoir donné son temps & son application à rechercher ou à enseigner, à pratiquer ou à suivre des maximes dont les hommes n'étoient pas plus susceptibles que des automates, ou de simples machines. A l'égard de ceux qui opposeroient des difficultés à une vérité dont nous sommes persuadés par l'expérience du sentiment intime, il ne faut leur répondre que comme Zénon répondit à ce

(†) Traité des premières vérités. Nomb. 58. 4 15. &c.

qu'on lui propoſoit de ſubtilités alambiquées, pour lui prouver l'impoſſibilité du mouvement. Il ſe leva, & il marcha. Contre l'expérience, ce n'eſt pas le raifonnement qui puiſſe tenir, c'eſt uniquement la folie.

D'ailleurs, nous éprouvons que notre volonté eſt ſuſceptible de certains mouvemens, qu'il n'eſt pas en notre pouvoir d'empêcher, & auxquels il ne nous eſt pas libre de ne nous porter point, ou plutôt de ne nous pas ſentir portés. En effet, le mouvement que nous éprouvons alors n'étant pas en notre pouvoir, ce n'eſt pas nous-mêmes que nous agitions, c'eſt nous qui ſommes agités par une cauſe dont nous ne ſommes point les maîtres : or, d'être agités de la forte, c'eſt ce que les philoſophes appellent en latin *pati*; d'où eſt venu le mot de *paſſion*, nom qu'on donne à tous les mouvemens dont nous ne ſommes pas les maîtres : tels ſont ordinairement les premiers mouvemens d'impatience, de colere, de dépit, de triſteſſe & des autres paſſions ſemblables.

Au reſte, nous éprouvons encore, qu'il eſt en notre pouvoir de ne pas nous livrer entièrement aux objets où nous fait pancher cette inclination indéléberée, mais d'en réprimer les mouvemens; du-moins en partie, ſoit en nous abſtenant de faire l'action extérieure à quoi ils nous porteroient, ſoit en éloignant les penſées qui y attacheroient notre eſprit: car enfin, il eſt quelque choſe en nous qui nous fait juger, que ſouvent il eſt à propos de réſiſter à ces mouvemens: l'expérience nous faiſant ſentir qu'en nous y abandonnant, nous nous attirons des regrets & des déplaiſirs.

Ce

Ce jugement, cette pensée, ou cette lumière qui nous fait appercevoir les bornes & le frein que nous devons donner à ces mouvemens indéli-  
 bérés, est ce qu'on appelle *raison*; de sorte que notre intérieur est composé; pour ainsi dire, de deux mouvemens contraires: l'un de *raison*, l'autre de *passion*. Cependant l'usage ordinaire n'attache pas le mot de *passion* aux mouvemens indéli-  
 bérés qui ne sont point improuvés par la *raison*: ainsi le mouvement indéli-  
 béré qui nous porte à prendre de la nourriture pour subsister, ne s'appelle point *passion*, non plus que le mouvement indéli-  
 béré qui nous porte à desirer une réputation bien fondée, à aimer ceux de qui nous tenons la vie, &c. Ici donc nous prenons le mot de *passion*, entant qu'il est un mouvement indéli-  
 béré improuvé par la *raison*.

Philippe, roi de Macédoine, étant dans une partie de plaisir & dans la pointe du vin, par-  
 loit avec liberté & gaieté: la *passion* n'en étoit point encore, parce que la *raison* n'étoit point encore contrariée; mais le discours tombant sur Denis le Grand qu'il n'aimoit pas, & qui avoit fait des tragédies estimables; il dit, comme pour rejeter sur lui le soupçon de plagiaire: Quel temps auroit-il trouvé pour les composer? Sur quoi un des assistans, à qui la chaleur modérée du vin n'avoit fait qu'animer la *raison* sans altérer la *passion*: Le temps qu'il a trouvé, dit-il, est justement celui que vous & moi nous trouvons pour boire & pour nous rejouir.

Mais puisqu'on ne cherche qu'à être content; pourquoi écouter tant la *raison*, si elle est contraire au contentement actuel que l'on éprouve à suivre sa *passion*? C'est parce que le contentement



ment de la passion n'est, comme je l'ai infinué plus haut, qu'un contentement passager qui fait place à des sentimens de repentir & d'amertume: enforte qu'à parler avec précision, la raison n'est opposée à la passion, que pour rejeter une satisfaction présente & passagere qui priveroit d'une satisfaction à venir plus grande & plus durable.

On voit par-là en général, ce que nous exposerons plus en particulier dans la suite, combien tout ce qui s'appelle *passion* est incompatible avec notre propre bonheur; mais il faut voir encore, comment il est incompatible aussi avec le bonheur de la société dont nous faisons partie.

## CHAPITRE VII.

*Que les passions en général sont contraires au bonheur de la société, si elles ne sont réglées par la raison.*

**C**OMME j'éprouve en moi que je cherche en tout mon bonheur, chacun des autres hommes l'éprouve également; or les choses que nous croyons devoir servir à nous rendre heureux & que nous désirons par cet endroit, se trouvent souvent déplaire aux autres, & par-là sont contraires à leur bonheur; c'est à quoi notre passion n'a point d'égard: mais c'est le point justement sur quoi la raison doit régler la passion. Si nous voulons inconsidérément chercher notre bonheur dans ce qui déplaît ou ce qui nuit aux autres, notre exemple les autorise à chercher le

leur dans ce qui pourra nous déplaire & nous nuire à nous-mêmes : & si nous nous croyons en droit d'agir pour arriver à notre bonheur sans nul égard pour eux, ils en useront de même de leur côté, pour détruire les obstacles que nous serions en disposition d'apporter à ce qui leur convient.

Ainsi, il se doit faire dans le genre-humain un tempérament des soins que chacun de nous apporte pour se rendre heureux, avec le soin que prennent de leur côté, ceux avec qui nous vivons : de sorte que la première vue qu'ait chacun de nous, doit être de se dire à lui-même dans toutes ses démarches : *ce que je veux faire pour ma satisfaction contribue-t-il à la satisfaction d'autrui, ou du moins n'y est-il point contraire ?*

Or, qu'est-ce qui sera capable d'empêcher une vue si raisonnable ? C'est uniquement nos passions, entant qu'elles nous portent à notre satisfaction actuelle, sans considération & sans ménagement pour les autres. Si toutes étoient réglées ou réprimées par la raison, elles demeureroient en de justes bornes qui nous rendroient également & maîtres de nous-mêmes & aimables à tous : mais ne se trouvant pas assujetties à cet ordre, elles vont aveuglément contrarier les autres, s'opposer à leur goût & à leur satisfaction ; & donnant ainsi dans ce qui peut leur déplaire, elles les déterminent à nous causer réciproquement du mécontentement & du chagrin.

Une simple exposition de chacune des passions, seroit par elle-même une preuve suffisante de ce que j'avance. La passion de l'ambition nous fait rechercher des honneurs & de l'autorité contre le gré des autres. César dans

sa jeunesse, sembloit montrer de la grandeur d'ame, quand on lui entendoit répéter que, si la justice avoit à être violée, c'étoit pour obtenir une couronne; ou lorsque regardant la statue d'Alexandre il versoit des larmes, de voir que ce Héros eût dès l'âge de vingt quatre ans fait si grandes conquêtes, & que lui dans un âge plus avancé, il en eût fait si peu : mais c'étoit, comme l'observe Plutarque, les prémices de l'ambition déréglée qui depuis lui fit renverser & subjuguier la république romaine sa patrie.

La passion de l'avarice nous fait prendre un bien qui appartient aux autres, ou retenir pour nous seuls, celui qu'ils auroient droit de partager avec nous. La passion de la colere fait que nous les traitons d'une manière âpre, dure, injurieuse : la passion de la paresse nous fait abandonner par lâcheté & nonchalance nos devoirs à leur égard. La jalousie nous rend haïssables à leurs yeux, par le chagrin que nous concevons des avantages qu'ils possèdent. L'opiniâtreté qui est un attachement outré à notre propre sens, les blesse par le mépris que nous semblons faire de leurs sentimens; malgré les raisons sur lesquelles ils se trouvent appuyés. Qu'on examine tout ce qui cause le trouble dans la société, & ce qui en détruit la tranquillité & la paix, on en trouvera presque toujours la cause dans nos passions, ou dans les vices qui en sont l'effet.



## C H A P I T R E VIII.

*S'il est des vices qui ne nuisent qu'au bonheur des particuliers sans nuire à la société.*

ON est assez convaincu que certains vices nuisent à la société ; tels que la calomnie, l'injustice, la violence : mais il en est d'autres qu'on regarde ordinairement comme ne faisant tort qu'à celui qui en est atteint. On entend dire assez communément par exemple, qu'un homme qui s'enivre ne fait tort qu'à lui-même ; mais pour peu qu'on y fasse d'attention, on s'appercvra que rien n'est moins juste que cette pensée. Il ne faut qu'écouter pour cela les personnes obligées à vivre dans une même famille, avec un homme sujet à l'excès du vin : les dégoûts, les ennuis, les querelles, les emportemens, le dérangement des affaires domestiques, la négligence de l'éducation des enfans, & mille autres inconvéniens semblables, ne font-ils pas autant d'atteintes à la douceur de la société ? Qui de nous pour mener une vie tranquille & contente, pourra se résoudre à faire liaison avec un homme de ce caractère ?

Ce que nous souhaitons le plus dans ceux avec qui nous vivons, c'est de trouver en eux de la raison ; elle ne leur manque jamais à notre égard, que nous n'ayons droit de nous en plaindre : mais quelque opposés que puissent être les autres vices à la raison, ils en laissent du moins certaine règle. L'ivresse ôte toute règle, tout usage, toute lueur de la raison ; elle éteint absolument cette

particule, cette étincelle de la divinité qui nous distingue des bêtes, comme parle Horace, *affigit humi divinæ particulam auræ*, & elle détruit par-là toute la satisfaction & la douceur que chacun doit mettre & recevoir dans la société humaine.

On a beau comparer la privation de la raison par l'ivresse, avec la privation de la raison par le sommeil, la comparaison ne fera jamais sérieuse. L'une est prescrite par le besoin de réparer les esprits qui s'épuisent sans cesse & qui servent à l'exercice même de la raison, au lieu que l'autre supprime tout d'un coup cet exercice, & à la longue en détruit pour ainsi dire les ressorts. Aussi l'auteur de la nature en nous assujettissant au sommeil, en a-t-il ôté les inconvéniens & la monstrueuse indécence qui se trouve dans l'ivresse. Bien que celle-ci semble quelquefois avoir un air de gaieté, le plaisir qu'elle peut donner est toujours un plaisir de fou qui n'ôte point l'horreur secrète que nous concevons contre tout ce qui détruit la raison, laquelle seule contribue à rendre constamment heureux ceux avec qui nous avons à vivre.

Le vice de l'incontinence, qui paroît moins opposé au bonheur de la société, l'est peut-être encore davantage : on conviendra d'abord que quand elle blesse les droits du mariage, elle fait au cœur de l'outragé la plaie la plus profonde. Les loix romaines qui servent comme de principes aux autres loix, supposent qu'en ce moment il n'est pas en état de se posséder : de manière qu'elles semblent excuser en lui le transport par lequel il ôteroit la vie à l'auteur de son outrage. Ainsi, le meurtre qui est le crime le plus opposé à l'hu-

manité  
l'adultère  
de l'h  
qui ait n  
rien de  
gence  
Cinder  
de la f  
d'Orléa  
gea le d  
bert &  
ressenti  
après p  
Ce v  
quand  
la jalous  
mes fur  
ni Lac  
célèbre  
sille du  
la cau  
d'une r  
qui l'e  
Un  
n'est p  
d'hum  
devoir  
public  
tendre  
promi  
en son  
mais  
de le  
mais  
de no

manité, semble par-là être mis en parallèle avec l'adultère. Aussi les plus tragiques événemens de l'histoire, & les figures les plus pathétiques qu'ait inventé la fable, ne nous montrent-elles rien de plus affreux que les effets de l'incontinence dans le crime de l'adultère. Notre roi Childéric trouva la mort par les débordemens de sa femme Frédégonde; & le fameux duc d'Orléans la trouva dans les siens, dont se vengea le duc de Bourgogne, par le ministère d'Aubert & de Raoul, tous trois animés d'un même ressentiment : le duc de Bourgogne périt peu après par le même désordre.

Ce vice n'a guere de moins funestes effets, quand il se rencontre entre des personnes libres : la jalousie y produit aussi fréquemment les mêmes fureurs. Tout le monde sait que le jeune roi Ladislas de Hongrie, mourut sur le point de célébrer son mariage avec Madelaine de France fille du roi Charles VII, mais tous ne savent pas la cause de sa mort, & que ce fut la jalousie d'une maîtresse, personne de condition du pays, qui l'empoisonna.

Un homme d'ailleurs livré à cette passion, n'est plus à lui-même. Il tombe dans une sorte d'humeur morne & brute qui le dégoûte de ses devoirs; l'amitié, la charité, la parenté, la république, n'ont point de voix qui se fasse entendre quand leurs droits se trouvent en compromis avec les attraits de la volupté : ceux qui en sont atteints & qui se flattent de n'avoir jamais oublié ce qu'ils devoient à leur état, jugent de leur conduite par ce qu'ils en connoissent : mais toute passion nous aveugle, & empêche de nous connoître, & de toutes les passions, il



n'en est point qui aveugle davantage. C'est le caractère le plus marqué que la vérité & la fable attribuent de concert à l'amour.

Ce seroit une espece de miracle, qu'un homme, sujet aux désordres de l'incontinence donnât à sa famille, à ses amis, à ses concitoyens, la satisfaction & la douceur que demanderoient les droits du sang, de la patrie & de l'amitié. Le miracle seroit encore plus rare, si la personne sujette à ce vice, ne s'aveugloit pas dans ces points-là même, pour ne rien voir de blâmable dans sa conduite, quelque universellement qu'elle soit blâmée; & comme il ne sent rien du chagrin & de l'inquiétude qu'il donne aux autres, il n'apperçoit pas dans les autres, ce qu'il n'éprouve pas en lui-même.

Enfin la nonchalance, le dégoût, la mollesse, sont les moindres & les plus ordinaires inconvéniens du vice dont nous parlons: le savoir-vivre, qui est la plus douce & la plus familiere des vertus de la vie civile, n'est autre chose, selon la définition judicieuse qu'en apporte un homme d'esprit, sinon l'usage de se contraindre sans contraindre les autres. Combien faut-il davantage se contraindre & gagner sur soi, pour remplir les devoirs les plus importans qu'exigent la droiture, l'équité, la charité qui sont la base & le fondement de toute société? Or, de quelle contrainte est capable un homme amolli & efféminé? Ce n'est pas que, malgré ce vice, il ne reste encore de bonnes qualités; mais il est certain que par-là elles sont extraordinairement affoiblies. On en peut juger par les effets avantageux que produit la vertu contraire à ce vice. Dans le désespoir des Carthinois, de se voir en

En réduits sous la domination romaine, la retenue de Scipion leur vainqueur commença d'adoucir leur peine. Après la prise de la ville, on lui amena une jeune personne d'une exquisite beauté, mariée depuis peu. Au lieu de satisfaire une passion déréglée, il fit garder la jeune Dame avec soin & avec respect, & ayant fait venir son mari, la lui remet entre les mains sans rançon. Qui n'a pas admiré ce trait du vainqueur de Carthage ! Les Carthaginois en furent charmés les premiers : ils le furent encore de ce qu'il dit au mari, qu'il ne demandoit pour récompense, que de le voir ami des Romains, & qu'ils le méritoient, puisqu'un grand nombre d'entre eux auroient eu la même modération que lui.

## CHAPITRE IX.

*Que le savoir vivre consiste à connoître ce qui plaît ou ce qui déplaît au commun des hommes, pour ménager leur bonheur avec le nôtre.*

**D**UISQUE nous sommes obligés de vivre avec les autres, de maniere que notre bonheur ne sera jamais en sûreté, lorsque nous apporterons quelque préjudice au leur ; il est important que nous nous fassions une étude de connoître ce qui les blesse ou les incommode, ce qui leur fait de la peine ou du plaisir, afin de les ménager en tout, & que de la sorte ils soient portés réciproquement à nous ménager aussi.

Ce doit être, ce me semble, la première de

nos attentions, quand nous commençons de vivre avec eux, & c'est proprement en ce point que consiste la science, qu'avec justice on fait tant valoir dans le monde & qu'on appelle le *savoir-vivre*.

Le roi Philippe de Macédoine ménagea exactement la satisfaction des Athéniens avec l'intérêt qu'il avoit de les gagner ou de les adoucir à son égard. Quand on lui présenta les discours de Démosthène qui avoit si souvent & avec tant de succès harangué contre lui : Si je l'avois entendu parler, dit Philippe, je l'aurois pris moi-même avec moi pour le succès de mes affaires. L'empereur Auguste montra dans une occasion à-peu-près semblable, une attention qui ne fait pas moins d'honneur à la science du *savoir-vivre*. Après avoir sacrifié Cicéron à la vengeance d'Antoine, comme on fait, il aborda inopinément un des neveux de ce grand orateur, au temps même qu'il tenoit à la main un volume des ouvrages de son oncle. Celui-ci le cacha précipitamment : Auguste s'en aperçut, prit le livre, en lut plusieurs pages, & dit en rendant le volume; voilà l'ouvrage d'un habile homme & qui chérissoit bien la patrie.

Au reste, la science dont nous parlons, ne consiste pas simplement, comme quelques-uns pourroient se l'imaginer, en de simples procédés extérieurs établis par un usage arbitraire différent chez différentes nations. Cet extérieur n'en est pour ainsi dire que la superficie; l'essence & l'âme du *savoir-vivre* est le soin de contribuer à la satisfaction d'autrui, afin qu'ils soient contents de nous, & que nous soyons contents d'eux.

Si le *savoir-vivre* emploie diverses pratiques



selon les divers pays, il est essentiellement le même par tout. En France, il prescrit que l'on donne le haut du pavé à ceux que l'on considère ; en Italie, il ne prescrit de ne le point donner quand il n'est pas à la droite : en Orient, il défend que l'on se découvre devant ceux qui sont au-dessus de nous, en Occident il l'ordonne. Ces pratiques extérieures indifférentes par elles-mêmes, ne sont rien qu'autant qu'elles partent d'un principe intérieur qui est le soin de satisfaire les autres. Leur satisfaction est d'être estimés & honorés de nous, si la marque de l'honneur & de l'estime qu'ils attendent est le haut du pavé, ils sont mal-contens quand nous leur donnons seulement la main droite. Ce n'est donc ni la droite ni le haut du pavé qu'il demandent, mais le soin de les satisfaire en leur donnant un signe de l'estime que nous faisons d'eux.

Il se trouve ainsi dans le savoir-vivre, deux parties également importantes; l'intérieure qui est le soin de satisfaire les autres, sans quoi ils seroient mal-contens de nous, & l'extérieure qui est la marque de ce soin établi par l'usage, & qui fait souvent plus d'impression que le reste ; car les hommes ne pouvant juger de ce qui est purement intérieur, c'est l'extérieur qui les touche, & s'étant accoutumés par l'éducation à unir l'un & l'autre sous une seule idée, ils ne s'imaginent pas que l'on puisse se rencontrer sans l'autre. Une marque d'honneur que nous ne reconnoissons point pour telle paroît quelquefois une insulte, & le soin qu'on prend de nous faire plaisir, s'il n'est soutenu d'une action extérieure qui y convienne, ne manque point de nous fatiguer.

En Flandre & en Allemagne, c'est savoir vivre, que de faire boire un ami dans le même verre où l'on vient de boire soi-même sans le rincer : cette espece de savoir-vivre nous déplaît & nous révolte en France. Dans les mêmes pays, on n'incommode point les gens de les presser de manger, & nous nous en trouvons ici incommodés : si donc l'essence du savoir-vivre en quelque pays & en quelque temps que ce puisse être, consiste à contribuer au plaisir & à la satisfaction des autres, la première démarche du savoir-vivre est de connoître ce qui leur fait plaisir par rapport aux circonstances où l'on se rencontre.

On trouve tous les jours de fort honnêtes gens qui ont un bon cœur & de la droiture, & qui avec cela ne savent point vivre ; c'est qu'ils n'ont point étudié ce qui plaît ou ce qui déplaît aux autres, & ils n'y font point d'attention. Ils seroient fâchés de nous incommoder de propos délibéré, & ils nous incommodent de la meilleure foi du monde : ils ne veulent au fond dire rien qui nous déplaît, & ils ne cessent de nous déplaire par mille discours peu mesurés : ils cherchent même quelquefois avec empressement à se mettre bien dans notre esprit & ils s'y mettent tout de travers, par l'ignorance de ce qu'ils devroient savoir pour nous faire plaisir.

Mais comment venir à bout d'apprendre tout ce qui peut plaire à chacun des hommes, puisqu'ils ont des inclinations si diverses & même des goûts entièrement opposés ? J'avoue que la chose a ses difficultés : mais c'est en les surmontant qu'on acquiert la science dont nous parlons.

Elle vaut la peine de nous y appliquer; il s'agit de l'affaire la plus universelle de la vie, qui est de travailler au bonheur d'autrui & au nôtre.

Car pour le dire en passant, ce mot d'affaire qu'on a si souvent à la bouche, n'a aucun usage légitime, que de signifier ce qui se présente à exécuter pour la satisfaction d'autrui & pour la nôtre; les gens qui se font une affaire de ce qui n'y doit pas contribuer, sont des esprits frivoles; ils se font des affaires & ils n'ont proprement jamais rien à faire.

Ceux qui ne travailleroient au bonheur des autres, que pour se rendre eux-mêmes malheureux, deviendroient la risée du monde & mériteroient de l'être; si ce n'est qu'ils seroient encore un plus grand sujet de pitié que de raillerie.

Ceux d'un autre côté qui ne travailleroient qu'à leur bonheur particulier, sans égard à la satisfaction des autres, n'auroient que des affaires de passion qui tôt ou tard tourneroient à leur préjudice, & qui ne pourroient mériter le nom d'affaire.

Ceux au contraire qui sont occupés à ce qui doit le plus contribuer au bonheur des autres, réuni au leur particulier, sont les hommes les plus dignement occupés & qui ont les plus véritables affaires.

Revenons : puisqu'il n'est point d'affaire véritable ni digne de l'homme, que celle de travailler au bonheur d'autrui réuni au notre particulier, ne plaignons ni le temps ni le soin qu'il nous faudra employer pour en surmonter les difficultés; & en particulier pour être instruits



de ce qui peut ou plaire ou déplaire aux personnes avec qui nous vivons.

## CHAPITRE X.

*Quelles sont les choses qui déplaisent en général dans la Société.*

**I**L est des inclinations presque générales dans tous les hommes, dont la plus universelle & la plus sensible, est de prétendre que nul ne s'oppose à notre bonheur & à notre satisfaction. Ainsi nous devons avoir pour maxime, de ne jamais traiter avec les autres, d'une manière à leur faire juger que nous pensions jamais à donner atteinte à leur satisfaction : & par une maxime contraire, nous devons être persuadés que nous gagnerons toujours, si nous leur faisons comprendre que nous avons à cœur de leur faire plaisir. Le Duc de Longueville beau-frere du grand Condé, avoit particulièrement gagné la noblesse, en laissant la chasse libre à tous les gentils-hommes qui relevoient de lui; & disant souvent à ce sujet, qu'il aimoit bien mieux avoir des amis, que des lievres ou d'autre gibier.

La seconde inclination générale à tous les hommes, est d'être estimés, & surtout de n'être point méprisés; ce qui fait dans la même sorte d'inclination, deux degrés qui ne different entr'eux que du plus ou du moins : les orgueilleux veulent être estimés, mais au-delà d'une juste mesure : & tous les hommes desirant de

Tête, & le peuvent justement desirer dans les bornes de l'équité.

D'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que les hommes pour être dans une condition basse, ou d'un esprit médiocre, ne soient pas sensibles à l'estime. Ils ne le sont peut-être pas à la forte d'estime qu'ambitionnent les personnes considérables dans le monde; mais à l'estime dont est susceptible leur condition, leur emploi & leur état.

En effet, pour être dans une situation basse ou inférieure à la nôtre, ils n'en ont pas moins d'endroits estimables, puisqu'il n'est personne qui n'ait de bonnes qualités, soit du côté de l'ame & des dispositions du cœur, soit du côté de l'imagination ou de certains talens qui ne laissent pas d'être utiles & souvent nécessaires: tous ainsi méritant d'être estimés exigent au moins tacitement, qu'on leur rende la justice qui leur est due: si vous la leur refusez, leur mécontentement n'osera peut-être se déclarer, mais il n'en sera que plus vif; & il trouvera moyen de faire une compensation du désagrément que vous leur donnez, par celui qu'ils vous donneront, soit en vous servant mal, soit en vous manquant de fidélité ou de zèle; soit en se livrant à des révoltes déclarées ou à des vengeances secrètes.

Non-seulement tous les hommes veulent être estimés, mais encore ils veulent être aimés: & nous ne pouvons l'ignorer, sans nous faire un très-grand tort à nous-mêmes. Si nous leur laissons croire que nous ne les aimons point, ils nous haïront; & quelque attachés qu'ils nous paroissent à l'extérieur par les liens de l'intérêt,

ce sera dans le fond autant d'ennemis qui n'attendent que le temps de nous faire du mal avec sûreté : quelques peu considérables qu'ils paroissent, ils seront néanmoins à craindre, selon l'ancienne maxime, *il n'est point de petits ennemis*. C'est-à-dire, qu'il n'est homme si vil, qui à l'égard de l'homme le plus puissant de la terre, ne puisse devenir terrible, s'il est ennemi bien déterminé, selon le vers de Corneille.

*Qui méprise sa vie est maître de la tienne.*

Rien de plus puissant qu'un Général d'armée à la tête de cent mille hommes ; mais plus leur nombre est grand ; plus il a de quoi craindre, s'il a parmi eux un seul ennemi. Le maréchal de Montluc en a, dans ses mémoires, exposé la maxime avec un détail naïf, & c'est vraisemblablement pour la mettre en usage qu'un autre maréchal de France qui a vécu de notre temps, ne manquoit point, dit-on, la veille d'une bataille, d'aller de rang en rang faire amitié aux moindres soldats, & d'en donner des marques à ceux-mêmes qu'il avoit été obligé de faire punir, ou qu'il soupçonnoit conserver contre lui quelque sorte de ressentiment. *Camarades*, leurs disoit-ils alors, *point de rancune*.

Enfin, pour connoître les inclinations les plus générales de tous les hommes, chacun en particulier n'a qu'à étudier celles qui lui sont communes avec ceux qu'il a coutume de pratiquer, & ce qu'il découvrira en être le fond & comme le centre, se trouvera à peu près conforme aux inclinations du genre-humain, en sorte que d'un homme à l'autre, il ne se découvrira que des différences légères & comme imperceptibles ; ainsi on s'appercevra bientôt que les hommes communément



nément ne veulent point être traversés dans leurs entreprises, improuvés dans leurs sentimens, contrariés dans leurs discours, trompés dans le commerce, abandonnés dans les engagements, oubliés dans l'adversité, réprimés dans la prospérité, brusqués dans les manieres, injuriés dans les paroles, maltraités dans les effets, & qu'ils ne veulent guere davantage être relevés dans leurs méprises, ni blâmés dans leurs fautes; telles sont les dispositions les plus communes à tous les hommes, ce qui peut servir avec le secours de l'expérience, à nous découvrir toutes les autres.

Je ne prétends pas d'ailleurs, qu'à l'égard de tous les hommes, on soit également déterminé à seconder toutes leurs inclinations: elles se trouvent souvent si opposées qu'il nous seroit impossible d'y satisfaire, comme nous le verrons bientôt; mais il n'en faut pas moins étudier à quoi elles se portent communément afin de les ménager par les regles du savoir-vivre.

Au reste, ce n'est pas précisément dans les livres que doit se trouver la véritable science du savoir-vivre, pour contribuer à nous rendre heureux: c'est parmi les hommes mêmes qu'il la faut principalement chercher: leur usage nous fait connoître par la voie particuliere & sensible de l'expérience, ce que les livres n'apprennent que par la voie indéterminée & vague de la spéculation. Celle-ci ne laisse pas d'avoir ses utilités; elle commence d'ouvrir l'esprit, elle fournit des idées & disposant à la pratique par les réflexions, elle contribue à en rendre le fruit plus étendu & plus fixe; mais il y aura toujours entre ces deux sortes de sciences, la différence qui se trouve entre sentir & savoir, entre l'expérience & l'étude;

il faut tâcher de les réunir pour la même fin : l'expérience, bien que la plus utile, seroit souvent défectueuse, & se manqueroit à elle-même, faute de donner à l'esprit une suite de lumières capables de le conduire régulièrement, ce qui néanmoins est nécessaire pour un bonheur constant & durable.

## CHAPITRE XI.

*Qu'il est un soin de plaire que nous ne devons pas rechercher.*

**Q**UELQUE résolu que nous devions être de contribuer à la satisfaction des autres, cette détermination ne doit pas être aveugle ni s'étendre trop loin ; si elle n'étoit réglée, elle deviendroit souvent inutile, & quelquefois pernicieuse.

Elle seroit inutile, car il n'est pas toujours en notre pouvoir de satisfaire tous les hommes, surtout quand ils sont peu équitables ou peu attentifs, exigeant quelquefois ou attendant de nous ce qui n'en dépend pas ; or ce seroit intéresser sans fruit notre propre bonheur, que de penser à leur procurer une satisfaction dont nous ne sommes pas les maîtres. S'il est peu raisonnable d'entretenir le desir de nous procurer à nous-mêmes des avantages auxquels nous ne saurions parvenir, pourquoi souffririons nous un pareil desir à l'égard des autres ?

L'envie de plaire seroit pernicieuse, si elle contribuait manifestement à entretenir l'orgueil, la passion ou les erreurs d'autrui ; ainsi quelque in-

terêt q  
prés d  
jama  
sa mag  
toutes  
vert un  
sur le  
fausse f  
point,  
véritabl  
avecac  
de ma  
bien, r  
cequ'il  
qu'il du  
sans qu  
neur,  
digne d  
D'ail  
viendro  
trop ho  
fois des  
sifer,  
notre r  
ou que  
foible  
nous se  
sons av  
les reg  
L'er  
s'adres  
leur pr  
nous a  
une ra  
tage:

térêt qu'eût Socrate de plaire au roi Crésus auprès de qui il avoit été appelé, il ne le voulut jamais faire. Ce roi enflé de ses richesses & de sa magnificence, demande au philosophe, si avec toutes ses connoissances, il avoit jamais découvert un bonheur qui égalât celui dont il jouissoit sur le trône. Socrate, loin d'applaudir à cette fausse félicité, & à l'erreur où Crésus étoit sur ce point, répondit qu'il avoit connu un homme plus véritablement heureux. Qui donc, reprit le roi avec activité? C'est, repartit Socrate, un citoyen de ma ville nommé Sellès; il étoit homme de bien, rien ne lui manqua pendant sa vie, parcequ'il ne desira jamais rien que ce qu'il put & ce qu'il dut avoir, & ayant mis au monde des enfans qui lui ressembloient, il est mort au lit d'honneur, combattant pour sa patrie avec une valeur digne d'elle & digne de lui.

D'ailleurs, le soin de plaire aux autres nous deviendroit pernicieux à nous-mêmes, s'il devoit trop nous coûter; on exige de nous quelquefois des services que nous sommes obligés de refuser, sans pouvoir dire la véritable raison de notre refus, parcequ'elle intéresseroit le secret ou quelqu'autre de nos devoirs; alors ce seroit foiblesse de nous mettre en peine du refus que nous sommes obligés de faire, quand nous le faisons avec tous les ménagemens que prescrivent les regles de la politesse & les droits de la société.

L'envie d'obtenir persuade souvent à ceux qui s'adressent à nous, que nous sommes maîtres de leur procurer ce qu'ils souhaitent. Un service que nous aurons rendu à quelqu'autre, leur semble une raison suffisante pour attendre un même avantage: ils ne font pas attention que les circon-



tances ne sont plus les mêmes , & que souvent un plaisir fait une fois , est un obstacle à le faire une seconde fois. Le crédit employé auprès d'un grand , ou d'un homme en place , s'épuise par l'usage trop fréquent qu'on en voudroit faire , & au lieu de trouver en lui de la protection , nous ne lui ferions trouver que de l'importunité en nous.

S'il ne s'agit point de crédit , mais seulement de notre temps & de nos soins , le sacrifice que nous en avons fait à quelqu'un , donne la pensée à un autre de nous proposer de renouveler en sa faveur un pareil sacrifice ; en donnant tout aux autres , il nous seroit impossible de réserver ce que la raison veut que nous gardions pour nous-mêmes : c'est en de telles circonstances que nous ne devons pas nous inquiéter de déplaire à quelques-uns ; s'ils sont alors mal-contens , c'est leur faute : ils nous ont demandé ce qu'ils ne devoient pas , & nous leur avons refusé ce que nous ne pouvions raisonnablement leur accorder. Nous devrions nous inquiéter moins , s'il s'agissoit de leur refuser une chose manifestement injuste.

Accoutumons-nous donc à supprimer toute inquiétude de n'avoir pas contribué à la satisfaction des autres , dès que nous pouvons nous répondre que nous la souhaitons de bonne foi , & que nous y aurions volontiers contribué si elle eût été compatible avec ce que nous nous devons à nous-mêmes ; mais quelle est la règle de ce que nous nous devons à nous-mêmes ? car l'amour-propre pourroit aisément la pousser trop loin. Pour ne nous y point méprendre , il la faut tirer de ce que jugeroient des personnes judicieuses qui fauroient au vrai la situation où nous nous trouvons dans les circonstances dont il s'agit.

Observons à cette occasion de ne jamais manquer, quand nous exigeons quelque chose d'un autre, d'examiner avec attention s'il est en état de le faire, pour lui épargner & à lui & à nous le désagrément d'un refus.

## CHAPITRE XII.

*Comment on peut & l'on doit réparer l'impossibilité où l'on se trouve quelquefois de contribuer à la satisfaction d'autrui.*

SI l'on n'est pas naturellement d'un caractère bienfaisant, on se prévaudra peut-être de la maxime exposée au chapitre précédent, pour refuser des plaisirs qu'on peut attendre de nous. Un esprit raisonnable doit être en garde contre cet inconvénient. Il ne faut jamais nous inquiéter du bien que nous ne pouvons faire aux autres, mais nous devons toujours souhaiter de le pouvoir. Cette disposition n'est pas un desir purement stérile, puisqu'elle nous détermine à satisfaire par les manières, ceux que nous ne pouvons contenter par les effets, & souvent les manières prévalent aux effets, car enfin dans le service même que nous recevons des autres, c'est leur affection qui nous touche le plus, en sorte que si nous recevions de quelqu'un l'avantage le plus considérable, & que nous fussions convaincus que son cœur n'y prend aucune part, à peine pourrions nous concevoir à son égard des sentimens de reconnoissance, au lieu que si nous étions persuadés que ceux mêmes qui nous font

de la peine, ne le font qu'à regret & contre la disposition où ils sont véritablement de nous faire plaisir, nous pourrions être affligés sans cesser de chérir ceux par qui le mal nous arrive.

Au reste, les manières qui sont les interprètes naturels de cette disposition, se montrent comme on fait dans les paroles & dans les actions.

Les paroles doivent toujours exprimer l'envie que nous aurions d'obliger ceux qui s'adressent à nous. Si l'on s'apperçoit qu'ils soient persuadés que nous pouvons le faire, quand au fond nous ne sommes pas maîtres de la chose comme ils se l'imaginent, il est à propos de les dissuader, & de leur apporter les raisons qui ne nous permettent pas de condescendre à ce qu'ils nous demandent.

Pour les satisfaire davantage, on peut encore leur indiquer les occasions où nous serions en état de leur être utiles, & les inviter de nous mettre à portée d'exécuter ce que nous voudrions faire pour eux. Ces détails de soins & d'attentions leur donnant à entendre que nous nous intéressons à ce qui les touche, leur fera oublier le désagrément de ne pas obtenir ce qu'ils espéroient.

La cordialité est sur-tout d'usage pour produire ces bons effets; elle se fait connoître par un air ouvert & sincère qui les attache à notre personne, lors même qu'ils ne peuvent recevoir nos services.

Il est vrai que cet air ouvert n'est pas également au pouvoir de tous, & qu'il dépend beaucoup du tempéramment; mais aussi peut-on par la réflexion, en ce point comme beaucoup d'autres, corriger ou perfectionner la disposition naturelle: or je ne fais s'il est une disposition plus contraire à



la douceur & au bien de la société qu'un air réservé, contraint ou mystérieux. Il donne à penser aux autres que ne voulant pas nous laisser connoître, il est quelque chose en nous qui perdrait à être connu, & auquel ils ne doivent point prendre de confiance. Ce n'est pas que la réserve ne soit quelquefois nécessaire, nous en parlerons ailleurs; mais elle n'est que pour des occasions rares, ainsi il n'en faut point avoir l'apparence dans la suite ordinaire de la vie, & peut-être rien n'a-t-il fait un plus grand tort à des personnes qui d'ailleurs avoient les meilleurs qualités, que cet air ferré qui resserre au même temps le cœur de ceux qui traitent avec eux.

D'ailleurs, ce n'est pas un air épanché que l'on doit prendre ni rechercher. Les personnes les plus aimables par leur modestie & leur douceur en sont éloignées; mais c'est un air de bonté & de candeur que l'on fait sentir non-seulement dans le discours, mais encore dans toute la suite de son procédé.

On peut se rappeler ici en général les règles extérieures de civilité & de politesse, dont il seroit impossible de faire le détail parce qu'elles changent selon les nations, les occasions, les personnes & les conjonctures différentes. Il arrive même que l'amitié & la familiarité se marquent mieux quelquefois par la négligence des règles les plus ordinaires que par leur observation. Ce qu'on doit avoir en vue, étant de laisser sentir à ceux qui ont affaire à nous, que nous leurs sommes affectionnés; il importe peu quelles manières on emploie pourvu qu'elles menent à notre but, & qu'elles conviennent avec les manières usitées parmi les honnêtes-gens de notre état & de notre condition.

## C H A P I T R E XIII.

*Que nous devons prendre soin dans les plus petites occasions, de paroître disposés à faire toujours plaisir.*

IL ne faut pas attendre l'occasion de rendre des services importans ; elle est trop rare. La douceur de la société subsiste par les petits plaisirs que l'on se fait mutuellement ; ceux qui les négligent s'exposent à ne point paroître aimables, & par conséquent à n'être point aimés, & manquant de la sorte en mille occasions de contribuer à la satisfaction des autres, ils manquent réciproquement à recevoir de leur part, la satisfaction qu'ils en pourroient attendre.

Il ne sert à rien de dire que l'on est au-dessus des minucies. Quand il seroit vrai que soi-même effectivement on n'en seroit pas susceptible, il suffit que les autres le soient, pour devoir condescendre à leur disposition ; outre qu'il est peu de personnes qui ne soient quelquefois sensibles à ce qui pourroit paroître le plus léger. Le cardinal Volsey, fameux ministre & favori du Roi d'Angleterre, Henri VIII, conserva les bonnes grâces de son maître, par le soin de lui faire présent de petits ouvrages bien travaillés que le Roi aimoit : chaque bagatelle présentée étoit un renouvellement de faveur. On a dit que le commencement de la haute élévation où parvint un connétable, fut le soin de désemuyer son souverain par l'amusement de faire aller des oiseaux à la chaf-

se aux mouches : ce n'étoit rien : mais des riens animent quelquefois l'affection plus que les choses; & par là en quelque sorte les riens deviennent des choses, dans l'usage de la société.

Ce ne sont pas les objets en eux-mêmes qui nous rendent heureux, c'est notre disposition à leur égard. Si nous sommes disposés à être touchés de petites choses quelquefois plus que des grandes, nous devons être d'autant plus attentifs à celles-là, qu'elles se présentent plus souvent & que les grandes par elles-mêmes attirent suffisamment l'attention.

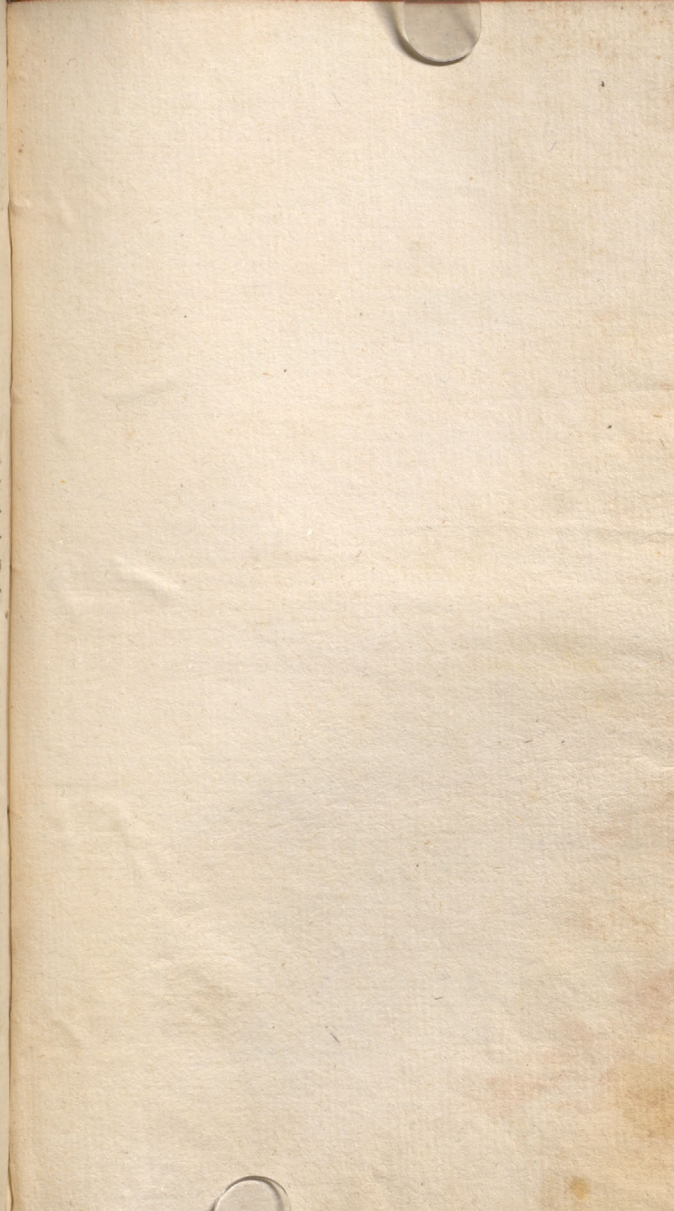
En effet, à examiner ce qui contribue davantage à la douceur de la vie, nous appercevons bientôt que c'est un amas de différentes conjonctures, lesquelles prises chacune en particulier semblent imperceptibles; mais qui se renouvelant d'un moment à l'autre, font une impression d'agrément ou de désagrément, la plus habituelle & la plus sensible. Il est sur-tout des occasions, où un léger office tient lieu des services les plus importans. Le M... de M... étoit simple soldat, quand notre roi François I. fut pris à la bataille de Pavie & prisonnier comme lui. Il jugea que ce monarque seroit sensible dans la conjoncture au moindre signe d'affection des siens. Dans cette pensée il promit cent écus à un garde, pour le laisser approcher du roi qui n'étoit pas encore débotté, & il lui tira ses bottes. On vit combien le monarque en fut touché. Il voulut d'abord faire payer les cent écus promis aux gardes; & conçut pour le soldat françois les premiers sentimens d'estime qui depuis l'éleverent aux premiers honneurs qu'il eut d'ailleurs & le soin & le talent



de mériter. Mais qu'auroient été sa fortune & ses talens sans une petite attention?

Il ne suffit donc pas de nous réserver aux occasions importantes, dans le soin continuel que nous devons prendre de contribuer au bonheur & à la satisfaction d'autrui. Il est vrai que si nous n'étions pas disposés à rendre des services considérables à ceux qui auroient droit de les attendre, il leur seroit impossible d'être contents de nous : mais comme les occasions en sont peu fréquentes, c'est moins les services que nous rendrions qui sont d'usage, que la disposition où nous sommes de les rendre : or cette disposition peut se marquer en tous les temps de la vie, par le soin de faire aux autres ce qui peut les contenter quand il s'en présente les moindres occasions ; & ce sont autant d'avances dont nous éprouverons nous-mêmes des retours avantageux, dans la suite de la vie.

*Fin du Tome second.*



AGH 7862





